HAL open science

Émigrer à Villeurbanne. Huit parcours d'étrangères et d'étrangers au 20e siècle

Sylvie Schweitzer

To cite this version:

Sylvie Schweitzer. Émigrer à Villeurbanne. Huit parcours d'étrangères et d'étrangers au 20e siècle. 2012. halshs-00748689

HAL Id: halshs-00748689

https://shs.hal.science/halshs-00748689

Preprint submitted on 5 Nov 2012

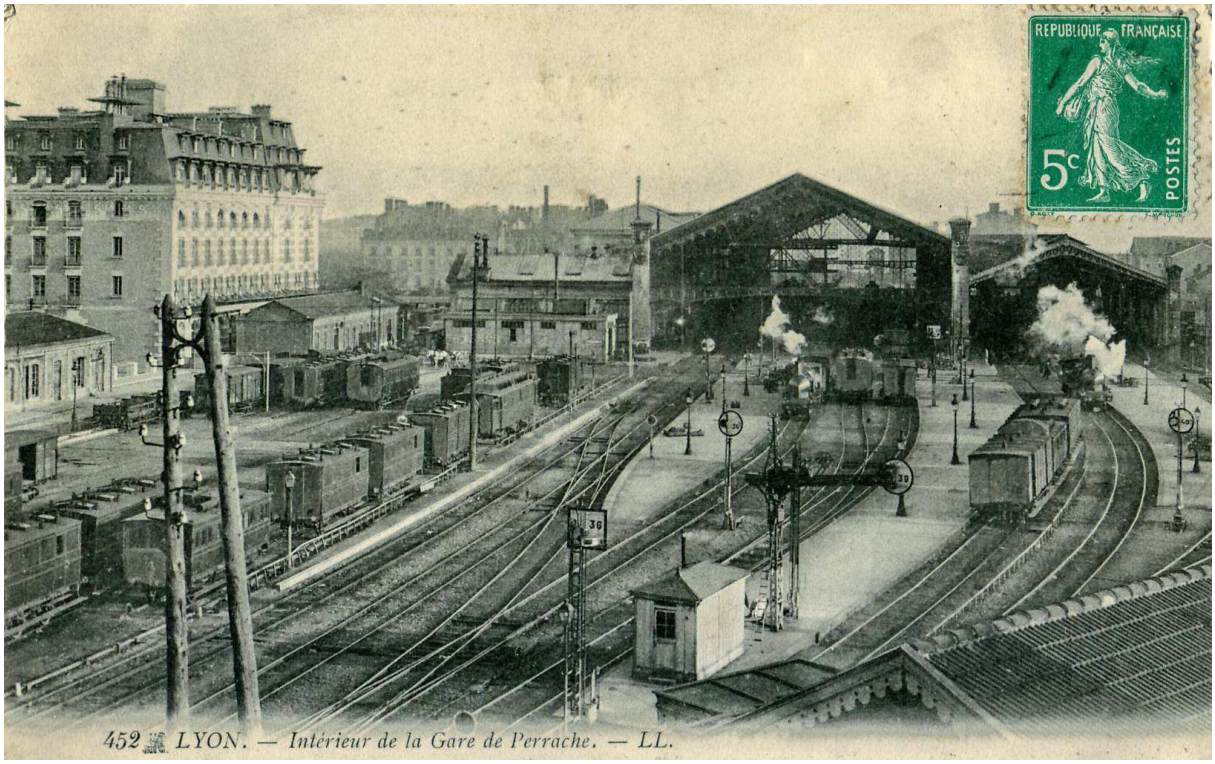
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉMIGRER À VILLEURBANNE. HUIT PARCOURS D'ÉTRANGÈRES ET ÉTRANGERS AU 20E SIÈCLE

* *
*

Entretiens réalisés et analysés par
Cécilie Berthier, Eva Blanc, Clémentine Bouvier, Pauline Iosti,
Céline Jubeau, Tullio Ottolini, Justine Souque, Romain Trespeux



La gare de Perrache, vers 1910

Sous la direction de Sylvie Schweitzer,
Université Lyon 2, Mai 2012

Ces entretiens ont été réalisés et analysés par des étudiant-e-s du Master d'histoire moderne et contemporaine de l'Université Lyon 2, dans le cadre d'un enseignement (« méthodologie des sources orales ») dispensé à la faculté d'Histoire de Lyon 2 par Sylvie Schweitzer, Professeure d'Histoire contemporaine.

Les personnes qui ont accepté de répondre au questionnaire n'ont pas été choisies en fonction de critères de nationalité ou d'appartenance à une génération. Elles ont été contactées soit par les étudiant-e-s, soit par l'intercession de Jean-Luc de Ochandiano et de Jean-Paul Masson. Nous les remercions ici vivement toutes et tous.

Cinq personnes sont d'origine italienne ; l'une d'entre elles a demandé l'anonymat. Pour les trois autres, une est d'origine algérienne (et a demandé l'anonymat) ; une deuxième est d'origine arménienne et une troisième ukrainienne. Certaines sont naturalisées françaises, d'autres pas.

Si le fil rouge organisant ces entretiens est celui des liens avec la culture nationale d'origine, d'autres questions ont été posées sur les conditions du départ du pays d'origine et de l'arrivée en France, sur les parcours scolaires et professionnels, sur les rapports avec l'entourage, sur la vie familiale et associative. On verra comment les parcours des unes et des autres peuvent être contrastés.

Ce volume est organisé en deux parties. La première regroupe la retranscription intégrale des entretiens menés, qui sont classés par la date de naissance des personnes sollicitées. La deuxième est l'analyse thématique des entretiens.

* *
*

1. LES ENTRETIENS *5*
BERNARDO A., ITALIEN, NE EN FRANCE EN 1932 **5**
ROSA CARBONE, ITALIENNE, NEE EN 1934, ARRIVEE EN 1957 **13**
PIO GAVEGLIA, ITALIEN, NE EN 1938, ARRIVE EN 1948 **18**
ANGELA MARCIANO, ITALIENNE, NEE EN 1944, ARRIVEE EN 1948 **27**
ARTHUR DERDERIAN, ARMENIEN, NE A LYON EN 1946 **33**
HABIBA M., ALGERIENNE, NEE EN 1949, ARRIVEE EN 1973 **46**
ANGELE SANTORO, ITALIENNE, NEE EN 1949, ARRIVEE EN 1951 **60**
IHOR IVANTSIV, UKRAINIEN, NE EN 1972, ARRIVE EN 2006 **65**
2. LES THÈMES ABORDÉS *74*
LES RAISONS DE LA MIGRATION ET LES RECITS DE VOYAGES **74**
1. Pourquoi partir? 74
2. Les modalités de départ 75
3. Les récits de voyage 76
IMPRESSIONS D'ARRIVEE **77**
1. Les premières impressions à l'école : mettre derrière soi les conditions de la migration 78
** Minimiser le choc : construire un récit linéaire* *79*
** Minimiser le choc : la distinction par le genre* *80*
2. Les premières impressions au travail : des souvenirs toujours bien vivants 80
** L'arrivée au travail comme élément fondateur du récit :* *81*
** Des mémoires différentes selon les dates d'arrivée : de l'événement fondateur au simple épisode* *82*
LE LOGEMENT, LA VIE QUOTIDIENNE, LES RESSOURCES FINANCIERES **84**
1. La situation économique de la famille 84
2. Les logements 87
3. La vie quotidienne 92
L'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE **93**
1. L'apprentissage des adultes 93
** L'apprentissage « sur le tas ».* *94*
** La barrière de l'emploi.* *95*
** Écrire et lire, l'autre apprentissage.* *96*
2. L'apprentissage des enfants. 97
** Le rôle fondamental de l'école.* *97*
Une classe d'école primaire de garçons, vers 1960 *99*
** La sphère privée, entre apprentissage et langage mixte.* *99*
LES PARCOURS SCOLAIRES **101**
1. Les parcours scolaires 101
** Les formations dans les pays d'origine* *101*
** La reprise de cours à l'arrivée en France* *102*
2. Les difficultés rencontrées 103
** Le manque d'aide à l'école et à la maison* *103*
** Les problèmes d'orientation* *104*
Une classe de CP dans une école de filles, 1937 *105*
** Des petites discriminations au racisme* *105*
3. La volonté d'intégration : un moteur de réussite scolaire ? 106
** Prouver à soi-même et aux autres sa valeur* *106*
** Une bonne intégration comme moyen de réussite scolaire* *107*
** De bons parcours scolaires puis professionnels* *108*

LES PARCOURS PROFESSIONNELS **110**
1. Immigrer pour travailler 110
* *La cause du départ* *110*
* *Le choix de la France* *112*
* *Migration et continuité professionnelle* *114*
2. Types d'emplois et intégration 114
* *Types de population, types d'emplois* *114*
* *Une évolution intergénérationnelle* *116*
* *Le travail, un facteur d'intégration ?* *118*
* *Le bénévolat et le travail associatif* *119*
INTEGRATION, RACISME : DES DISCOURS AUX PRATIQUES INDIVIDUELLES **119**
1. Intégration et naturalisation : l'assimilation des normes dominantes 120
* *Participer à la vie collective* *121*
* *La naturalisation, officialisation de l'intégration ?* *122*
2.Les manifestations du racisme 123
* *Un racisme sans conséquence ?* *123*
* *L'impact du racisme : inexistant ou invisible ?* *124*
LES LIENS AVEC LE PAYS D'ORIGINE **126**
1. Les liens affectifs 126
2. La nostalgie du pays et le sentiment d'appartenance 129
3. La préservation de la culture d'origine dans le pays d'accueil 131

Les illustrations

La gare de Perrache, vers 1910, p.1
Glanage sur un marché, p.87
Robert Doisneau, série « les glaneurs de charbon », p.88
Le chemin des Buers 1960, p.89
Dans le quartier des Buers, p.90
L'église de la Sainte-Famille, quartier de la Croix-Luizet à Villeurbanne, p.91
Hommes au bistrot, p.92
Fontaine publique, 1917, p.93
Publicité pour une lessiveuse, p.94
Une classe d'école primaire de garçons, vers 1960, p.100
Une classe de CP dans une école de filles, 1937, p.104
Une classe à l'École de la Martinière des garçons, vers 1930, p.109
Roccasecca en 1903, p.111
Roccasecca aujourd'hui, p.112
Une couturière à domicile, vers 1920, p.115
L'usine textile Gillet/SASE àVilleurbanne , p.117
De jeunes ouvrières dans une usine de chaussures, Villeurbanne, vers 1950, p.118

1. LES ENTRETIENS

* *
*

BERNARDO A., ITALIEN, NE EN FRANCE EN 1932

L'entretien a eu lieu vers 14h à Villeurbanne dans l'appartement de M. A. le 29 Mars 2012. Quand je suis arrivé j'ai été reçu par M. A. et son frère qui a accompagné l'entretien en aidant M. A. avec les dates et en ajoutant quelques informations sur la situation familiale. M. A. n'a pas voulu que je lui donne le questionnaire en avance. L'entretien s'est déroulé dans une atmosphère conviviale, dans le salon de M. A. , j'étais assis sur son canapé et j'ai enregistré toute la conversation avec mon ordinateur en prenant quelques notes.

État civil:
Nom: A.
Prenom: Bernardo (dit Bernard)
Année de naissance : 1932 en France, à Villeurbanne
Origine nationale : Italienne
Langue maternelle : Italien
Profession des parents (décédés)
Père : métayer (en partie), ouvrier dans une usine de teinture (en France)
Mère : métayer (en partie) femme de ménage et tisseuse (en France)
Nombre de frères et sœurs : 2 frères, 1 sœur (tous nées en Italie)
Situation matrimoniale : d Ihorcé
Nombre d'enfants : 2
Date/âge d'arrivée en France : Né en France en 1932, reparti en Italie en 1939, revenu en France en 1949, âge 17 ans. Famille est arrivé à Villeurbanne en 1924.

Tullio Ottolini: La langue. Quand avez-vous appris le français? En 1949 parliez-vous français?
Bernardo A. : Non, seulement quelques mots. Je suis parti à 7 ans et je suis revenu à 17 ans. Il fallait le réapprendre.
T.O: Donc comment vous l'avait appris? Est-ce que vous avez recommencé l'école? Pour combien du temps?
B.A: Oui, une école professionnelle, pour être coloriste. Huit/neuf ans...C'était gratuit, pas rémunéré. Il y avait des cours après la journée de travail.
T.O: Quelle est la date précise de l'arrivée en France de votre famille?
B.A: Nous sommes de Roccasecca, un petit village en province de Frosinone, en Lazio. Ma famille est arrivée en 1924, à Villeurbanne, et moi je suis né ici en 1932. Après on est repartis

en Italie (à Roccasecca) en 1939 et on est revenu en 1949 toujours à Villeurbanne. Cela veut dire qu'on a passé la guerre en Italie.
T.O: On peut donc dire que la motivation principale de votre migration est de travail. Votre famille s'est transférée ici pour travailler. Mais pourquoi Villeurbanne précisément?
B.A: Parce que il y avait beaucoup de travail. Pas des raisons particulières.
- Ils sont venus ici parce que il y avait déjà des parents - [Ajoute le frère]
T.O: Pourquoi vos parents sont-ils partis d'Italie?
B.A: Parce qu'ils habitaient à la campagne, il n'y avait pas de travail. Ils étaient métayers et donc ils n'avaient pas des propriétés mais ils travaillaient la terre d'un patron, on était vraiment pauvres.
T.O: Ils avaient déjà des contacts en France?
B.A: Il y avait peut-être une famille qui était déjà partie et les autres ils ont suivi. Ils étaient pas les premiers, il y avait une certaine nombre de familles qui sont venues en premier et puis les autres ils les ont suivis. Comme ils sont venus directement à Villeurbanne ils avaient des contacts sûrement. Mais le premier Italien qui est venu, il est venu à l'aventure...
T.O: Est ce que vous vous souvenez les modes de logement de votre famille? Est-ce que vous êtes retournés dans la même maison après votre retour en France?
B.A: Il n'y avait pas beaucoup des maisons, tout autour c'était tout des champs et il y avait des usines.
T.O: Quel travail faisait votre père en France?
A.B: Il travaillait dans les usines textiles. Ils travaillait dans la teinture. Ma mère travaillait dans le textile aussi, parce que il y en avait beaucoup ici. Elle travaillait dans l'usine juste ici à côté [il indique, à travers la fenêtre, l'usine qui est juste en face de chez lui]. Avant c'était tout des métiers à tisser, là.
- Cette rue s'appelle *Rue de la Filature* - [le frère intervient].
T.O: Est-ce que vous avez eu des aides au logement? Des aides sociales?
B.A: Non pas du tout, cela n'existait pas à l'époque. C'était très différent par rapport à maintenant. Maintenant les Arabes qui arrivent ont des aides mais pas nous Italiens. Il n'y avait rien.
T.O: Combien vous étiez dans votre logement après 1949?
B.A: Ma mère, mon père et mes frères.
T.O: Pas d'oncles,? Pas des grands parents?
B.A: Pas dans la même maison.
T.O: Mais tous en France quand même?
B.A: Non, pas les grands parents. Ils sont morts pendant la guerre, en Italie.
- Ils étaient venus (avant la guerre), mais ils ne sont pas revenus - [ajoute le frère].
En '49 ils étaient morts. Mais on avait beaucoup de famille autour...des cousins, beaucoup des cousins...ouh là...des centaines.[ils rigolent]. On est tous cousins...[les deux frères rigolent]
Les quartiers avant, c'étaient tous Italiens presque. Le 80% c'étaient des Italiens.
T.O: Il y avait des autres étrangers aussi?
B.A: Un peu plus loin il y avait des Espagnols, quelques Français, mais vraiment peu.
T.O: Vous avez travaillé en Italie?
B.A: Oui. On a fait un peu tout..[il rigole un peu]. Mais je travaillais dans une petite usine où ils fabriquaient des ballons en caoutchouc à gonfler. Le nom de l'usine était Di Carlo, de nom du patron.
T.O: Quel âge aviez vous?
B.A: J'avais à peu près 15 ans.
T.O: Quel travail faisait votre père en Italie?

B.A: Quand on est arrivés en Italie il a été appelé à l'armée et il est parti en Grèce à cause de la guerre en 1941 [la date est sortie avec l'aide de son frère qui disait avoir vu un document qui témoignait du départ du père pour la guerre].Et puis après il est revenu à la campagne. Il était né en 1903 et il est mort en 1953.
T.O: Quel travail il faisait donc après la guerre?
B.A: Il n'y avait pas de travail...Il faisait des bricoles ...des petits choses. Il n'y avait pas de travail à la campagne.
- Il vivait d'expédients - [ajoute son frère].
T.O: Quand est-il revenu de la guerre?
B.A: Il est resté deux ans.
- Il est revenu au mois de février '43, parce que moi je suis né au mois de Novembre... - [le frère rigole]
T.O: Et quand il est revenu il a commencé à travailler ou pas?
B.A: Pendant la guerre, il y avait un pont à Roccasecca qui avait été démoli, et lui, il transportait des gros cailloux, pour reconstruire le pont. Ils étaient plusieurs...mais il a pas travaillé longtemps, quelques mois...
Après, en 1948, mon père il est revenu tout seul ici, en France, il y est resté à peu près un an, il a travaillé dans une usine de teintures...puis en '49 nous [la famille] on est revenus aussi.
T.O: Comment vous avez voyagé?
B.A: En train.
- Depuis Roccasecca jusqu'à Villeurbanne. On habitait à cent mètres de la gare - [ajoute le frère].
T.O: Combien a coûté le voyage? Aviez vous l'argent pour l'entreprendre?
B.A: Je me souviens pas le prix, mais je me demande s'il avait pas une aide de l'État...Parce que mon père il avait un billet pour la famille...Il devait y avoir une aide...
T.O: De l'État français ou italien?
B.A: Je ne sais pas...mais je me rappelle que le papier [je présume le billet] était écrit en italien.
- Ce devait être le Consulat - [son frère l'aide à se souvenir]... Oui alors ce devait être le Consulat d'Italie qui donnait des aides pour que la famille parte à l'étranger.
T.O: Donc l'État italien ou français?
B.A: Le Consulat italien de Lyon, donc l'État italien. En plus je me rappelle bien quand dans le train le contrôleur est venu vérifier les billets, il a commencé à faire des histoires. Parce que sur le billet collectif il y avait marqué quatre personnes ou cinq et un garçon en plus...Il avait fait des histoires même le contrôleur parce il disait: "Celui là il est pas compris..." C'était un Italien. Il disait qu'un billet ne marchait pas, je ne sais pas pour quelle raison.
- Peut être il avait pas compris notre petit frère, Loretto, qu'il avait un an. - [le frère]
Après il nous a laissé partir..
Mais il faut dire...à qui est destinée cette enquête?
T.O: C'est pour l'université...
B.A: Bon ce qu'il faudrait dire c'est que quand les Italiens arrivaient à la frontière française, à Bardonecchia, ils étaient immobilisés trois jours...
T.O: Pourquoi?
B.A: Ils devaient passer des visites médicales et s'il y avait des malades ils les empêchaient de continuer le voyage et les renvoyaient en Italie. Maintenant il n'y a pas des visites comme ça...Ils aimaient pas les Italiens, tout simplement...
T.O: Donc vous pensez que vous êtes été victime de racisme?
B.A: Oui. Beaucoup..Bien sûr!
T.O: Est-ce que vous aviez envie de venir en France?

B.A: Bah, on était jeunes ...Je n'avais pas vraiment envie de venir en France...
T.O: Et votre mère? Vous vous souvenez?
B.A: Je ne sais pas...ma mère ne parlait pas de cela avec nous. En Italie on n'avait rien. On n'avait pas de maison, de travail...Et puis il y avait déjà la famille là, en France, des cousins et des tantes.
- Les frères de ma mère et les frères de mon père ils étaient là. - [le frère] Certainement que notre mère était contente de venir en France...
T.O: Donc c'était la règle pour les immigrés italiens d'être arrêtés à la frontière pour trois jours?
B.A: Oui. Je me souviens que il y avait un grand bâtiment où on restait trois jours. On n'était pas dans la rue. Mais il y a beaucoup d'Italiens qui sont venus en France sans venir avec le train, ils ont passé les montagnes à pied. Même sur la Côte d'Azur même à Bardonecchia... J'avais un oncle qui a fait ça. Il en avait beaucoup qui passaient à pied...
T.O: Et les douaniers les arrêtaient pas?
B.A: Bah ils les voyaient pas...
T.O: Mais avec les documents? Comment était la démarche?
B.A: On avait les papiers italiens. Il fallait trouver un travail et après, avec le certificat de l'employeur, aller à l'organisme pour les étrangers qui donnait une carte de séjour qu'il fallait renouveler tous les cinq ans.
- Qu'on appelait "accordéon", comme l'instrument... parce que c'était énorme à ouvrir! - [Intervient le frère]
T.O: Est-ce que vous avez demandé la citoyenneté?
B.A: Non, on est Italiens!
T.O: Donc tous les 5 ans vous deviez renouveler les documents? Aussi maintenant?
B.A: Non maintenant il n'y a plus besoin. Moi je n'ai pas demandé la naturalisation.
- Mais notre frère Loretto et notre sœur Tomasina ils l'ont demandé. - [Intervient le frère]
T.O: Quand vous êtes arrivé en 1949 en France vous aviez 17 ans, est-ce que vous avez commencé à travailler?
B.A: Oui, j'ai commencé comme ouvrier dans une usine, nommé Furet qui fabriquait des vélos, à Lyon, à Perrache.
T.O: Comment vous y alliez chaque jour là-bas?
B.A: Bah, en vélo! J'y allais quatre fois par jour..De Villeurbanne jusqu'à Perrache. J'y ai travaillé un an, jusqu'à 1950. Après je suis entré dans une entreprise de teinture qui était à Villeurbanne.
T.O: Pour combien du temps?
B.A: 40 ans...Pas dans la même usine, mais je suis resté dans la teinture. Jusqu'à quand je suis parti à la retraite en 1990.
T.O: Donc tout la famille travaillait dans le textile? Vous, votre père et votre mère?
B.A: Moi et mon père oui mais ma mère seulement avant de partir pour l'Italie. Après elle travaillait plus comme elle avait quatre enfants...Elle faisait un peu de ménages, de trucs comme ça...
T.O: Donc jusqu'à quand vous êtes resté à la maison et vous avez contribué aux ressources familiales?
B.A: Jusqu'à quand je me suis marié, à 27 ans.
T.O: Qu'est-ce que vous pouvez dire de votre culture d'origine? Est-ce que vous avez amené votre culture d'origine? Par exemple: Pourquoi parlez-vous italien? Est-ce que vous le parliez à la maison?
B.A: Moi je l'ai appris à l'école, évidemment. Mais à la maison on parlait français en général, mais de temps en temps on parlait un peu italien.

T.O: Donc qu'est-ce que vous pouvez dire de votre culture italienne, en général? Est-ce vous l'avez gardée durant toutes ces années?
B.A: Quand on est arrivé on n'était pas cultivés, on était pauvres...La culture était inexistante...Ce qu'on a apporté n'était pas grand chose. On s'est cultivé après, en étant en France. Chacun a fait quelque chose...
- On dirait que ta culture est plutôt française - [dit le frère]
Il y en avait qui faisaient du sport, qui faisaient de la musique...Moi par exemple je faisait de la musique. Mais je l'ai appris en France, ce n'était pas de la musique que j'ai apportée de l'Italie.
T.O: Donc vous n'avez pas vraiment gardé votre culture italienne?
B.A: Si on l'a gardée. Parce que tout ce qui venait d'Italie, la radio etc. est resté Italien chez nous. On écoutait un peu tout. Mais on parle de moi non? Moi personnellement je suis resté Italien.
T.O: Vous vous sentez Italien?
B.A: Oui! Cent pour cent! Moi, personnellement je suis aussi Italien que quand j'étais en Italie. Eh eh...C'est la même chose...
T.O: Du coup vous avez gardé les traditions italiennes à la maison, par exemple les nourritures typiques?
B.A: Oui bien sûr! Tous les Italiens faisaient ça. La majorité fait comme ça...Aussi ceux qui ne sont jamais allés en Italie. Parce que il y a des Italiens qui sont nés en France mais ils se sentent toujours Italiens. Des amis à nous pas exemple...Qui n'ont pas vécu là, qui ne parlent pas beaucoup italien, mais ils se sentent Italiens.
T.O: Je n'imaginais pas...Parce que je croyais que la langue, peut être, est un facteur important pour garder sa propre identité nationale...
B.A: Oui bien sûr mais même ces gens qui parlent pas la langue ils ont gardé l'esprit italien...Peut être cela vient de parents, je ne sais pas, mais c'est comme ça...
T.O: On parle de liens matériels entre l'Italie? Est-ce que vous retourniez souvent en Italie?
B.A: Moi quand j'étais marié je retournais tous les ans en Italie avec mes enfants en vacances.
T.O: Et avant de vous marier? Avec votre famille, vous retourniez souvent?
B.A: On n'avait pas l'argent pour retourner, on était pauvres, on n'avait pas les moyens...autrement bien sûr on serait retourné tous les ans! Mais après quand on a commencé à travailler et à gagner notre vie, pratiquement tous les Italiens d'origine, ils allaient tous en vacances en Italie. On retournait un peu partout, en vacances. Même mes enfants qui maintenant vivent dans le midi, à Cannes.
T.O: Quel âge ont-ils?
B.A: Ma fille 48/49 mon fils 47/48...Ils ont des petits-enfants, ils vont souvent en Italie.
T.O: Est-ce que ils se sentent Italiens?
B.A: Ils sont mariés. Mon fils est marié avec une Française, qui aime bien l'Italie et de temps en temps ils vont en Italie...en plus ils sont pas loin de l'Italie à Cannes.
T.O: Qu'est ce que vous pensez de la France? Qu'est-ce que la France a apporté dans votre vie?
B.A: [il fait une pause] Elle a rien apporté...Elle a apporté le travail pour pas crever de faim mais en dehors de ça, elle a rien apporté du tout...
T.O: Vous pouvez parler librement...
B.A: Moi je vous le dis...Personnellement j'ai jamais aimé la France...
T.O: Mais, si je peux demander, pourquoi vous n'avez pas décidé de retourné en Italie?
B.A: La différence c'est que ici il y avait du travail alors qu'en Italie il y a eu du travail mais beaucoup plus tard..et donc après on était implantés, avec toute la famille autour...il y a le mariage et les enfants...après ça continue comme ça.

Mais moi personnellement, si on m'avait donné, j'ai été directeur de fabrication une vingtaine d'années dans le textile, une situation équivalente en Italie je serais parti à pied! Hé hé !
T.O: [comme j'ai vu des toiles tout autour dans le salon je suis devenu curieux] Elles sont à vous tous ces toiles?
B.A: Oui. J'ai commencé il y a 25 ans...Mais avant j'étais musicien, je jouais la trompette.
T.O: Est-ce que vous avez commencé en Italie ou en France? Et Pourquoi?
B.A: En France. Parce que j'aimais la musique, depuis tout petit, déjà en Italie, mais on avait pas d'argent, on était pauvres. Comme ça en France deux ou trois ans après que j'avais commencé à travailler, j'ai commencé à apprendre la musique.
T.O: Est-ce que vous avez gardé aussi des liens immatériels comme des amitiés en Italie?
B.A: Oui, on a beaucoup de famille encore en Italie! Beaucoup de famille ici mais aussi en Italie..la famille est grande. On était bien reçu là-bas, à Roccasecca, quand on y allait pour les vacances.
T.O: Quand vous avez commencé à retourner en Italie périodiquement?
B.A: On est revenu en 1949...10 ans après, en 1959. Parce qu'on avait un travail, on commençait à gagner de l'argent et pour les vacances on allait en Italie dans la famille. Mais si on avait les moyens, en 1950, on y serait retournés déjà...
T.O: On peut donc dire que votre immigration a été seulement forcée? Un amour pour la France n'est pas né.
B.A: Oui sûrement, elle était forcée! Ah non...pas du tout...pas pour moi.
T.O: Est-ce vous écrivez en Italie à la famille qui y est restée?
B.A: Oui, mois quelquefois...pas souvent. Moi j'écris en italien parce que j'ai reçu mon certificat d'étude.
T.O: Donc d'autres liens avec l'Italie: la télévision? La radio? Les quotidiens?
B.A: La télévision pas du tout, même maintenant je ne regarde jamais de la télévision.
- Notre père aimait pas la radio, il disait qu'elle faisait trop de bruit...hé hé ! il a fallu attendre qu'il meurt pour acheter une radio ahahaha! - [frère]
On a gardé toujours notre culture italienne mais pas les bêtises...comme la télévision, les danses... Moi j'aime bien la culture italienne, je lis des livres en italien, mais pas des quotidiens, ils ne les vendent pas ici.
T.O: Politiquement où, si je peux demander, vous étiez situé? et votre père?
B.A: Moi j'étais à gauche. Mon père...
- Au bistrot..hé hé ! - [frère] Buvait beaucoup de vin... Il est mort à cause du vin, de cirrhose. Il parlait pas de politique. Mais je pense qu'il était un peu fasciste...Je crois...Quand il parlait avec des amis en Italie j'entendais qu'il parlait jamais mal de Mussolini.
T.O: Et votre mère?
B.A: Est-ce que vous le connaissez Mussolini? vous connaissez son histoire?
T.O: Oui oui..Je fais de l'histoire.
B.A: Et qu'est-ce que vous en pensez?Il était de gauche ou de droite?
[En ce moment il a commencé à me parler de la politique de Mussolini et il a essayé de me convaincre que Mussolini était de gauche parce que il faisait une politique socialiste. On a discuté de Mussolini et de sa politique. Mais il avait la prétention de connaître « la vraie histoire » de Mussolini qui, en Italie, n'est pas enseignée. Il se proclame fasciste au 100% mais «je suis à gauche». Il a continué à parler de Mussolini et de ses politiques et de façon positive du autoritarisme et de la discipline.]
T.O: Est-ce que vous pensez retourner à vivre en Italie un jour?
B.A: Maintenant c'est trop tard...
T.O: Mais avant? Vous l'auriez voulu?
B.A: Oui bien sûr! C'est mon pays, je me considère toujours Italien.

T.O: Mais donc vous êtes aussi intéressé à la politique française?
B.A: Non, moi je ne peux pas voter, je ne suis pas naturalisé, je vote en Italie.
T.O: C'est un peu comme si vous avez vécu avec la tête en Italie mais le corps ici en France?
B.A: Voilà, exactement. Pourquoi je suis resté Italien? Parce que certainement au départ il y avait la famille, bien sûr, mais il y avait surtout le fait que pendant dix ans j'ai vécu en Italie, je suis arrivé que j'avais 17 ans. En Italie, en '39 quand je suis arrivé, j'ai découvert la vie, j'ai découvert la campagne, j'ai tout découvert...J'ai découvert la famille qui nous ont reçu, comment ils vivaient, l'école, l'histoire italienne que j'ai étudié à l'école...ça fait que m'a renforcé dans l'esprit italien.
T.O: Jusqu'à quel âge vous avez étudié?
B.A: Jusqu'à mon certificat d'étude, mais comme il y avait la guerre, j'ai pris mon certificat d'étude à seize ans. J'ai étudié 5 ans fractionné...même pas 5...je dirais trois ans: deux avant la guerre et un après, avant de partir pour la France.
Mais faites attention que des gens plus "italien" que moi il y en a pas beaucoup, même en Italie...
En Italie c'est facile être Italien, tu vie chez toi, mais pas à l'étranger. Maintenant c'est plus facile, avec le marché commun et toutes ces lois, mais il y a cinquante ans c'était difficile d'être en France...Parce que on était des étrangers, on était mal vu, on était les "ritals"...
-C'est pas péjoratif le "ritals"...- [frère]
Il ne faut pas oublier que les Français n'ont jamais aimé les Italiens.
T.O: Et nous Italiens est-ce qu'on a aimé les Français?
B.A: Oui, plus de ce qu'ils ont fait...Les Français, malgré il avaient besoin des Italiens, de main d'œuvre...Ils nous ont mal accueilli!
T.O: Est-ce qu'il a été difficile de trouver travail quand vous êtes arrivé?Est-ce que vous avez été victime de traitements différencié?
B.A: Mais non! Parce que il y avait beaucoup d'usines qui cherchaient du personnel! Ils travaillaient avec des Italiens parce que ils en avaient besoin...Mais quand même ils nous traitaient comme des étrangers...Ils nous ont jamais admis. Tout simplement, c'est comme ça.
On a jamais été bien accueilli. En plus ils en avaient besoin! Maintenant par exemple, quand les étrangers arrivent, s'ils sont mal vus, on peut dire: il n'y a pas de travail, ils prennent le travail d'un français...C'est idiot, mais on pourrait avoir des réflexions comme ça...Au contraire quand les Italiens ils sont venus, ils prenaient le travail de personne, ils travaillaient parce que la France avait besoin de main d'œuvre pour s'enrichir. Se sont les Italiens qui ont enrichi la France...
T.O: C'était comme maintenant en Italie, qui ont a beaucoup besoin des immigrés
B.A: Bah parce que les Italiens ne veulent pas travailler, mais à l'époque il y avait pas assez de main- d'œuvre, ils ont fait venir des Italiens, ils les ont fait travailler et en plus ils les ont mal considérés. Tout simplement, c'était pas bien...
T.O: On peut donc dire que vous avez des mauvais souvenirs de votre migration?
B.A: Oui...C'est un souvenir permanent. Qui a jamais changé. Maintenant avec le marché commun il y a beaucoup des lois qui ont facilité les choses, mais c'est pas le français lui même qui a facilité les choses...C'est pour ça que quand on approfondit un peu on voit bien que... Bien sûr que le français maintenant, quand il va en Italie il voit que la vie est un peu moins chère, que le pays est joli...et alors ils aiment les Italiens. Le chose sont changé...Mais il y a cinquante ans quand ils parlaient des Italiens ils disaient: sont tous des voleurs...Le disait tous..
T.O: On peut dire que vous êtes été victime de racisme?
B.A: Oui, bien sûr.
Et toi, quand tu as fini tes études tu retournes à la maison? En Italie?

T.O: Oui, je crois.
B.A: Tu as de la chance!
[On a commencé à parler de moi, ils m'ont demandé d'où je viens et si je suis heureux de retourner en Italie. On a aussi parlé des migrations vers la France auxquelles j'assiste avec le train chaque fois que je voyage entre la France et l'Italie et de l'exploitation des immigrés d'aujourd'hui par les chefs d'entreprises.]
T.O: Donc pour conclure: pourquoi vous n'avez pas demandé la naturalisation?
B.A: Parce que je ne la voulais pas. Je n'ai jamais eu d'affinité avec la France et alors pourquoi je devrais devenir Français?

ROSA CARBONE, ITALIENNE, NEE EN 1934, ARRIVEE EN 1957

L'entretien a eu lieu le jeudi 22 mars à 16h dans la maison de monsieur et madame Carbone, rue des jardins à Villeurbanne. Lors de notre entretien téléphonique, madame Carbone m'a expliqué que son histoire n'était pas intéressante mais qu'elle était contente de parler à quelqu'un, ses problèmes de santé l'empêchant de mener les activités associatives qu'elle pratiquait et qui lui faisaient « voir du monde ».

Etat civil :
Nom : Carbone
Prénom : Rosa
Année de naissance : 1934
Origine nationale : italienne
Langue maternelle : italien
Profession des parents : propriétaires d'une ferme.
Nombre de frères et sœurs : six
Situation matrimoniale : mariée
Nombre d'enfants : trois
Date d'arrivée en France : 1954 à l'âge de 23 ans

Romain Trespeux : Vous êtes née en Italie, quand avez-vous pris la décision de partir, à quel âge et dans quelles circonstances ?
Rosa Carbone : J'ai quitté l'Italie à 23 ans. C'était en 1957. C'est en 1957 que j'ai quitté l'Italie ; et pourquoi j'ai quitté l'Italie ? J'ai quitté l'Italie parce qu'il y a eu la guerre, en 40... en 44. Et donc, on n'arrivait pas à se remonter.
R.T : De quelle région êtes-vous originaire ?
R.C : Entre Rome et Cassino. Entre Rome et Naples.
R.T : Vous avez donc quitté le pays pour des raisons économiques.
R.C : Oui, et en plus, mon mari avait tous ses frères et ses sœurs, ici, en France.
R.T : Aviez-vous la possibilité d'être prise en changer en arrivant à Villeurbanne par des communautés déjà existantes ?
R.C : Non, mon mari a pris une petite maisonnette. Parce que mon mari est arrivé en 1956 ; un an avant moi.
R.T : Pour une immigration de travail ?
R.C : Oui, exactement pareil. J'ai fait trois jours de service militaire à Milan. Visite. Ils nous ont fait la visite, prise de sang, comme on fait chez les militaires. J'ai dormi dans les lits des militaires. Après trois jours, on est partis pour Lyon. Quand je suis partie de mon pays, ils m'ont donné la responsabilité de vingt-et-une personnes qui venaient toutes en France comme moi, à Lyon. J'avais beaucoup de responsabilités, il y avait beaucoup d'enfants, de mères de famille …
R.T : Vous n'aviez pas d'enfants quand vous êtes arrivée ?
R.C : Non, je suis arrivée en 1957 ; c'est en 1958 que j'ai eu le premier enfant.
R.T : Vous avez dit que votre premier logement était une maisonnette, dans quel quartier se situait-elle ?
R.C : Au Tonkin.

R.T : Très bien, et donc, comment êtes-vous arrivée à Lyon, par quels moyens de locomotion ?
R.C : Le train, tout a été fait en train.
R.T : Quand vous êtes arrivée à Villeurbanne, vous avez commencé à travailler tout de suite ?
R.C : Oui, je suis arrivée avec les papiers, comme immigrée. Tout avait été fait en Italie. Ici, je n'ai rien eu à faire. Je suis arrivée le vendredi et j'ai commencé à travailler le lundi. C'était chez Guicher et Coste, je ne sais pas si vous connaissez : c'est du stylisme.
R.T : Vous avez commencé à travailler dans la confection et l'assemblage de vêtements ?
R.C : La veste d'hommes. J'ai toujours travaillé dans la veste pour hommes.
R.T : Et ensuite ?
R.C : En 1958, mon fils est né et je me suis arrêtée pour élever mon fils.
R.T : Pendant combien de temps ?
R.C : Eh bien disons, très peu. J'ai fait des ménages, pas déclarés, un peu comme ça se faisait avant. Je mettais mon fils à la maternelle et puis j'allais faire mes ménages. Après, j'ai eu mon deuxième fils, quatre ans et neuf mois après. J'ai continué à garder mes deux enfants tant que mes fils n'avaient pas 10 ans. Et quatre ans après, j'ai eu un troisième fils qui n'a pas vécu, il est mort en naissance. Parce que je ne voulais pas laisser mes fils seuls, je suis devenue nourrice agréée. Je suis désolé, j'ai du mal à parler, j'ai eu déjà trois A.V.C.
R.T : Prenez votre temps.
R.C : Je suis devenue nourrice agréée, ça allait très bien. Quand mon dernier fils a eu 10 ans, on avait l'école juste en face de chez nous, je suis devenue aide-ménagère, jusqu'à la retraite.
R.T : Vous avez commencé ce métier au début des années 1970 ?
R.C : Oui, même un peu avant.
R.T : Et comment avez-vous appris le Français ?
R.C : Difficilement… çà a été difficile mais je n'ai qu'à remercier tous les Français qui ont travaillé avec moi. Pour le travail, c'était formidable ; j'avais déjà un peu travaillé en Italie. Je me rappelle quand j'ai commencé à travailler à l'usine, mon chef m'a fait travailler à la chaîne pendant huit jours, comme tout le monde. Après un jour, il revient me voir et me dit qu'il veut me faire sortir de la chaîne et me donner un travail spécialisé. Il fallait réviser les vestes. Il y a 95 pièces dans une veste, et moi, je devais vérifier les vestes et voir s'il y avait une faute et refaire le travail. Je n'arrivais pas à le comprendre. Il y avait une femme italienne, mon chef est parti la chercher. Il lui a fait traduire ce que je devais faire. J'ai répondu que je ne pouvais pas le faire, que je n'étais pas là depuis longtemps. Elle m'a répondu : « Non, non, il vous a vue, il veut que vous soyez là, c'est une femme qui travaille bien ». Il nous a fait accepter.

C'était magnifique. Quand je prenais une veste et que je voyais un défaut, j'allais voir la personne. Si vous voulez, je ne faisais rien du tout. Je suis arrivée là, j'ai eu une bonne place, c'était magnifique. Et quand je suis entrée comme aide-ménagère, je m'occupais des personnes âgées… J'avais une patronne, c'était une assistante sociale. Et là, on faisait un travail formidable ! J'ai fait beaucoup de choses bénévoles. J'ai ouvert des clubs pour le troisième âge. En 1995, non, en 1975, j'ai ouvert un club Edith Piaf. Mais le problème, c'est que c'était le vendredi, j'ai demandé à ma patronne comment je fais, je travaille ou j'y vais. Alors la patronne, bien gentille, elle m'a dit : « Tu ouvres un club, c'est très bien, tu ouvres ce club le vendredi après-midi et samedi matin, tu viens travailler et tu rattrapes tes heures de vendredi. On s'est arrangées et ça allait très bien. Après, ça marchait bien, j'ai ouvert un autre club, le club Charles Trenet, mais là, j'étais à la retraite.
R.T : Le club Charles Trenet, quand l'avez-vous créé ?
R.C : Je crois… 2001, à sa mort. Après, j'ai organisé des repas pour des personnes âgées car j'estimais qu'ils sont seuls, je voulais les faire sortir. Maintenant, j'ai d'autres projets, Je

voudrais implanter un service des Petits frères des pauvres dans le quartier. J'ai fait deux réunions, on n'a pas encore commencé.
R.T : Je me permets de revenir sur les conditions de logement. Vous parliez d'une petite maisonnette…
R.C : Oui, très petite.
R.T : Combien étiez-vous ? Cette situation a-t-elle duré ?
R.C : Alors je vais vous le dire. Mon mari avait trouvé une petite maisonnette et, comme son frère était ici, il est venu chez nous. La maisonnette faisait la moitié de cette pièce, environ 15 m². Il y avait un seul lit. En Italie, j'avais une ferme et là, j'arrive, je me retrouve dans cette maisonnette, je ne vous en parle même pas. Le soir, mon mari vient me voir et me dit que son frère est avec lui et qu'il couchera dans le même lit que nous. Le lit, c'est un 90, très petit. Moi et mon mari, on s'est couchés à la tête et mon beau-frère a couché dans l'autre sens. Ca a duré pas mal. On a aussi été en centre, on était à quatre par chambre. Et puis, on a trouvé une maison. Pour avoir une maison, on devait acheter. On a fait quelques dettes mais on l'a achetée. Il y avait deux chambres et une cuisine.
R.T : Vous êtes restés en centre pendant combien de temps ?
R.C : Je ne me rappelle plus vraiment, huit mois ? Six mois, c'est sûr. J'ai toujours travaillé, tout le temps, tout le temps. Mon mari est allé voir son patron pour se plaindre qu'il gagnait moins bien sur les chantiers que moi comme nourrice.
R.T : Votre mari travaillait dans le bâtiment ?
R.C : Oui.
R.T : Vous me dites que vous avez acheté une maison avec deux chambres et une cuisine, quand l'avez-vous fait ?
R.C : Eh bien, je suis arrivé en 1957. En 1958, à la fin de l'année, on l'a achetée parce que j'attendais mon premier fils. Un an après, en 1958, mon fils est né le 1er novembre 1958. Le frère de mon mari a trouvé une maison, il s'est marié et a trouvé une maison. A ce moment-là, on l'a fait venir d'Italie. Ensuite, mon frère a fait venir sa femme quand il a trouvé un logement et j'ai fait venir le mari de ma sœur. Ensuite, j'ai fait venir ma sœur.
R.T : Quand situez-vous ces arrivées ?
R.C : Ma sœur est arrivée en 1961 et son mari en 1960. Quand on a fait la maison ici, j'ai fait venir mon dernier frère qui a eu 70 ans cette année.
R.T : Vous avez abordé la question familiale en me disant que vous avez fait venir votre famille petit à petit, je souhaite m'intéresser aux liens que vous avez avec ce pays. Quels étaient vos moyens de communication, comment contactez-vous votre famille ?
R.C : Par les lettres.
R.T : Vous êtes retournés dans votre village depuis votre départ ?
R.C : Oui, tous les ans, on partait. Il n'y a que lorsque nous avons fait construire la maison qu'on n'a pas pu y aller. Pendant dix ans, on n'avait ni le temps, ni l'argent. Après, qu'on a été à la retraite, on retournait cinq à six mois dans l'année.
R.T : Vous conduisez ?
R.C : Oui, j'ai passé le permis en France pour le travail, mon mari ne conduit pas.
R.T : Vous n'avez pas eu de mal à avoir votre permis.
R.C : Le code, du premier coup, le permis, au bout de deux fois. Je sais me débrouiller. En Italie, on avait une petite maison, tous mes enfants, mes petits-enfants venaient passer les vacances là-bas. Et ensuite, j'ai eu, il y a sept ans et demi ces AVC et je ne peux plus conduire, alors mon mari l'a vendue d'ici, par téléphone. Maintenant, on n'a plus rien en Italie. Enfin … J'ai une sœur à Rome, un frère à Florence et des nièces dans mon village en Italie et mon mari a des frères et des sœurs. Ma belle-mère est morte et mon beau-père s'est

remarié, il avait quarante-cinq ans. Il a eu quatre enfants. Quand on est là-bas, on est comme des rois.
R.T : A part ces séjours, vous lisez la presse ?
R.C : Non, on ne lit pas beaucoup. En plus maintenant, je me suis fait opérer et je ne mets plus mes lunettes.
R.T : Comment prenez-vous des nouvelles ?
R.C : Par le téléphone; chaque semaine, je téléphone. La famille et la famille de mon mari, on vient du même quartier.
R.T : Lors de vos retours en Italie, quel accueil vous était réservés ?
R.C : Bien. Le maire était heureux, il était tellement content. Il nous disait que même si on était partis, on n'avait pas changé, comme si je n'étais jamais partis. Et en France, j'ai été bien adopté alors que je venais d'un pays étranger. La France et les Français, ils ont été formidables. Je suis très connue à la mairie. Je suis dans le livre de Villeurbanne. [elle tend un numéro du magazine *Viva Interactif* dans lequel elle est prise en photo]. On me voit, soit parce que j'avais organisé un repas soit parce que j'avais organisé autre chose. Je peux vous montrer d'autres photos si vous voulez. Quand je reçois ce magazine, je le lis.
R.T : En vous écoutant, les associations, les comités de quartier ont joué un grand rôle dans votre adaptation et dans la construction d'un réseau social. Comment cela a-t-il commencé ?
R.C : J'ai commencé à aller dans les réunions de quartier. C'est à partir de là que j'ai commencé l'associatif et que je me suis occupé des personnes âgées. La mairie m'a contactée, m'a demandée ce que je faisais, ce que ça me rapportait. C'est la présidente du comité de quartier qui a répondu à la mairie. Je l'avais déjà aidée. J'étais venue chez elle, elle a dit avec qui j'avais travaillé comme aide-ménagère et que les gens étaient ravis. J'ai donc connu la mairie. Ensuite, j'ai connu l'O.V.P.A.R.[1], à Villeurbanne. J'ai longtemps travaillé pour l'O.V.P.A.R., je faisais des visites à domicile auprès des personnes âgées.
R.T : Vous pouvez le situer dans le temps ?
R.C : Oh, si j'ai bonne mémoire, dans les années 1980. Même après mon attaque, j'y suis retournée mais j'ai dû arrêter après, je marchais avec des cannes, je ne voulais pas qu'on me voie comme ça. On est encore en contact.
R.T : Pas d'autres structures ?
R.C : Si, je m'occupais du comité de quartier, j'avais ouvert le club Edith Piaf et un autre pour les personnes handicapées. J'avais mis en place le dîner des Allobroges. C'est tous les jeudis sur Saint-Jean. Ensuite, le voisinage, j'en fais partie encore et des visites à domicile des personnes âgées à la sortie de l'hôpital.
R.T :Vous avez toujours la nationalité italienne ?
R.C : Non, on a pris la nationalité française.
R.T : Qui en a fait la demande et pour quelles raisons ?
R.C : On l'a demandée cinq après notre arrivée.
R.T : En 1962 ?
R.C : Oui, pas avant, on ne pouvait pas. Mon mari voulait travailler à la ville. Quand il est parti travailler, il était maçon, il s'est trompé de service et a atterri chez les cantonniers. Il n'a pas pris le travail.
R.T : Qui a eu l'initiative ?
R.C : Nous, les deux. Maintenant, on a les enfants, on est en France. Je crois que même sans cela, on aurait demandé la nationalité; on se sent bien en France. En Italie, le travail était dur. Tout était démoli. Je suis arrivée là et aucun problème. Si, deux fois. Quand j'étais nourrice, je devais aller aux réunions avec les autres nourrices et l'assistante sociale, elles disaient

[1] O.V.P.A.R. : Office villeurbannais des personnes âgées et des retraités.

toutes qu'elles avaient des problèmes, avec les mamans, avec les enfants. Moi, je ne répondais rien, quand les parents venaient chercher les enfants le soir, ils allaient se cacher sous le lit et ne voulaient pas partir. Personnellement, ça ne me dérangeait pas, ça m'a fait gagner ma vie, et vous savez ce que les autres nourrices ont dit ? « Ah oui, vous n'avez pas de problèmes car vous avez une maison ». Une autre fois, je ne me rappelle plus … Ah si, c'était quand j'étais aide-ménagère. Tout le monde avait des problèmes. Moi, je n'ai jamais eu de problèmes avec les personnes âgées. Aucun reproche, rien. Pendant la réunion, une autre aide-ménagère me dit : « Forcément, vous êtes italienne ». Moi, je ne disais rien, je n'avais pas la parole, alors la responsable a dit que les Italiens, ils font le ménage comme les Français. Cette personne agressive ajoute : « Oui mais parfois, j'ai des lettres à écrire ». Je ne disais rien, la responsable a répondu : « Peut-être que vous savez lire et écrire le Français mais madame Carbone, elle sait faire autre chose ». J'étais plus étrangère que française. Et pourquoi je vous dis cela ? Parce que ma patronne m'a fait confiance, elle m'a prise en charge. Elle me remplissait les papiers. Elle m'a donnée la plante que vous voyez dans le jardin. Elle est là, été comme hiver, elle fait quelques fleurs, c'est un souvenir.

R.T : Vous m'avez parlé de vos enfants, vous en avez eu trois je crois. Quel a été leur parcours ?

R.C : L'aîné a fait tourneur-fraiseur et le deuxième, dans la mécanique, dans les moteurs, sur les motos mais actuellement ils ne travaillent plus là. Il y en a un qui fait les marchés, souvent et l'autre est terrassier, il travaille pour la mairie. J'ai cinq petits-enfants, je les adore. Regardez les photos. Ils sont là, à leur baptême, à leur communion. La famille, c'est formidable, c'est une autre vie.

R.T : Et quand vous étiez en Italie, vous avez fait des études ?

R.C : Oui, j'ai fait six ans d'études. On pouvait faire des études payantes. Ma maman est restée veuve en 1945. C'était l'année après la guerre et le dernier fils avait 18 mois, on était six. J'ai fait comme j'ai pu. Quand mon frère a commencé l'école, tous les soirs, je faisais les devoirs avec lui. J'ai voulu faire venir ma mère ici mais elle a eu une attaque. On avait fait les papiers , mais elle n'est jamais venue.

R.T : Je me permets de revenir sur le logement. Le premier domicile était une petite maisonnette au Tonkin et ensuite ?

R.C : Une maison trois pièces encore au Tonkin.

R.T : Et la maison que vous avez maintenant ?

R.C : On a achetés le terrain, on l'a construite. En 1963, on a acheté le terrain, on a construit la maison comme on a pu les samedis et les dimanches et on est venus habiter en 1965.

R.T : C'était après avoir accueilli les membres de votre famille ?

R.C : Après, on les accueillait un à un, ils dormaient dans la chambre de mon fils. Tous les gens que je connaissais, les voisins, tous, ils ont fait venir toute leur famille. Dans le village, il y a tous les nouveaux, tous ceux qui sont nés après notre départ. Ils ont eu la Fiat. Ils ont installé une grosse usine de voitures là-bas. Comme ils avaient du travail, on a arrêtés de les faire venir ici. Enfin, ils ont grandi là-bas, ils étaient ouvriers.

R.T : Merci de m'avoir accordé votre temps.

R.C : Vous savez, ça me fait plaisir de parler, je suis très bavarde.

PIO GAVEGLIA, ITALIEN, NE EN 1938, ARRIVE EN 1948

L'entretien a eu lieu le vendredi 23 mars, à 17h, dans l'appartement de Monsieur Pio Gaveglia, rue Baudin à Villeurbanne. Nous avions déjà échangé appels téléphonique, le premier afin que je puisse prendre rendez-vous avec lui, précisant que je l'appelais de la part de Jean-Paul Masson, et le second suite à ses inquiétudes quant à ses réponses au questionnaire que je lui avais envoyé par email. Monsieur Gaveglia m'avait en effet précisé qu'il était en France depuis 1948 et qu'il ne se sentait pas concerné par certaines questions. Le jour de l'entretien, il est venu m'ouvrir seul, sa femme étant restée dans le salon. Il m'a ensuite conduite dans le bureau qui avait également la fonction de chambre d'ami. Sa femme n'est pas venue nous rejoindre, il m'a répondu seul. Nous nous sommes assis autour du bureau et l'entretien a commencé.

Etat civil :
Nom : Gaveglia
Prénom : Gio
Année de naissance : 1938
Origine nationale : italienne
Langue maternelle : italien
Profession des parents (décédés)
- Père : peintre en bâtiment
- Mère : sans profession

Nombre de frères et sœurs : 1 sœur
Situation matrimoniale : marié
Nombre d'enfants : 4
Date/âge d'arrivée en France : 1948, 10 ans

Justine Souque : Comment avez-vous appris le Français ? Où et avec qui ?
Pio Gaveglia : Bah… plongé dans le bain ! (réponse amusée) Plongé dans le bain… Donc, je suis arrivé à Villeurbanne en 1948 et dès la semaine suivante je me suis retrouvé dans une classe de cours élémentaire. Alors il n'y avait pas de classe comme maintenant où l'on a des classes spécifiques pour les étrangers qui viennent et qui ne parlent pas le français. C'est qu'on était dans un quartier en ce temps là où il n'y avait pas d'autres Italiens. Si, on avait une tante de mère qui habitait là et qui nous hébergé, mais tous les enfants de mon âge à l'époque étaient des Français.
J.S : Avez-vous eu de l'aide de la part de votre famille pour l'apprentissage du Français ? Parliez-vous italien ou Français à la maison ?
P.G : Alors la famille qui nous avait accueillis, puisque mon père est arrivé en 1947, en immigrant, on avait fait le regroupement familial dans cette famille. Donc les enfants de cette tante, ils étaient en France depuis pas mal d'années, avant la dernière guerre, et ces enfants avaient fait leur service militaire en France, donc ils parlaient mal l'italien. Donc, ce qui fait qu'on était baigné dedans. Bien sûr au départ mes parents parlaient italiens. Mais même à la maison ensuite on a toujours parlé Français…On avait trop à côté de nous des personnes d'origine italienne et on disait ils parlaient comme des vaches espagnoles (rires) ou ça baragouiner le français parce que je pense qu'à la maison ils continuaient à parler italien, et puis ce n'était même pas de l'italien, c'était un patois.

J.S : Donc, vos parents avaient-ils des notions de français avant de venir ?
P.G : Pas du tout. Comme nous, j'ai donc une sœur, on allait à l'école, on parlait français et à la maison, avec mes parents, on parlait français aussi. Mon père avait pris des cours du soir, pour parler français, mais c'était une question de volonté quoi.
J.S : Pourquoi êtes-vous arrivé en France ? Pour quelles raisons ?
P.G : Au départ, c'est mon père qui est venu en France. A l'époque en Italie, c'était en 1947, il y avait un chômage très important et en France c'était la bonne période, il y avait besoin de main d'œuvre. Voilà. Il s'était fait embaucher chez Valentine, les belles peintures.
J.S : Ah oui, je connais, c'est les peintures avec la panthère dessus !
P.G : Voilà, mais à l'époque, il n'y avait pas encore la panthère ! (Rires) Donc il était peintre applicateur, rue Greuze, dans une usine qui a aujourd'hui disparue depuis…Pas mal d'années. Donc il faisait aussi des démonstrations, il accompagnait un commercial pour faire des démonstrations.
J.S : Donc vous êtes venu pour rejoindre votre père ?
P. G : Voilà, il est venu, et après il y a eu regroupement familial, et on ne parlait pas de regroupement familial avec la famille qui doit parler français comme maintenant… Ce n'est pas possible, ma mère elle n'aurait jamais appris le français en Italie, même nous, ce n'est pas possible.
J.S : Y a-t-il eu influence de l'environnement familial ?
P.G : Disons qu'il y avait cette fameuse tante à ma mère qui était à Villeurbanne, il y avait des liens qui existaient. Je pense que cette tante a dû lui dire, ici il y a plus de possibilités. Elle a pu lui obtenir un contrat de travail. Disons qu'une première fois, il est venu en clandestin. Bon, ça n'a pas marché, il est revenu au pays, et puis après il a eu le contrat de travail chez la fameuse usine de vernis Valentine. C'était vraiment une émigration à cause de la situation économique.
J.S : Cette la tante était-elle aussi là pour le travail ?
P.G : Cette famille-là devait être en France depuis au moins 1930-33, donc certainement aussi pour des problèmes de travail. Parce que là-bas, ils avaient un petit lopin de terre, et je me rappelle qu'elle avait une petite maison là-bas, ils ne devaient pas avoir de quoi vivre sur place et à cette époque, la France faisait appel à de la main d'œuvre étrangère, donc ils étaient venus. Et je crois même qu'au moment de la guerre, de la dernière guerre, ils avaient dû retourner en Italie parce que les Italiens étaient mal vus en France, compte tenu que l'Italie se battait contre la France. Et ils sont revenus quand la guerre a été terminée. Il y a eu une période où pas mal d'Italiens sont retournés en Italie au moment de la guerre.
J.S : Quel a été l'itinéraire jusqu'à Villeurbanne et par quel(s) moyen(s) de locomotion ?
P.G : Par le train, tout bêtement (Rires). En famille, avec le peu d'objets qu'on avait. Il me semble que ma mère avait amené sa machine à coudre. Je me demande même s'il y avait… Enfin, à l'époque j'avais dix ans, il ne faut pas trop m'en demander, mais il me semble bien qu'il y avait aussi un matelas et des choses comme ça. C'était vraiment le déménagement, mais pas de mobilier. Mais je me rappelle de la machine à coudre, qui est toujours dans la famille (rires)
J.S : Quels souvenirs avez-vous de ce voyage ?
P.G : A l'époque c'était très long. Ca durait deux jours, au moins un jour et demi parce que les trains ne roulaient pas à la vitesse d'aujourd'hui, c'était encore les trains à vapeur.
J.S : Et quel a été votre itinéraire ?
P.G : On est arrivé directement. Du village, à Villeurbanne, directement. Ce n'est pas comme l'immigration d'aujourd'hui où vous en avez qui viennent plus ou moins clandestinement et qui font beaucoup d'étapes, c'est sûr.
J.S : Quel est le nom du village ?

P.G : Roccasecca, c'est entre Rome et Naples.
J.S : Une fois en France, où avez-vous logé et par quels intermédiaires ?
P.G : Là je vais parler de mon père parce que j'ai suivi. On était logé dans la famille, chez la tante de ma mère, à Villeurbanne. A l'époque, je ne me souviens pas mais il me semble que les problèmes d'HLM étaient moins développés que maintenant. Il me semble, je dis peut être une bêtise…Et mon père a trouvé une location.
J.S : Chez la tante, dans quel quartier étiez-vous ?
P.G : Là, c'était aux Charpennes. C'était rue Marguerite, pas loin il y avait « le quartier des Poulettes », un peu en retrait des Charpennes, c'était le quartier des Italiens, et j'allais à l'école rue Descartes. Ensuite, on a déménagé, on est allé habiter rue du Tonkin mais qui n'était pas du tout le Tonkin d'aujourd'hui. C'était plein de petites maisons, il n'y avait qu'un seul immeuble qui faisait 4 ou 5 étages et tout le reste c'était des petites maisons. Donc là c'est pareil, on s'est retrouvés avec des personnes qui étaient d'origine diverses, dont des Français et des Arméniens. Bon, remarque, il y a aussi des Italiens mais disons que l'intégration était faite.
J.S : Et quel a été le temps d'attente ?
P.G : Quand vous dites temps d'attente, c'est aujourd'hui on dépose un dossier à un office public d'HLM et là on parle d'attente, souvent deux-trois ans d'attente. Là c'est mon père qui a dû trouver un logement, donc il y a eu le temps d'attente de trouver un logement, mais ce n'était pas une attente parce qu'il avait déposé un dossier. C'était une attente de recherche, donc ce n'était pas dans le même esprit.
J.S : Votre famille et vous, avez-vous déjà eu le droit à un logement social ?
P.G : Non.
J.S : Et quel a été le délai entre le moment où vous étiez chez la tante et le moment où votre père a trouvé une location ?
P.G : Attendez, on est venus en avril, en avril 1948 donc j'ai commencé la scolarité rue Descartes et j'ai fait l'autre année de scolarité rue Descartes, donc on est peut être resté plus d'un an chez la tante. Et mon père a trouvé un logement 3 rue du Tonkin, donc du Tonkin d'avant, le Tonkin de l'époque (rires). Bon c'est pareil, après mon père, avec des sacrifices, car on a n'a pas rien sans rien, a pu acheter un logement vers Carrefour, c'est le groupe du stadium, c'est un groupe d'immeuble qui a été construit en 57-58 avec l'aide du Crédit Foncier, c'est-à-dire qu'il fallait respecter certaines normes, c'est-à-dire qu'un 4 pièces ne devait pas dépasser 67 m². Là c'était que des copropriétés.
J.S : Et vous, vous êtes resté longtemps là-bas ?
P.G : Mes parents sont venus de la rue Tonkin pour habiter au stadium et nous avec ma femme, on avait déjà un enfant, on a cohabité avec mes parents et puis on a pris un appartement à côté en l'occasion. Et après on a acheté ici.
J.S : Vous êtes resté combien de temps à côté de chez vos parents ?
P.G : Jusqu'en 69… Donc une dizaine d'années.
J.S : Vous êtes donc maintenant propriétaire ?
P.G : Copropriétaire.
J.S : Quel est le prix de votre appartement ?
P.G : Ici ? (Silence) Je n'en ai aucune idée parce qu'on est copropriétaire. Je dirais 180 000 euros pour un F4, 80 m², c'est toujours pareil…C'est un logement ancien donc bon.
J.S : Combien de personnes vivent dans l'appartement.
P.G : Ma femme et moi, avant il y avait les enfants.
J.S : Ils sont partis quand à peu près ?
P.G : (Silence) Bonne question ! (Rires) Je pense que la dernière, ça fait une vingtaine d'années.

J.S : En Italie, où travaillait votre père ?
P.G : Mon père, il travaillait dans le village comme peintre en bâtiment, quand il avait du travail. C'était épisodique. A l'époque ce n'était pas la reconstruction en Italie. Ma mère est venue en France elle ne travaillait pas, elle se débrouillait un petit peu.
J.S : Quand vous dites se débrouiller, c'est-à-dire ?
P.G : En Italie, elle faisait de la couture, donc elle a continué un petit peu ici mais c'est toujours pareil, en tant qu'étranger, elle n'avait pas le droit de travailler.
J.S : Et vous, où avez-vous travaillé ?
P.G : J'ai commencé à travailler à la sortie de l'école. A l'époque les usines venaient plutôt faire des propositions d'embauche. Eh oui, c'était la bonne époque (Rires). J'ai fait mes études à l'Ecole des Métiers Boulevard des Tchécoslovaques, c'est l'ancienne Manufacture de Tabac. Je suis sorti avec un BEI, Brevet d'Enseignement Industriel. A l'époque on ne parlait pas de bac, il y avait très peu de jeunes qui passaient le bac. Est-ce que ça correspond à un bac + 2 aujourd'hui… Je ne sais pas. Et donc on venait nous chercher.
J.S : Quelle est le nom de la première entreprise ?
P.G : Alors ça s'appelait Etablissement Bolle, en fait c'était un Suisse le patron. Il avait des enfants qui avaient la double nationalité, ça c'est sûr. Alors je suis rentré comme dessinateur industriel en électricité, c'était plus instrumentation et automatisme. C'était sur Lyon, vers Parc de la Tête d'Or. Ensuite j'ai quitté Bolle qui avait changé de nom entre temps mais bref.
J.S : Combien de temps avez-vous travaillé chez Bolle ?
P.G : Je suis rentré en 58 jusqu'en 70. Et après je suis rentré chez COMSIP Automation. Alors COMSIP se sont des initiales mais je ne sais plus ce qu'elles veulent dire… Et j'ai toujours le porte-clefs de COMSIP (rires) et on se retrouve toujours avec des anciens de COMSIP une fois par an, on fait une bouffe ensemble, on se retrouve, des anciens de COMSIP.
J.S : Comment était l'ambiance de travail à l'époque?
G.P : C'était une petite agence sur Villeurbanne, on était bien ensemble y compris les gens du bureau et les gens du chantier. Ensuite, cette société a monté une usine à Saint Maurice de Beynos et c'est là que je suis resté travailler jusqu'en 94. Et en 94 on m'a dit il y a un train qui passe il faut le prendre, c'est comme ça qu'on appelait le FNE, Fond National de l'Emploi, licenciement économique disons. A 56 ans, vous voyiez ça n'a pas changé. Quand on dit qu'à 56 ans on ne vaut rien, ça n'a pas changé. Mais bon je ne m'en plains pas ça m'a permis de faire de l'associatif. Mais de l'association pure, bénévole, en tant que responsable comme aux Restos du Cœur.
J.S : Jusqu'au licenciement économique, vous aviez cependant de bonnes conditions de travail ?
G.P : Oui elles étaient bonnes. Sauf qu'au départ, j'entendais un petit peu, de temps en temps, dire « ouais les Macar qui viennent nous prendre le travail », les Macar c'étaient les Italiens. Je l'ai entendu, mais pas souvent, et surtout pas longtemps. Mais c'est des choses qu'on entendait. Et puis si, à l'époque, en 58, les étrangers n'avaient pas le droit de travailler dans l'administration, je n'avais pas pu me présenter par exemple à EDF. Il fallait que je choisisse quelque chose qui n'ait aucun lien avec l'administration. C'était marquant. Et puis en 70, j'ai seulement changé de travail parce que les liens avec le patron s'étaient tendus, mais c'est tout.
J.S : Qui travaille dans la famille ? Seulement vous ou votre femme aussi ?
G.P : Ma femme, elle travaillait pour élever les enfants (sourire). Elle était femme au foyer. Et là c'est pareil, elle a été plongée dans le bain. Bien sûr au début je lui parlais italien, mais après je lui parlais français et avec les enfants on parlait français. Donc les enfants, l'italien qu'ils connaissent c'est celui qu'ils ont appris en allant en vacance en Italie. Ils se débrouillent quoi.

J.S : Quand vous m'avez dit tout à l'heure que votre mère se débrouillait, votre femme faisait-elle pareil, elle se débrouillait aussi ?
P.G : Non, elle ne travaillait pas. Le premier est né en 60 et le dernier en 68 et donc 4 enfants et avec le choix de garder la nationalité italienne. Quand je dis le choix, c'est-à-dire que mon père avait fait une demande de nationalité en 53 qui avait été refusée, reportée à 5 ans… Parce que bon ce n'était pas… Bon, c'était un ouvrier… Ce n'était pas un cadre. Parce que bon, à l'époque, il y avait des acteurs qui demandait …. On leur donnait même avant qu'ils fassent la demande. Bon, au bout de ce temps-là, il y a eu l'Algérie, le problème de l'Algérie et il a dit « bon, je ne choisis pas de reposer la demande parce que sinon mon fils sera aussi Français » Il avait dit « moi mon fils il n'ira pas en Algérie » Eh oui c'était en pleine guerre. Et donc, on est resté Italiens. Et donc, mes enfants nés en France, je me suis dit, je ne vais pas courir après la prime à la naissance et les déclarer français, à 18 ans ils choisiront.
J.S : Quels sont les revenus de la famille ?
P.G : Mon salaire. Au départ, ça devait être dans les… Attendez que je ne vous dise pas de bêtise… Je ne sais pas si ce n'était pas 300 F de l'heure, mais 300 F en 58, et en euros ça ne ferait pas grand-chose ! (Rires) Disons qu'en 94, ça faisait dans les 1700 euros par mois. Peut-être plus parce que si je compare à la retraite de maintenant… Non, ça devait dépasser les 2000 euros par mois, avec un treizième mois donc 2100 euros.
J.S : Alors, pour ce qui est des liens avec l'Italie maintenant. Savez-vous s'ils existent des associations culturelles, musicales ou linguistiques italiennes, incluses ou non dans les lieux de culte ?
P.G : On n'a pas cherché à chercher à rejoindre les associations italiennes. C'est qu'on était dans un quartier en ce temps là où il n'y avait pas d'autres italiens. Si, on avait une tante de ma mère qui habitait là, qui nous avait hébergé mais tous les enfants de mon âge à l'époque étaient des Français. Sinon, je vous avouerai que je suis en France depuis 1948, donc ça fait déjà pas mal de temps. A l'époque il y avait et il existe toujours une association d'Italiens mais que nous n'avons pas intégrée.
J.S : Pour quelles raisons selon vous ?
P.G : Je pense… Peut-être par souci d'une meilleure intégration.
J.S : D'accord. Connaissez-vous s'il vous plait le nom de cette association d'Italiens ?
P.G : C'est sur Lyon… Non, je ne pourrai pas vous dire… Je crois que ça s'appelle « La Maison des Italiens » mais bon, sans plus. Bon par contre, si vous voulez, lorsque, ça remonte à vingt, vingt-cinq ans, il y avait toujours une fête qui avait lieu en septembre sur l'Eglise de la Sainte famille qui est donc à Villeurbanne et qui s'appelle la « Fête de Saint Roch » (il m'épelle aussitôt le nom : « Roch, R-O-C-H bien sûr ») et là on s'y rendait volontiers car c'était une fête qui avait lieu traditionnellement au village d'où étaient originaires beaucoup d'Italiens qui habitaient sur Villeurbanne…
J.S : Et cette fête, elle vient d'où ?
P.G : En fait c'est un saint qui est fêté le 14 août à Roccasecca, et donc au mois d'août, c'est le mois où les gens sont en vacances, donc ici pour commémorer ça, on faisait ça en septembre. Ça ne se fait plus maintenant depuis 20, 25 ans quoi.
J.S : Elle s'est arrêtée soudainement ?
P.G : Oh, je pense qu'il y avait certainement des problèmes de poids d'organisation. Bon, on n'était pas dans le coup, mais on participait à cette fête quoi ! (Rires)
J.S : Quel est votre réseau familial et amical en France ?
P.G : Avant la tante, les parents. Cousins à ma mère qu'on voit de temps en temps. Côté amical, pas de problème (Rire). Dans le quartier, on va dire, jusqu'au niveau du Carrefour. Ce sont des amis que j'ai rencontrés dans des moments de quartiers, des réunions de parents

d'élèves par exemple, bon, aussi sur la paroisse car d'origine catholique, j'ai continué. Donc, ça fait des liens assez étendus.
J.S : Par quels moyens donnez-vous des nouvelles ? Courrier ? Téléphone ?
P.G : Disons que pendant un temps, si on repart de 48, on allait à peu près tous les deux ans en Italie, donc dans la famille. Moi j'ai connu ma femme donc on s'est mariés, en Italie, et elle est venue elle aussi par l'immigration, c'est le regroupement familial (rires). Elle est venue en 58. Disons que là on a pris le rythme d'y aller tous les deux ans, pour revoir sa famille puisqu'elle avait encore ses parents et frères et sœurs. Entre temps c'était par lettres, quelques coups de téléphone parce que ça coûtait relativement cher. Mais depuis avec Internet, le téléphone s'est libéré ! (rires)
J.S : Ajoutiez-vous des photos à vos courriers ?
P.G : On ajoutait des photos, oui, mais maintenant ça s'est perdu.
J.S : C'était quel genre de photos ? Paysages ? Famille ?
P.G : C'était des photos de famille. Mais c'est bizarre parce qu'effectivement, maintenant on s'échange moins de photos.
J.S : Et en quelle langue communiquez-vous par lettres ou téléphone?
P.G : C'est en italien.
J.S : A quelle fréquence donnez-vous des nouvelles écrites ou orales ?
P.G : Oh… orales, bon, c'est plutôt ma femme qui s'en occupe ! (rire) Il y a encore ses frères et sœurs là-bas, moi de temps en temps j'ai deux cousins je leur passe un coup de téléphone pour le jour de l'an, Pâques ou les anniversaires. Quoiqu'il y a un cousin qui a Internet, il habite Rome, on échange aussi par Skype…Mais bon, c'est quand même rare. Mais ma femme assez souvent, quand elle en a envie, elle téléphone. Quelques fois c'est plusieurs fois par semaine (rire). Nan mais s'est surtout qu'il y a pas mal de sœurs là-bas, ils étaient 11 frères et sœurs, donc il y a des possibilités d'appeler les uns et les autres.
J.S : Echangez-vous des appels vidéos pour joindre d'autres membres la famille en Italie ?
P.G : Non parce que je pense qu'ils ne sont pas encore équipés là-bas. Je pense qu'ils ont l'ADSL depuis peut-être un an, mais comme on y retourne en avril on va voir avec eux quelles sont les possibilités. Mais avec Internet maintenant, c'est nous qui les appelons. Disons que… Comme les appels vers l'Italie sont gratuits, enfin, sont prévus dans le contrat, s'ils veulent aussi nous appeler, nous on les rappelle. Et après ça peut durer des dizaines, des vingtaines de minutes sans problème. Donc voilà, maintenant c'est le téléphone en fait qui permet d'avoir le contact.
J.S : Pour ce qui est des médias, regardez-vous des chaînes italiennes ?
P.G : Déjà, nous n'avons pas de parabole et même avec Internet on n'a pas accès aux chaînes étrangères… Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai ce que je dis parce qu'avant j'avais « Free » et il y avait les chaînes italiennes.
J.S : Et lorsque vous aviez « Free », vous les regardiez ?
P.G : Non, rarement.
J.S : Regardiez-vous les chaînes d'informations italiennes ?
P.G : Non parce que c'est comme les chaînes qu'on trouve ici, genre TF1 ou Antenne 2, c'est des chaînes généralistes. Il n'y a pas de différence. Par contre ce que j'aime bien même maintenant écouter, il y a une radio italienne qui diffuse sur la FM et j'aime bien très souvent l'écouter. Il y a des informations et là si vous l'écoutez, vous aurez vos infos sur les fameuses associations italiennes ! Et puis j'aime bien l'écouter parce qu'il passe souvent des chansons napolitaines, qui rappellent, enfin, pas qui rappellent, qui sont italiennes.
J.S : Connaissez-vous le nom de cette radio ?
P.G : C'est la radio italienne, je crois qu'elle diffuse depuis Grenoble, c'est sur 105.8 si vous voulez écouter…Voilà, ça rappelle un peu, disons que c'est le lien que je peux avoir avec

l'Italie. Par contre quand je tombe sur des chansons italiennes très récentes, alors là je n'aime pas.
J.S : Lisez-vous des journaux ou des revues de votre pays d'origine?
P.G : Non.
J.S : Quels journaux lisez-vous ?
P.G : Pratiquement rien, je vais sur Internet pour voir un peu les journaux d'information.
J.S : Lesquels par exemple ?
P.G : Il y a le *Nouvel Obs*, il y a *Le Monde*, il y a *Libération*. Sur Internet.
J.S : Quels sont les sites Internet que vous visitez qui ont un rapport avec l'Italie ?
P.G : Disons que…Si, quand je cherche des recettes italiennes je vais sur Yahoo Italie et là je lance la recherche en italien.
J.S : C'est plus sûr ? (air amusé)
P.G : Oui, c'est beaucoup plus sûr quand la référence est italienne ! (Rires) Voilà donc des fois j'essaye aussi de trouver un peu des origines de noms italiens, pour faire comme une généalogie, mais voilà ça s'arrête là.
J.S : Alors, maintenant questions sur le retour en Italie. Avez-vous la possibilité de vous rendre là-bas ? Si oui, à quelle fréquence et pour combien de temps ?
P.G : Écoutez, on va dire sans problème. Bon la fréquence actuellement c'est tous les deux ou trois ans. Quand je dis qu'il n'y a pas de problème parce qu'on n'est pas émigrés politiques ou autre. Pour le prix des billets… Le prix des billets n'ont rien à voir, là ce n'est quand même que l'Italie, entre Rome et Naples… Là on va y aller en avion j'en ai pour même pas 200 euros deux billets aller-retour.
J.S : Et pour combien de temps ?
P.G : Disons, quand les enfants étaient petits, on y restait 4 semaines, parce qu'il y avait encore les parents de ma femme qui y étaient, on était dans une petite maison indépendante, on faisait notre petite cuisine, on était aussi invités à droite et à gauche, on était indépendants et avec les enfants, 4 semaines, il fallait bien ça, entre le voyage aller-retour…A l'époque on y allait en train, donc on partait le soir de Lyon vers 17h et on arrivait le lendemain après-midi, donc c'était un voyage relativement long. Ensuite, on y est allé en voiture, mais c'est pareil, c'est long en conduisant tout seul, c'est long, et il y avait pas d'autoroute, maintenant avec l'autoroute en 12-13h on y est. Maintenant, la fréquence est moins importante parce qu'il n'y a plus mes beaux-parents. On est logés, même en étant indépendants, chez mes belles-sœurs, on ne veut pas y rester trop longtemps aussi donc on limite à 2-3 semaines, pour éviter d'être trop à charge aussi. Voilà.
J.S : Donc, pour résumer, combien de personnes partaient ?
P.G : Avant avec les enfants, maintenant avec ma femme.
J.S : Par quel(s) moyen(s) de locomotion ?
P.G : Aujourd'hui, c'est l'avion parce que je commence à avoir de l'âge. Et 1200 kilomètres, d'une traite, ça ne serait pas très intelligent, et puis s'arrêter en cours de route, en faisant le calcul, ça revient cher. Là, je loue une voiture sur place et le coût de l'avion et de la voiture et c'est inférieur au coût aller-retour en voiture avec le péage et l'essence. A 30 ou 40 euros près, d'après les calculs que j'ai fait, ce n'est pas plus cher. Par contre, pour pouvoir se déplacer et ne pas être complètement à charge, j'ai pris l'optique de louer une voiture. J'ai un cousin qui est à Rome et j'ai aussi un cousin qui est de l'autre côté de la péninsule, du côté adriatique donc si je veux aller le voir, avec une voiture c'est plus facile.
J.S : Depuis combien de temps prenez-vous l'avion au lieu de la voiture ?
P.G : Ça a commencé il y a trois ans. C'est récent, parce qu'on est allés en voyage organisé en Sicile. On avait fait Lyon-Rome, on était resté un peu chez sa sœur et sur place on avait loué une voiture. C'était intéressant comme système. Alors c'est des compagnies low cost.

Quoiqu'il y a trois ans c'était quand même Air France qui était intéressant du point de vue prix.
J.S : Qu'amenez-vous et que rapportez-vous lors de vos allers retours ?
P.G : Il y a longtemps, allez, jusqu'en 60, ce qu'on amenait c'était du café et du chocolat parce que là-bas c'était relativement cher. Bon les prix en France et les prix en Italie étant sensiblement les mêmes maintenant, ça s'est terminé, c'est plus des petits cadeaux, des petits objets personnels de ma femme envers ses sœurs. Par contre pour le retour avant, quand on passait la frontière, c'était souvent avec des bouteilles de Marsala ou Vermouth mais maintenant avec l'avion ça ne va plus tellement être possible (rire) question de poids ! Non et puis maintenant on trouve pratiquement les mêmes choses. On a des magasins italiens qui vendent des produits italiens… Donc bon…
J.S : Où alliez-vous une fois là-bas ?
P.G : Dans la famille, il y a deux frères et une sœur qui sont dans un petit immeuble qu'ils ont fait construire pour eux et il y a aussi un neveu donc il y a 4 appartements. Il y a des combles qui ont pu être aménagés, donc on va loger là-bas. On est donc indépendant niveau logement mais bon, souvent, pour ce qui est des repas c'est moins là-bas que ça se passe qu'ailleurs. On va chez la famille de ma femme, les autres, c'est pour passer leur dire bonjour.
J.S : Quel accueil vous est réservé ?
P.G : Oh bah là, c'est enthousiaste ! Disons que le matin, ma belle-sœur me dit « viens boire le café chez moi » donc si je l'écoute je bois le café tous les matins avec elle, bon j'y vais souvent mais je me fais aussi le café pour éviter de frapper à la porte tous les matins. Mais bon c'est un accueil les bras ouverts, de ce côté-là il n'y a vraiment aucun problème.
J.S : Il y a donc de véritables retrouvailles ?
P.G : Oui, parce que ma femme est partie de là-bas elle, elle avait vingt ans, et moi j'avais des cousins et avant de me marier, j'allais les voir aussi tous les ans, et même plusieurs fois par an, en train ou en voiture, on se connaissait bien.
J.S : Beaucoup de personnes de votre village sont-elles parties aussi ?
P.G : Oui, vous en avez beaucoup à Villeurbanne. Moi je suis persuadé qu'il y a autant aujourd'hui, d'habitants à l'extérieur que dans le village, et il doit y avoir dans le village 5000 habitants.
J.S : Pensez-vous retourner vivre en Italie ?
P.G : Bah non (rires) on y a jamais pensé, mes parents non plus parce que ma sœur et moi on s'est implantés ici, on a eu des enfants qui ont suivi des études ici. La vie est en France. Même si mon beau-père nous demandait à un moment donné « pourquoi vous ne revenez pas ici »… Parce qu'il y a eu une autoroute de construite pour donner une activité au sud et il y a eu des usines pas loin de Roccasecca. Mais bon, y retourner… Pourquoi faire quoi? Par contre je connais une famille qui n'avait pas d'enfants, qui n'avait pas d'attache et qui ont fait construire pour à la retraite y retourner. Mais je connais peu d'Italiens qui ont fait ce choix. Eux il n'avait pas d'attaches. J'ai entendu plus de Portugais dire « un jour on retournera au Portugal », mais en fait les enfants ne sont jamais retournés au Portugal. Et puis les études je les ai faites en France, tous les copains ils étaient en France, ils étaient à Villeurbanne.
J.S : Alors on va terminer l'entretien avec des questions sur la naturalisation. Avez-vous fait une demande de naturalisation et quand l'avez-vous obtenue ?
P.G : Comme je vous ai dit, je voulais laisser le choix. Mais en 68, avec l'histoire de Cohn-Bendit reconduit à la frontière parce qu'il était toujours allemand, après 68 je me suis dit « si jamais mes enfants ils font les zouaves dans ces âges-là, je vais les naturaliser Français, donc, droit du sol. Ils ont été naturalisés après 68 et nous, avec ma femme on a suivi par la même occasion. D'abord les enfants, et après nous on a demandé la naturalisation.
J.S : Avez-vous eu des avantages suite à la naturalisation ?

P.G : Non, non pas d'aide particulière. Peut-être qu'en 68, quoique ça avait déjà peut être changé, j'aurai pu travailler dans une administration ! (Rires) C'est plus pour des problèmes de tranquillité d'esprit pour mes enfants.
J.S : Vous n'avez pas eu d'aides ensuite ?
P.G : Non pas d'aides, pas du tout. Ça n'a pas été le but.
J.S : Quel a été le délai entre le moment où vous l'avez demandé et le moment où vous l'avez obtenue pour vos enfants et vous ?
G.P : Les enfants l'ont eu en 68, moi et ma femme en 69. Ça a été assez rapide parce que les enfants étaient Français. Bon, on n'a pas échappé au questionnaire, pourquoi vous retournez en Italie souvent, quelles sont vos attaches, des trucs comme ça, sans plus. Mais bon, c'est toujours pareil, l'Italie entretenait de bonnes relations avec la France (rires) Je crois que je peux retrouver la date de l'acte de naturalisation
Il se lève pour aller chercher le décret et me le montrer.
J.S : C'est vous qui avez donc fait la démarche ?
Il me montre la date sur le papier
P.G : 24 octobre 1969. J'ai fait la demande parce que bon, je me suis toujours occupé des documents.

ANGELA MARCIANO, ITALIENNE, NEE EN 1944, ARRIVEE EN 1948

L'entretien a eu lieu le Mardi 27 mars à 14h30 au n°24 rue Pelisson à Villeurbanne, le domicile d'Angela Marciano. J'ai pu contacter Angela Marciano grâce à Manon Assena qui m'a donné ses coordonnées. Un contact téléphonique m'a ensuite permis de fixer le rendez-vous. Angela Marciano n'avait pas souhaité connaître le questionnaire d'avance afin de préserver la spontanéité de ses réponses.
Après les salutations d'usage, je commence les questions en demandant à Angela Marciano de se présenter.
Etat Civil :
Nom : MARCIANO
Prénom : Angela
Date de naissance : 1er février 1944
Origine nationale : italienne
Langue maternelle : français
Profession des parents (décédés)
- Père : maçon
- Mère : dans sa jeunesse : travail dans une entreprise de tissage ; après avoir eu des enfants : sans profession

Nombre de frères et sœurs : 2 frères, 2 sœurs
Situation matrimoniale : veuve
Nombre d'enfants : 2
Date/âge d'arrivée en France : 1948, 4 ans et demi.

Angela MARCIANO : Je m'appelle Angela Marciano, donc, c'est bien italien. Je suis née en Italie, à côté du bombardement de Monte Cassino. Je suis née à quelques kilomètres. Je suis née pendant le bombardement en 1944. Le 1er février 1944. Ça a duré 3 mois et je suis née pendant ces trois mois.
Clémentine BOUVIER : Quelle est votre langue maternelle ?
A.M. : Je suis née en Italie, mes parents se sont connus en France, ils se sont mariés en France et ont eu cinq enfants, mes deux sœurs et mes deux frères. Ma sœur aînée a 17 ans de plus que moi, ma deuxième 16, après 14 et 13 ans. Moi, j'ai été le gros pépin de la guerre. Donc, Maman, elle ne me voulait pas, ben évidemment dans des conditions pareilles je la comprends. Bon je suis arrivée et donc après mes parents n'avaient plus rien, ils n'avaient même pas de quoi manger parce que là-bas c'était le front. Donc ils ont vécu très peu de temps-là où je suis née et après ils sont partis dans un camp de réfugiés, à Naples. Et là, j'y suis restée jusqu'à mes 4 ans et demi avec mes parents. On était dans un camp. Je suis venue en France j'avais 4 ans et demi. Je suis revenue sur la France, enfin moi je suis venue, les autres sont revenus. Ils ont trouvé une petite maison sur Villeurbanne, rue des Bienvenus, qui s'appelait Rue des Bienvenus parce qu'à l'époque, les italiens étaient les Bienvenus. Moi je connaissais très peu le patois parce que mes parents devaient me parler en patois et à l'école on m'a interdit de parler italien pour que j'assimile très vite le français. Donc dès qu'on me parlait je disais à Maman « non non non la maîtresse elle a dit qu'elle ne veut pas que tu me parle italien. » Et comme maman elle ne savait pas trop parler le français, c'était un français approximatif… Et c'est le grand regret de ma vie de ne pas avoir appris l'italien. A l'époque c'était une tare, c'était considéré comme ça. Les Italiens, avec Mussolini, ils étaient avec les

allemands donc on était très mal perçus, ce qui était un petit peu normal. Même si on y était pour rien, l'histoire voulait que…
C.B. : Quel était le métier de vos parents ?
A.M. : Maman, quand elle était ado et après quand elle s'est mariée elle travaillait dans les tissages comme il y avait énormément d'usines de tissage sur Villeurbanne et mon père, comme tout italien qui se respecte, il était maçon.
C.B. : Quand est ce que vos parents sont arrivés en France pour la première fois ?
A.M. : Je pense en 1924.Ils étaient ados. Maman me disait que ses parents produisaient des légumes, des animaux… Mon père je ne sais pas.
C.B. : Etes-vous toujours restée en France après votre arrivée ?
A.M. : Je suis toujours restée en France, j'ai bien assimilé le français. J'ai eu la chance de bien travailler à l'école Une chance inouïe. C'est pas ma mère qui m'aidait parce qu'elle n'en avait pas les capacités. Mais je me disais bon ben toi il faut que tu bosses. Ça a été mon très grand atout dans la vie.
C.B. : Ensuite vous avez fondé une famille ?
A.M. : D'abord je suis allée à l'école jusqu'au certificat d'études. Après, Maman ne savait pas où il fallait m'orienter alors elle voulait me mettre dans une usine. Alors la directrice de l'école qui savait que je travaillais bien elle a dit à ma mère : « Mais vous ne pouvez pas la mettre dans une usine ! » Et maman disait : « Mais si si, il faut qu'elle apprenne un métier ! » Parce que mon père était mort entre temps et on était très très pauvres. J'ai souffert énormément de la pauvreté, très très pauvres. Donc moi je me disais : « Je ne serai pas comme mes parents ! » Ça met un bon coup de pied aux fesses ! Et donc, cette directrice, elle s'est occupée de ce dossier pour mon entrée au lycée technique pour que j'apprenne un métier, et comme je travaillais bien, j'ai bénéficié d'une bourse. Donc maman, ben elle a pu dire : « Oui, là je peux. » Mais il fallait bien travailler, autrement, la bourse on l'enlevait, ce qui était normal aussi. Et donc à 17 ans, j'ai eu un CAP d'aide-comptable et je me rappelle, y'avait une prof, la prof de français qui est venue dans la classe et qui a dit : « Qui veut travailler cette été ? » Et donc on ne savait même pas les résultats des examens, et moi j'ai levé la main et j'ai dit : « Moi je veux bien travailler. » Et donc je suis allée travailler à l'imprimerie Arnaud à Villeurbanne et j'ai rencontré mon mari qui était un Français et qui revenait de la guerre d'Algérie. Donc il était d'origine Lorraine alors je vous dis pas : la Lorraine avec l'Italie… et donc après je me suis mariée à 18 ans et j'ai eu un premier enfant à 19 et ma fille à 20 ans. Voilà mon parcours et j'ai toujours travaillé et professionnellement j'ai monté les échelons par mon travail parce que je prenais des cours, j'achetais des bouquins, je potassais, j'ai eu un beau parcours professionnel.
C.B. : Vos parents avaient-ils demandé la nationalité française ?
A.M. : Pas mes parents. Par contre moi, j'ai un frère qui a fait la guerre d'Algérie donc lui a servi la France et moi je voulais me faire naturaliser mais comme je me mariais avec un Français, j'ai eu la nationalité française par le mariage. Je voulais me faire naturaliser parce que pour moi, ma patrie, c'était la France, elle nous avait accueillis, elle donnait du travail à mon père, elle me payait mes études… je suis quelqu'un de très reconnaissant donc pour moi c'était normal.
C.B. : Le 1er départ de vos parents et de leur famille pour la France, c'était pourquoi ?
A.M. : Parce qu'il n'y avait pas de boulot en Italie, le régime fasciste arrivait. Ils sont venus en France parce que, les grands parents, on avait dû leur faire une proposition de travail. Il y avait beaucoup d'Italiens qui venaient à Villeurbanne.
C.B. : Ensuite, pourquoi vos parents sont-ils repartis en Italie ?
A.M. : Avec la guerre, il n'y avait plus de boulot. Comme mon père était étranger, on n'en voulait plus donc ils ont été obligés de repartir en Italie où mes grands-parents avaient un petit

lopin de terre. Donc ils se sont dit : « Là-bas on va pouvoir survivre. » Manque de bol, la maison, elle a été détruite, y'avait le front, tous les contingents étrangers, donc non seulement ils n'avaient pas de ration alimentaire comme ici mais ils se sont retrouvé dans un dénuement mais… Moi je m'en rappelle, mes parents disaient qu'ils mangeaient les restes de rations militaires qu'ils jetaient. Ils n'avaient rien, y'avait rien. Et donc ma mère quand il y avait un problème à la maison, elle me disait : « Ecoute, on n'est pas morts tu te rends compte ? » Pour moi, si vous voulez, mes parents m'ont inculqué de toujours voir en dessous, toujours voir pire et de se contenter de ce qu'on a et essayer de s'améliorer. Et puis la foi… Croire qu'il y a quelque chose au-dessus de nous qui nous aide et ça fait pas de mal.
C.B. : Quand ils sont revenus en France, c'était au même endroit ?
A.M. : Oui ils sont revenus, parce que mon père avait ses parents qui venaient de mourir. C'est pour ça qu'on m'a donné le prénom d'Angela, c'était le prénom de ma grand-mère parque quand je suis née elle était morte depuis trois mois. Et puis vous savez, quand vous êtes déraciné d'un pays, vous avez envie de retrouver les gens, de la même origine que vous, c'est normal. Donc ils sont revenus là. Et puis mon père, certainement à l'époque, on a dû lui donner un contrat de travail. Il y avait une grande demande de main d'œuvre étrangère à l'époque. La reconstruction d'abord, et sur Villeurbanne y'avait plein de terrains qui étaient inondables, ne valaient rien. Jusqu'au jour où ils ont construit une digue, le canal de Jonage. Ils ont commencé à vendre les terrains une bouchée de pain. Les entreprises avaient intérêt à se mettre autour de Villeurbanne et du coup il y avait une grosse demande de main d'œuvre. Alors quand un Italien venait ou un Espagnol - il y a une grosse communauté espagnole et italienne ici-, parce que bon quelqu'un du boulot, le patron dit : « Tu n'as pas quelqu'un de ton pays qui cherche du travail ? » Il envoyait un courrier et quelqu'un venait. Voilà comment se faisaient les choses.
C.B. : C'est ce qui s'est passé pour vos parents ?
A.M. : Je pense oui.
C.B. : Depuis leur village en Italie ils sont venus directement à Villeurbanne ?
A.M. : Oui nous n'avons pas fait d'autre déplacement. C'est Villeurbanne notre clocher. Et moi je ne serai jamais allée habiter ailleurs, c'est dingue hein ! J'ai des tas de souvenirs ici.
C.B. : Comment vos parents ont-ils trouvé le logement lors de leur deuxième arrivée ?
A.M. : Par mes grands-parents qui étaient restés sur Villeurbanne qui avaient une petite maison et donc c'était la maison de mes grands-parents. Ils avaient 5 enfants et comme maman elle se retrouvait avec 5 gamins, ils ont dit ben la priorité c'est pour eux et heureusement parce que… On vivait vraiment dans la précarité. Y'avait des toilettes à l'extérieur, l'eau on allait la pomper, y'avait une pompe derrière la maison, y'avait une cuisinière à charbon quand on pouvait se payer le charbon. C'était vraiment tout ce qu'il y a de plus rudimentaire. On avait trois pièces, on avait deux chambres une cuisine, terminé. C'était pas un T3, c'était un trois pièces ! Mais on était bien. On était donc 7 personnes dans trois pièces.
C.B. : Vous n'avez donc pas eu besoin de faire appel à des logements sociaux ?
A.M. : Il y avait une pénurie de logement mais c'était incroyable. On ne trouvait pas de logement. Et quand vous trouviez un logement, je me rappelle, il fallait payer une reprise, c'est-à-dire donner une grosse somme d'argent pour avoir cet appartement. Y'en avait pas. Les gens vivaient confinés dans deux-trois pièces. Alors évidemment le père de famille quand il rentrait du boulot le soir, pour avoir la paix, il allait au café avec les copains. Y'avait beaucoup d'hommes dans les cafés qui buvaient. Y'avait les gamins qui pleuraient même si ce n'était pas notre cas, y'avait un confinement. Vous me direz, la femme c'est encore pire mais bon.
C.B. : Vos deux parents travaillaient ?

A.M. : Non pas maman, seulement quand elle était plus jeune. Mon père était toujours maçon mais il buvait beaucoup, donc la plupart de sa paye il la buvait. J'avais un père qui était adorable.
C.B. : Votre maman a-t-elle fait des petits travaux ?
A.M. : Je vais vous dire comment se passait une journée de femme à l'époque. On n'avait pas de frigo donc il fallait faire les courses au jour le jour et quand il faisait des chaleurs épouvantables, ce que maman cuisinait à midi, ça tournait avant le soir, donc il fallait refaire le repas du soir, vous voyez ? Je me rappelle qu'on n'avait pas d'argent pour acheter du charbon. Maman avait une charrette à bras. Moi je suis allée souvent dans les déchèteries chercher du bois. Quand ils démolissaient les vieilles maisons y'avait les poutres les encadrements des fenêtres qu'ils jetaient. Nous on était heureuses parce qu'on récupérait le bois. Et on allait chercher le coke, le charbon qui a brûlé dans les fonderies, ce qui reste, et donc quand maman en trouvait mais c'était la panacée ! Vous vous rendez compte ! Elle passait son temps… à laver à la main, y'avait pas de machine à laver, fallait pomper l'eau, fallait la faire chauffer, c'était pas du tout comme maintenant ! Donc une femme, et ben en étant à la maison et ben elle avait du boulot ! Y'avait pas la télé, la radio ben elle avait pas le temps de l'écouter, je me rappelle !
C.B. : Vous avez gardé des liens particuliers avec des gens d'origine italienne ?
A.M. : Oui d'abord ma famille. On est très proches. Ils sont tous restés sur Villeurbanne. On est très famille en Italie.
C.B. : Y a-t-il des associations italiennes à Villeurbanne ?
A.M. : Oui une, d'ailleurs j'étais partie à Venise avec eux y'a une dizaine d'année. Maintenant je sais plus où elle en est. Mais y'avait une Mission italienne. Je n'en ai pas fait partie c'était ma sœur aînée avec son mari, parce que moi je bossais, j'avais pas le temps. Un jour elle me dit : « Ecoute on va à Venise avec l'association est-ce que tu veux venir ? ». J'ai dit oui.
C.B. : Faites-vous partie d'autres associations ?
A.M. : Oui je fais du sport, je vais dans une salle de gym, je peins, je fais partie de la Caisse de cadres de Villeurbanne donc par exemple jeudi on va faire une rando. Je vais danser. Je ne m'ennuie jamais.
C.B. : Vos amis étaient-ils particulièrement Italiens ou aviez-vous des amis d'origine variée ?
A.M. : Variée.
C.B. : Quels liens avez-vous gardé avec l'Italie ?
A.M. : Pas des liens familiaux. Les gens qui crevaient de faim là-bas, ben ils sont venus ici. Je n'écris pas, je n'ai pas de famille en Italie ni d'amis. Mais une partie de mon cœur est restée en Italie. J'y allais pour les vacances. Avec mes enfants, on est partis longtemps en vacances au bord de l'Adriatique mais autrement, non. Attendez ! Je vis en France, mon drapeau, moi c'est le drapeau français.
C.B. : Regardez-vous les actualités italiennes
A.M. : Jamais, je m'implique totalement dans la vie française.
C.B. : Que rameniez-vous d'Italie quand vous y alliez ?
A.M. : Je ramenais des liqueurs italiennes. Un autre lien que j'ai gardé avec l'Italie : je vais souvent faire mes courses dans une épicerie italienne pour prendre des produits d'Italie. Mais autrement non, quand je suis allée à Venise évidemment j'ai pris un masque, bon autrement non rien de particulier. Mais j'aime tout ce qui est statues, tableaux, voyez ça me… voilà, c'est mes origines.
C.B. : Et vous y alliez souvent en vacance ?
A.M. : Toutes les années quand mes enfants étaient petits
C.B. : Comment y alliez-vous ?

A.M. : En voiture parce que le gouvernement italien à l'époque faisait des propositions mais incroyables pour les Italiens ! C'est-à-dire que si on allait en vacances là-bas, on avait des bons d'essence. ; ça faisait marcher le commerce et du fait que nous on avait des origines donc pour nous c'était très avantageux et comme on avait envie d'aller au soleil. On allait au camping au bord de la mer. Et voyez, mes enfants, quand ils n'arrivaient pas à s'endormir je leur disais « Fermez les yeux, on est en vacances. » On allait à Porto San Giorgio. En camping à chaque fois. Moi je partais avec ma sœur aînée et un de mes frères. Je m'entendais très très bien avec sa femme qui était française. On passait des vacances merveilleuses. On allait toujours au même endroit. C'était super. Mes enfants voulaient y retourner. Ils avaient des petits copains Italiens. Ils ont appris l'italien en s'amusant avec des petits Italiens. Et en plus quand ils sont allés au collège ils ont pris l'italien comme langue. Pour eux c'était une évidence. Et ma petite fille adore l'Italie. Elle adore tous les plats italiens, moi je fais de la cuisine française mais si je veux lui faire plaisir je lui fais un plat italien.
C.B. : Vous cuisinez beaucoup italien ?
A.M. : Ca dépend j'ai des recettes de famille que j'ai données à ma fille et que ma petite fille aura.
C.B. : Est-ce que beaucoup de gens du village de vos parents sont partis ?
A.M. : Beaucoup. D'ailleurs, moi je suis née dans le village du père de Coluche. Un jour j'ai cliqué sur le village où je suis née et j'ai dit : « Mince alors, le père de Coluche était Italien ! » C'est une anecdote.
C.B. : Vous retrouviez des personnes du même village ici ?
A.M. : Oui bien sûr ! En se connaissant on se disait ben tiens, il y a du boulot tu veux venir ? Alors automatiquement. Et ben quand je vais dans un endroit, je reconnais l'accent italien. Je lui dis «Vous êtes Italien ! » Et ben, quand vous êtes de la même région ça crée un lien ! Et un jour j'ai rencontré un jeune de 30 ans. Je lui dis : « Vous êtes Italien vous ! De quelle région vous êtes ?» Il me répond : « Oui, de la Province de Frosinone. » Je lui dis : « Moi aussi ! » Il me dit : « Non ! C'est pas possible ! De quel village ? » C'était le même ! Il avait 30 ans ! Il ne me croyait pas, j'ai dû lui montrer ma carte d'identité ! On était né dans le même village ! Incroyable non ?
C.B. : Aimeriez-vous retourner vivre en Italie ?
A.M. : Non. On a de très beaux souvenirs mais ma vie elle est là. J'ai beaucoup d'admiration pour la France moi ! C'est vrai ! Y a des Italiens… Non moi je suis très admirative de la France, moi. Vous rendez compte, vous n'avez rien chez vous ils vous accueillent enfin… C'est pour ça je ne comprends pas les Maghrébins qui viennent ici. Voyez un jour, j'ai subi un vol et donc je suis allée au commissariat de police pour porter plainte. J'étais dans la salle d'attente et y'a un jeune Arabe qui commence à m'agresser parce qu'évidemment je sortais du bureau, j'avais un emploi de cadre, fallait que je sois bien habillée pour. Il a dû se dire : « C'est une bourge ». Et il commence à m'agresser en me disant : « Ouais vous êtes tous pareils, vous êtes racistes, vous comprenez rien ! » Je l'ai laissé parler et après je lui fais : « Vous voulez que je vous parle du racisme vous ? Vous voulez ? Je vais vous dire d'où je viens et comment j'ai vécu ça. » Après il m'a dit : « Excusez-moi Madame ». Il s'est excusé, il m'a serré la main il m'a dit : « Je ne voulais pas vous faire du mal mais je sens que vous me comprenez ». Voilà, parce que c'est vrai qu'on était mal vus, on était très mal vus. On nous appelait les sales macars, les sales ritals, retournez dans votre pays, les Italiens sont des voleurs, les mafiosi… on a eu tout ça nous hein ! Mais bon ce qu'on avait on était des bosseurs. Voilà, on était des travailleurs et on respectait la France voilà, c'est tout. Y'a eu d'abord des Polonais, en premier, voilà, parce qu'ils travaillaient dans les mines, les Polonais, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, mais on n'a jamais eu de problème avec eux et on se respectait. Nous on avait le quartier des Italiens et le quartier des Espagnols. On se respectait

alors que là… Moi j'ai souffert du racisme, c'est pour ça que je suis contre toute injustice, ça m'a donné un sentiment, si je vois une injustice je ne peux pas rester indifférente ! Parce que, ce que j'ai subi étant enfant, je veux pas le faire subir aux autres.
Il vous reste encore des questions ?
C.B. : non c'est fini !
A.M. : D'accord. Ah ! Oui moi mes beaux-parents qui étaient de Lorraine ils ont vu d'un très mauvais œil le fait que leur fils se marie avec une Italienne. Donc mes enfants sont nés, ils sont pas venus, le mariage ils sont venus, contraints et forcés par leur fils mais ils ont fait une gueule… pendant tout le temps… Ils ne sont pas venus voir mes enfants quand ils sont nés et ça a été terrible. Mais bon moi j'étais amoureuse… Après ça s'est arrangé parce que bon moi je voulais qu'ils voient leurs petits-enfants donc ça s'est arrangé mais j'étais à des années lumières de leur culture. Moi je suis une affective donc pour moi la famille c'était… Je n'aurais jamais pu tourner le dos à un petit enfant. J'ai fait avec.
C.B. : Et votre mari ?
A.M. : Lui, il était très indifférent avec ses parents. La guerre d'Algérie l'avait beaucoup perturbé, lui il a fait trois ans de guerre d'Algérie, mon ex-mari. Je dis ex car il n'est plus de ce monde et donc je ne sais pas, c'était quelqu'un qui fonctionnait pas du tout comme moi avec sa famille Mais bon j'ai pas du tout fait d'un cas une généralité, je n'ai pas pensé : « Tous les Français sont pareils » alors que souvent on met tous les gens dans le même créneau et je trouve ça moche.
Voilà, j'espère que cela va vous servir à quelque chose.

ARTHUR DERDERIAN, ARMENIEN, NE A LYON EN 1946

L'entretien a eu lieu le jeudi 29 mars, à 18 heures, dans mon appartement. J'ai pris contact avec Arthur Derderian grâce à Cécilie Berthier, qui est de sa famille par alliance. Il a souhaité venir chez moi, étant déjà sur Lyon le même jour pour affaires personnelles. Nous avions un peu discuté auparavant par e-mail. Il n'était pas sûr d'avoir le profil : étant « seulement » fils d'immigrés, il était né en France. Il s'est donc renseigné sur l'histoire de ses parents auprès de sa sœur aînée avant de venir à notre entretien. Il a vécu pendant longtemps à Villeurbanne, mais habite aujourd'hui Saint-Priest.

Arthur Derderian : Donc vous avez adapté le questionnaire ? Parce que moi, je suis né là, c'est mes parents qui sont venus de l'étranger, je suis né, c'est vrai, à Lyon, j'ai habité Villeurbanne pendant vingt ans, donc c'est pas mal mais bon. Alors, « la survivance de la culture dans le pays d'accueil », bon, bah allez-y et je vous réponds. Menez l'interview…
Pauline Iosti : En fait, je ne sais pas faire du tout, c'est la première fois que j'interroge quelqu'un. Vous pourriez vous présenter ?
A.D. : Alors moi…. Vous allez prendre des notes là hein ?
P.I. : Je vous enregistre !
A.D. : Ah, d'accord, attention je vais prévenir la CNIL, hein ! Bon alors, je m'appelle Arthur Derderian, né le 16 mai 1946, donc je vais sur mes 66 ans. « Origine nationale », je suis Français d'origine arménienne. Ma langue maternelle… Je suis d'origine arménienne, alors ma mère me parlait arménien, mais ma langue maternelle, étant né en France, pour moi c'est la langue française.
P.I. : Et vous parliez…
A.D. : Je parlais l'Arménien à la maison.
P.I. : D'accord. C'est la première langue que vous avez parlé ?
A.D. : Oui oui, jusqu'à trois ans, avant d'aller à la maternelle. Puis après, à la maternelle, on parle Français. « Profession des parents »…Mon père a appris le métier de cordonnier bottier à l'orphelinat grec où il était après le génocide et ma mère était sans métier, elle était mère au foyer. « Nombre de frères et sœurs ». J'ai une sœur aînée, qui est de 1934 et un frère qui est de 1947. « Situation matrimoniale », marié, bien sûr marié, depuis 36 ans bientôt.
P.I. : Vous n'êtes pas obligé de suivre le questionnaire, c'est simplement un guide…
A.D. : Oui, mais comme ça je vous réponds, et puis vous ferez ce que vous voudrez après, on verra. Le mariage donc, avec une Arménienne d'Arménie qui est née en Arménie et qui est revenue en France à l'âge de 13 ans, en 1965. On s'est mariés en 1976. « nombre d'enfants », quatre garçons. « Date et âge d'arrivée en France. C'est plus orienté sur mon père et ma mère, donc j'ai demandé à ma sœur parce que moi, je m'en rappelais mais je me suis planté à une année près. Ils sont venus en 1926, mon père est donc venu de l'orphelinat grec, à 16 ans, avec un contrat de travail pour travailler à Pont de Cheruy, et ma mère est arrivée en 1926 à 14 ans. Elle, elle venait de Syrie, puisque compte tenu du génocide, les populations étaient transportées dans des aires de Mésopotamie et ensuite, on était proche de la frontière syrienne. C'est comme ça que ma mère, avec ma grand-mère, et son fils, ils sont passés en Syrie, ils ont été protégés par les Syriens. Alors « comment ont-ils appris le français », c'est mes parents ?
P.I. : C'est pour vous et vos parents.

A.D. : Moi je suis né en France, donc c'est plutôt les parents. Ils l'ont appris comme ça, il n'y avait pas des écoles comme on en trouve maintenant dans les mairies. Ils ont appris comme ça, sur le tas.
P.I. : D'accord. Et ils parlent couramment maintenant ?
A.D. : Eh bien, d'abord ils sont disparus donc c'est ça le problème. J'ai perdu ma mère en 1977 et mon père en 1986. Mais ils parlaient français, assez proprement français, je veux dire. Au niveau de mes études, c'est plutôt ma sœur aînée, qui est née en 1934 à Lyon, qui les a suivies puisque c'est elle qui connaissait mieux le Français pour parler avec les profs. « Le départ pour la France de mes parents », c'est suite au génocide arménien, qu'on va commémorer le 24 avril, à Lyon place Antonin Poncet (je fais un peu de pub). « Pourquoi ? » Leurs parents ont été massacrés en 1915-1916 et ma grand-mère est venue avec son fils et sa fille en 1926. Eux ils sont venus en Ardèche, ma mère avait 14 ans, mais les papiers étaient faux, ils disaient 16 ans pour qu'elle puisse venir. Ils travaillaient dans les soieries… Oui, c'était des soieries avec les vers des mûriers, qui faisaient du fil de soie. Donc elle est venue sous contrat en Ardèche, elle vivait en Ardèche.
P.I. : Sous contrat… Elle a été recrutée depuis l'étranger ?
A.D. : Non non, de l'Empire Ottoman, mon père est venu travailler de Grèce et elle de Syrie. Ils sont venus l'un et l'autre de Grèce et de Syrie en France, avec un contrat de travail français. « Est-ce le fruit d'une démarche personnelle », Oui, dans la mesure où leurs familles avaient été massacrées, s'ils restaient dans l'Empire Ottoman, ils étaient massacrés eux aussi… En fait tous les orphelins qu'ils réunissaient, ils les transféraient dans des orphelinats en Grèce, des orphelinats américains. C'est les Américains qui ont fait ça, c'est eux qui ont donné des métiers aux Arméniens. Pour la génération de mon père il y avait trois métiers, c'était tailleur, coiffeur et cordonnier. Mon père était cordonnier et mon oncle était coiffeur. C'est vraiment les métiers qui étaient appris dans les orphelinats. Et après, la génération de ma sœur, c'était plus dans le commerce. Éventuellement certains étaient dans la finance et surtout dans le médical. Il y avait beaucoup d'Arméniens toubibs. Puis la génération d'après, enfin pratiquement, moi j'ai une demi-génération avec ma sœur, c'était plus pour des postes de scientifiques, ingénieurs, écoles de commerce.
P.I. : D'accord…
A.D. : Alors « Y a-t-il eu influence de l'environnement familial ? », l'environnement familial, comment on peut interpréter ça? L'environnement familial, il n'y en avait plus, la famille c'était nous, c'était les gosses. Donc il n'y a pas eu d'influence particulière.
P.I. : Et le choix de la France alors ?
A.D. : Bah le choix de la France, c'est simple, mon père avait sa sœur déjà en France, c'est elle qui l'a fait venir. Mais pour ma mère, je ne sais pas. C'est mon père qui avait un oncle à Marseille, la famille de ma grand-mère était aux Etats-Unis. Mon père, c'était sa sœur qui était là, avec son mari. C'est elle qui a fait les démarches pour faire venir son frère. « Par quels moyens de locomotion », alors ça… L'avion ça m'étonne, le bateau… elle ne m'a jamais parlé de bateau ma mère, il faut voir avec ma sœur si elle s'en rappelle, elle est quand même plus âgée que moi.
P.I. : Tant pis, ça n'est pas très important…
A.D. : Et « Pour quelles raisons ? », plutôt politiques hein, suite au génocide. « Ville d'arrivée et éventuellement parcours géographique », la ville d'arrivée –non, je pense qu'ils sont venus en paquebot- c'était à Marseille. Ma mère, son frère et sa mère, ma grand-mère donc, sont ensuite allés en Ardèche, et mon père est allé lui à Pont-de-Chéruy. C'est à Pont-de-Chéruy qu'il est arrivé.
P.I. : D'accord, et qu'est-ce qu'il y avait à Pont-de-Chéruy?

A.D. : Il y avait plusieurs entreprises. Dont une entreprise qui faisait des câbles électriques et une autre entreprise qui était dans le pneumatique... Ils faisaient autant du pneumatique que des baskets, vous voyez ? Des chaussures de sport. Lui, il était plus du côté des câbles. « mode de logement », où, par quel intermédiaire ? Je pense que, pour mon père, c'était l'entreprise qui avait trouvé un logement, qui avait des logements pour les ouvriers. Pour ma mère… (Ne sait pas). « Quel temps d'attente ? » Ca fait un peu scolaire, hein. Mais moi j'interprète, toutes ces demandes. Vous allez voir d'autres personnes aussi ?
P.I. : Non, non vous êtes la seule personne.
A.D. : Ah c'est dommage, comme ça, ça vous aurait permis de valider un peu l'approche…
P.I. : C'est quelque chose qu'on a fait en groupe, tout le monde a le même questionnaire.
A.D. : Ah, tout le monde a le même questionnaire !
P.I. : Oui, alors après c'est à nous de voir les questions auxquelles vous pouvez répondre.
A.D. : D'accord. Je réponds au mieux, en tant que professeur de master 2, il faut bien que je vous aide. J'interviens dans des écoles de commerce. « Quel a été le temps d'attente », ça je ne sais pas. « Avez-vous eu droit à un logement social », on va dire que oui… « Quel est le montant du loyer », je ne sais pas. « Quelle est la surface du logement », à l'époque, pour mes parents, ils vivaient à deux dans le logement. Puis quand ils sont partis vivre sur Villeurbanne ils étaient trois avec ma sœur. Quand moi je suis né, ils ont dit que c'était trop petit et qu'il fallait qu'on emménage ailleurs. C'est comme ça qu'ils ont changé, mais ils étaient toujours en location.
P.I. : Et vous étiez dans quel type de logement ?
A.D. : Ils avaient loué un logement quand ils étaient trois sur Villeurbanne. Après moi, ils avaient également un 2 pièces qui faisait 45 m2. Je me rappelle toujours de la surface parce qu'on a vécu 20 ans là-bas.
P.I. : Vous étiez 4 là-bas ?
A.D. : On était 5, parce qu'il y avait mon frère. Mon père avait une demi-fenêtre pour lui quand il était cordonnier, l'autre demi-fenêtre, c'était pour la cuisine de ma mère. Dans la chambre, on avait un lit gigogne pour mon frère et moi, ma mère et ma sœur dormaient ensemble et mon père avait son lit à part. Et dès qu'ils avaient fini de manger, hop ils allaient dans la chambre pour que nous, on puisse travailler et faire nos devoirs.
P.I. : D'accord, et c'était un logement social à l'époque ?
A.D. : Non non, c'était dans une maison particulière. Il y avait le propriétaire au-dessus et nous on était deux locataires, avec une cour derrière. C'était aux Buers, le quartier des Buers.
P.I. : Où travailliez-vous dans votre pays
A.D. : Hélas, je n'y ai jamais travaillé. « Où travaillait votre père, votre conjoint ? » (il répond avec un faux accent, en plaisantant) « si j'étais immigré, j'aurais répondu à ces questions, mais c'est mon père qui est immigré, je suis un enfant d'immigré ».
P.I. : En fait, c'est pour savoir où travaillaient vos parents avant de partir, en Arménie.
A.D. : Non mais, mon père était tout gamin, il avait 7 ou 8 ans quand ils l'ont mis à l'orphelinat. Et il est parti à 16 ans.
P.I. : Donc il a appris son métier en Grèce.
A.D. : Oui, dans l'orphelinat américain.
P.I. : Et votre famille en Arménie, vous savez ce qu'ils faisaient ?
A.D. : Alors ma famille en Arménie… c'est dans la Turquie actuelle, parce que l'Arménie historique est en Turquie actuellement. En prenant Ankara à la verticale, vous avez à droite la grande Arménie, et au sud, la Cilicie, la petite Arménie. Tout ça, ça a donné la Turquie d'aujourd'hui. C'est pour ça qu'il y a pas mal d'Arméniens qui sont devenus Turcs. Ils savent qu'ils sont Arméniens parce qu'ils font le signe de croix. Maintenant ils commencent à dire qu'ils sont arméniens, parce qu'avant, ils risquaient de se faire massacrer encore. Vous voyez,

un petit peu, quand on veut faire reconnaître le génocide, comme les Turcs menacent… C'est ignoble, parce que le peuple veut la reconnaissance du génocide, c'est les politiques qui ne veulent pas, et pourtant... « Où travaillez-vous en France ». Ca, si la question est pour mon père, je vous disais à Pont-de-Chéruy.
P.I. : Oui, vous pouvez me décrire un petit peu le trajet qu'il a fait ?
A.D. : Il est allé à Pont-de-Chéruy, il a travaillé dans cette entreprise de câblerie. Après, il a travaillé chez Gillet-Taon, dans le textile il me semble, de mémoire. Je suis sûr que si vous allez sur google, vous aurez un historique, c'était une grande entreprise qui était rue du 1er mars. Puis après, il s'est mis à son compte en 1957 comme cordonnier bottier. C'était quand on habitait Villeurbanne.
P.I. : Et il a fait ce métier toute sa vie ?
A.D. : Jusqu'à Meyzieu, parce qu'après on est allés à Meyzieu. Il faisait des chaussures sur mesure. « Dans la famille qui travaille ? », alors dans l'ordre, d'abord c'était mon père, puis ensuite ma sœur, et quand on était à Meyzieu, qu'on avait fini nos études d'ingénieurs, c'est nous qui avons travaillé. Mais au départ c'était surtout mon père et ma sœur. Et les revenus, si je fais une équivalence par rapport à maintenant, mon père, comme cordonnier, il devait se faire… en usine il ne gagnait pas beaucoup. On va dire qu'il se faisait 5000, l'équivalent de 2000 euros maintenant, pendant les dernières années. Plus ma sœur qui a fini sa carrière comme directrice financière. Elle a fait un brevet professionnel agréé de comptabilité et ensuite, quand elle est rentrée dans plusieurs entreprises, une en particulier, elle a progressé. Elle est devenue la directrice financière. Vous voyez, il y a des gosses d'immigrés brillants, il faut pas croire ! Mon frère était ingénieur INSA, directeur de production chez Renault et moi Centralien ayant été directeur d'entreprise pendant 25 ans et redressant des boîtes malades. Et intervenant comme prof dans différentes écoles.
« Le rôle des femmes », ma mère n'a jamais travaillé. Si, quand elle était jeune. Mais une fois qu'elle s'est mariée, en bon Arménien qu'était mon père, la femme ne travaillait pas. Elle avait les gosses et elle s'occupait de l'intérieur, comme ça se fait en Arménie. Elle s'occupait des petits. « Est-ce qu'elle a fait des travaux de sous-traitance à domicile »… des travaux de sous-traitance à domicile… Ah, vous voulez-dire, si elle faisait de la couture ou du montage de voiture ?
P.I. : Voilà.
A.D. : Ah non non. Non, c'est tout des travaux qui existaient à l'époque, mais non. (Vous voyez, là, entre parenthèse j'aurais ajouté « petites voitures, couture, etc… ».) Mais mon beau-père il sous-traitait des jupes à des ouvrières turques. Vous voyez, comme quoi les Arméniens s'entendent avec les Turcs… mais en France !
P.I. : Existe-t-il des associations culturelles, musicales ».
A.D . : Ah oui, bien sûr, il en existe beaucoup. Il en existe près de 70. Tiens, je vous ai apporté la dernière plaquette que j'ai faite, car je m'occupe de cette assoc'. Je suis membre depuis 93 et je suis président depuis 95.
P.I. : Et elle s'occupe de quoi ?
A.D. : C'est pour la promotion de la coopération entre Lyon et Erevan, Moi j'étais énormément culturel et comme je suis un ancien dirigeant d'entreprise je me suis plus orienté sur l'économique depuis deux ans, pour maintenir les emplois en Arménie. Surtout ce qui est humanitaire, au niveau des orphelinats, d'un centre de défense de la femme arménienne, où je voudrais quand même les aider un peu plus que ce que je fais, voilà. [En me montrant sa plaquette] : donc là, vous avez tout mon message pour dire tout ce qu'on fait et ce qu'on souhaite, (Jean-Jack) Queyranne, qui a mis en place une convention de coopération avec l'Arménie et qui m'a aidé pour un certain nombre de projets, des photos d'Erevan, Collomb qui rappelle un peu ce qu'ils ont fait et ce qu'ils envisagent, le dernier projet qu'on a financé

de communication et d'information sur tout ce qu'est la culture bio dans les 8 régions de l'Arménie. Ca, c'est des équipements qu'on a offerts, là c'est un terrain avec 8 hectares de framboisiers : on a offert les plants et tout ce qui est nécessaire à cette production. Et ça c'est l'interview d'Alain Alexanian par Anthony Derderian (son fils) sur l'intérêt de l'agriculture bio en Arménie. Là, c'est l'actualité.

P.I. : Et qu'est-ce qui vous a donné envie de vous engager là-dedans alors ?

A.D. : Alors, il y a plusieurs choses, y a pas que celle-là, j'en ai créé d'autres avant. La première, c'est que chez nous, à domicile, il fallait parler arménien. Ca c'était la condition. La deuxième c'est qu'il fallait garder notre arménité.

P.I. : Vous voulez dire dans votre famille ?

A.D. : Oui, dans notre famille. Donc, dès l'instant qu'on sortait, mis à part quand on allait au cinéma, dès qu'il y avait une fête, c'était une fête arménienne. Il y avait la fête des Italiens ou il y avait la saint Roc, avec des pastèques et tout. Mais on faisait cette fête parce que c'était une fête locale… Moi j'allais régulièrement à l'église catholique, mais il y avait une fête locale alors on y allait et puis voilà. Mais en général on allait toujours à des manifestations organisées par des associations arméniennes. Moi la première association que j'ai faite, c'était en 1964, ça ne date pas d'aujourd'hui. C'était la Jeunesse Arménienne de France, qui existe toujours à Lyon. Après comme j'ai fait pas mal d'études, j'ai abandonné. Puis avec mon frère on s'est occupés de l'Union des étudiants arméniens d'Europe pendant 4 ans. Après, on a créé une troupe de théâtre, un théâtre d'expression arménienne. Après, moi je me suis retrouvé en dehors de Lyon, donc j'ai abandonné, et quand j'y suis retourné, quelques années après, il y a eu l'indépendance de l'Arménie, en 1991. Il y a eu un protocole d'accord entre la ville de Lyon et l'Arménie, avec la ville d'Erevan, signé en 1992 et signé en 1993 ici. Et en janvier 1993 on a créé cette association, de développement de la coopération et des échanges entre Lyon et Erevan. Si on regarde, sur les trois gosses qu'on était, moi j'ai une âme de militant, je suis un militant arménien. Dès l'instant qu'on parle d'Arménie, je suis présent, dès l'instant qu'on parle du génocide arménien, je suis présent et dès l'instant qu'il faut faire véhiculer la culture arménienne, c'est ce que j'ai fait pendant des décennies. Je l'ai toujours fait. Ces derniers temps, comme les projets culturels, c'est très lourd et que pour l'année de l'Arménie j'en ai fait 17, ça suffit le culturel, je laisse faire aux autres. Il y a pratiquement 70 associations en Rhône-Alpes, et on va dire une petite dizaine à Lyon. Donc je leur laisse la culture et les conférences. Moi j'ai dû faire près de 300 conférences et j'ai fait venir les conférenciers, donc là je les laisse faire, c'est du boulot. Moi je me cantonne à mes projets en direction de l'agriculture bio et en direction des orphelinats et des centres de défense de la femme en Arménie. Ca suffit largement.

P.I. : Et le fait que vous ayez voulu vous impliquer là-dedans, est-ce que c'est dû au fait que vous étiez dans un milieu arménien à votre arrivée en France ?

A.D. : Ah non, au contraire. On était dans un milieu italien, espagnol, y avait pas d'Arméniens aux Buers, il n'y avait que nous d'Arméniens. Mon père, on l'appelait le Pacha quand il jouait au tarot, parce qu'on savait qu'il était de l'Empire Ottoman, donc de Turquie. Il était respecté, c'était le Pacha, le seul du quartier. Ils ne savaient pas ce que c'était un Arménien, ils l'ont découvert. Quand j'étais à l'École centrale de Lyon, les 187 collègues, si je m'enlève 186, ils ne savaient pas ce que c'était qu'un Arménien. Ils ont vu pour la première fois ce que c'était un Arménien.

P.I. : Et alors, comment vous en êtes venu à entrer dans ces milieux ?

A.D. : Eh bien par conviction. La conviction de perpétuer la culture arménienne, la langue arménienne, l'histoire arménienne et surtout la reconnaissance du génocide arménien. Il n'y a pas de raison, il y a des gens qui ont laissé leur vie pendant cette période-là, et tant qu'il n'y aura pas cette reconnaissance, on ne lâchera pas. Et derrière, Anthony, mon fils et Caroline

(sa belle-fille), sont des membres de l'association, donc j'espère qu'ils vont prendre le flambeau derrière, parce que moi ça suffit. 70 ans bientôt donc ça suffit. Mais c'est pour ça, il y a quand même des messages à passer et une richesse culturelle. Quand j'ai fait venir l'orchestre philharmonique d'Arménie, il y avait mille personnes à l'auditorium, tout le monde était ravi de cette prestation, de la qualité musicale qu'il y avait dans l'orchestre. Pour l'année de l'Arménie, j'ai fait des expos de peintures, de photos, au musée de Fourvière par exemple parce que l'Arménie a été le premier Etat à adopter le christianisme en 451. C'est pour ça qu'on a été massacrés. C'est qu'on a été chrétiens dans un empire Ottoman et que les Turcs souhaitaient faire un projet pan-ottoman qui partait de Turquie en Azerbaïdjan. Il fallait rayer l'Arménie de la carte. C'est pour ça qu'on a une toute petite Arménie de 30 000 km2.
P.I. : Le lieu de culte par exemple n'a pas eu d'importance ?
A.D. : Oh, on y allait très peu, on n'y allait que pour les grandes occasions, baptêmes, mariages, enterrement, Pâques, Noël… On ne fréquentait pas régulièrement l'église arménienne –parce qu'il y a une église arménienne à Lyon. Autant j'ai des amis qui sont catholiques qui y vont régulièrement, protestants qui y vont régulièrement et qui font des séminaires de théologie, autant nous, non. Mon nom déjà, Derder, veut dire pasteur en arménien. Mon arrière-arrière-grand père était pasteur. Le « ian » c'est le génitif pluriel. Donc je suis déjà près de Dieu, j'ai pas besoin d'aller à l'église.
P.I. : Et du coup votre réseau amical et familial est arménien ? Enfin familial, oui, votre famille est arménienne mais…
A.D. : Oui, mais bon, on est quand même mélangés chez nous, il n'y a pas que des Arméniens et heureusement. On est ravis du mariage de mon fils. Aujourd'hui, si je prends mes amis, j'ai plus d'amis français que d'amis arméniens. J'ai des amis arméniens, c'est vrai, mais si je prends la liste des amis invités au mariage d'Anthony, par exemple, les 2/3 étaient plutôt des Français. Moi, les amis arméniens, je les ai dans le contexte associatif, dans le contexte des manifestations. Donc on ne se reçoit pas, mais on est amis. Si l'un d'entre eux m'appelle et a besoin de quelque chose, je suis disponible et inversement. Ca fait partie de mon réseau. « Liens matériels et immatériels, comment donnez-vous des nouvelles »… Alors, ce qu'il faut savoir, c'est que nous on a encore une soixantaine de membres de la famille en Arménie, par le biais de mon père.
P.I. : Avec qui vous gardez contact…
A.D. : Voilà, qui sont venus au mariage, que je vais voir systématiquement puisque ça va faire trois ans que je vais au minimum deux à trois fois par an en Arménie, donc chaque fois que j'y vais, je vais voir une amie d'enfance de ma femme et également les cinq foyers qui sont vraiment les membres de ma famille. C'est-à-dire les enfants du cousin germain de mon père. Et puis à Los Angeles aussi, il y en a. Et c'est comme ça qu'il y a deux jeunes couples qui sont venus au mariage de Caroline et d'Anthony en France.
P.I. : Les liens se sont perpetués depuis la migration ?
A.D. : Non, c'est moi qui les ai recherchés. Mon père était en contact avec eux, en 1971, avec leurs parents. En 1976, je les ai connus, et quand nos parents ont disparu, il n'y avait plus de contacts. Quand j'y suis retourné en 2006, j'ai dit à mon épouse que c'était dommage d'aller en Arménie sans savoir où étaient mes cousins. Et en 2007, elle est allée en Arménie avec Alexandre, mon aîné, et elle a cherché. Parce que j'ai trois filleuls en Arménie, dont une qui est à Lyon 3, Astrid. Avec elle, ils ont recherché où se trouvait la rue où se trouvait notre famille. Ah non, ce n'était pas Astrid, c'était une autre demoiselle qu'on avait reçue, d'Arménie. Mais en bref, c'est comme cela qu'ils ont retrouvé un de mes cousins. Et après j'ai tiré le fil et puis voilà… Donc ça c'était en 1998. Je suis retourné en Arménie en 2005, pour l'année de l'Arménie, et c'est là que je les ai recontactés. Comme, régulièrement, j'allais en Arménie pour préparer mes projets, après j'ai travaillé pour le pavillon arménien à la foire

de Lyon, donc j'étais en mission, c'est comme ça que j'ai renoué et que j'ai réactivé la relation avec la famille.
P.I. : Donc vous retournez là-bas surtout pour des raisons associatives ?
A.D. : J'y suis allé pour des vacances, et puis en général dans le cadre de mes projets.
P.I. : D'accord. Et vos vacances, c'était par envie de découvrir le pays ?
A.D. : Non, ma femme est née là-bas, et sa copine d'enfance, ça faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas vue, parce qu'elle n'était pas retournée en Arménie depuis 1965. Et elle y est retournée en 2006, elles étaient en pleurs quand elles se sont revues. C'était séquence émotion. Après elle est retournée montrer où elle est née à son fils aîné et après on y est retournés avec Anthony, Michaël et Grégory en 2006, pour qu'ils voient aussi le pays de leur mère, là où elle est née et où elle a habité. Et cette année on y va avec Anthony, Caroline et puis Michaël, les autres ne peuvent pas venir. On va commencer à fêter les 60 ans de ma femme en Arménie.
P.I. : Donc c'était à la fois pour des vacances et pour l'associatif…
A.D. : Oui, et puis après c'était par rapport à du boulot puisque j'avais un contrat de consultant auprès de la foire. J'intervenais comme consultant parce que je connais très bien l'Arménie et que j'ai mon réseau quoi.
P.I. : La famille n'était pas la cause première de vos séjours alors ?
A.D. : Non, on va dire que deux fois sur trois c'est parce que j'avais des missions en Arménie. Je profite de ces missions pour les saluer. Et puis après, il y a les vacances, la semaine de 2007, la semaine puis les trois semaines de 2006, et après régulièrement c'est dix jours… En 2008 ça a été deux fois 10 jours, en 2009, trois fois. Et puis je m'investis dans une autre association caritative, où on a une réunion annuelle là-bas, sur place. Donc ça fait une occasion. En juillet par exemple, je sais qu'il y a des projets qui vont sortir, ça me permettra de lancer ces projets. Mais j'ai mon association humanitaire qui a une autre dimension, qui intervient de manière internationale et en Arménie. J'ai au moins un voyage par rapport à cette association caritative. En général je ne me déplace pas au pif, il y a toujours une motivation. C'est pas uniquement du loisir, des vacances.

P.I. : Et vous les voyez automatiquement quand vous y allez ?

A.D. : Je sélectionne. Je me limite à deux foyers sur cinq : il y a un foyer que je vois tout le temps, c'est celui de la copine d'enfance de ma mère, parce que la mamie a vu ma femme grandir. Elle connaît très bien sa famille, donc elle m'a raconté un peu l'histoire de la famille de mon épouse, comme ça je le redis à ma femme, pour qu'elle s'en rappelle et qu'elle prenne des notes, comme elle n'a plus ses parents. Et en général, sur les cinq familles que je connais, plus les amis parce que maintenant j'ai plein d'amis en Arménie, je me limite toujours à deux soirées, ou un week-end, où aller les voir. Parce que aller faire la fête en permanence comme ça, c'est usant quoi.

P.I. : Et vos amis là-bas, vous vous les êtes fait au cours de vos voyages ?

A.D. : Oui, par rapport aux projets, ce genre de truc. Le fait d'avoir invité des artistes, ça fait que je retourne voir les artistes là-bas. J'ai invité le cirque d'Arménie, je retourne au cirque d'Arménie, je revois le directeur, je revois les artistes. Pour eux, c'est des bons moments parce que je les ai très bien accueillis à Lyon. Donc j'ai un réseau d'amis comme ça. Mes filleuls, ils viennent de la deuxième ville d'Arménie et on est parrains et marraines, ma femme et moi. Donc je retourne voir les parents de mes filleuls, sachant qu'Astrid est à Lyon depuis 4 ans, elle fait ses études à Lyon 3. Elle a fait l'université française en Arménie. Et on

l'avait reçue en 2006, comme ces jeunes filles (montre une photo), maintenant c'est une autre association qui les reçoit. Elles étaient venues faire un stage de cinq semaines en France. Et c'est comme ça que j'ai connu Astrid. Quand on est retournés en Arménie, en 2006, les parents de toutes les stagiaires qu'on avait reçues (on en avait reçu cinq) nous ont accueilli chez eux pour nous remercier. C'est comme ça qu'il y a des liens qui s'établissent. Et maintenant il y a facebook. Les garçons leur parlent tous par facebook, puisqu'elles parlent français et qu'elles sont à l'université française.

P.I. : Ca a beaucoup changé les choses d'avoir internet, et skype aussi peut-être ?

A.D. : Skype, c'est plutôt les garçons qui l'utilisent, pas nous. Mais les cousins, quand ils sont venus au mois d'août par exemple, ils communiquaient en permanence via skype avec leurs familles.

P.I. : Et vous parlez arménien quand vous êtes là-bas ?

A.D. : Ah, oui, les deux arméniens, l'arménien de la diaspora et l'arménien de là-bas.

P.I. : Ca n'est pas la même langue ?

A.D. : Non, parce que l'arménien d'Arménie, il y a pas mal de mots allemands, beaucoup de mots russes. Quand ils me parlent, ils mettent des mots russes. Coup de pot, depuis trois ans, j'apprends le russe. Puis comme ma femme est d'Arménie, toute sa famille parlait l'Arménien d'Arménie. Si vous voulez, leur manière de conjuguer n'a rien a voir avec la nôtre. Mon frère par exemple, quand il regarde les informations –parce qu'on capte une chaîne arménienne- il ne comprend rien. Tandis que moi, maintenant quand je vais là-bas, je parle comme eux.
P.I. : Et l'Arménien de la diaspora, c'est quoi ?
A.D. : En fait, c'est l'Arménien, comme les Libanais, comme les Grecs, c'est des Arméniens qui ont quitté l'Empire Ottoman à cause du génocide.
P.I. : Ils ont gardé alors la langue ancienne ?
A.D. : Oui, il y avait la langue arménienne, normale, propre. Il y avait l'arménien littéraire et l'arménien qui se parlait dans l'empire ottoman, qui était avant. La grande Arménie et la petite Arménie ont été intégrés dans l'Empire ottoman et ils parlaient l'arménien normal. Il n'y a qu'une partie qui a été sauvée grâce à ???? et là l'Arménien s'est russifié, puisque la langue officielle était le russe, on était à l'époque soviétique. En 1921, on a été soviétisés. Donc la langue administrative était le russe, dans les écoles c'était l'Arménien, et puis à la maison, comme chez mes beaux-parents, c'était le Français. C'est pour ça que ma femme savait le français quand elle est venue en France, parce que chez eux ils parlaient le français.
P.I. : Pourquoi ils parlaient le français ?
A.D. : Parce que mes beaux-parents étaient nés en France, et ils sont repartis en 1947 en Arménie.
P.I. : Ca y est, je suis perdue.
A.D. : C'est pour ça, c'est compliqué. Donc, le grand-père de mon épouse est arrivé en France en 1927. Mes parents sont arrivés en 1926. Il y a eu toute une vague d'Arméniens qui ont vécu en France après les formations dans les orphelinats. A un moment donné, quand l'Arménie est devenue soviétique, ils ont négocié avec le gouvernement français la possibilité du retour au pays. Ils étaient apatrides quand ils sont venus, et là ils avaient la possibilité de retrouver une partie de l'Arménie. La partie Est de la grande Arménie. Il y a eu un paquebot qui est parti en 1946, l'année de ma naissance, et un autre en 1947. En 1946, l'année de ma

naissance, le paquebot est parti sans nous, et en 1947, mon père a dit qu'on allait retourner en Arménie. Mais comme ma mère attendait mon frère, elle ne voulait pas accoucher sur le paquebot, elle a refusé de partir. Mais d'autres sont partis.
P.I. : Ils auraient dû rentrer vos parents donc…
A.D. : Ils auraient dû, non. C'était ceux qui voulaient. On leur avait promis plein de choses. Mais en fait, c'était tout du bidon. Donc les parents de mon beau-père sont partis, le papi avec ses deux enfants. Ma belle-mère est partie également en 1947 avec sa mère, mais elle est partie de Grenoble avec sa mère et ses quatre sœurs. Et tout de suite quand ils sont arrivés en Arménie, leur objectif était de revenir en France. Parce que l'état de l'Arménie n'avait rien à voir avec ce qu'on leur avait dit. Donc ils se sont mariés là-bas. Ma belle-mère avait 14 ans quand elle partie là-bas, donc elle parlait le français, elle avait son certificat d'études, et mon beau-père avait 20 ans. Ils se sont connus là- bas, ils se sont mariés là-bas, ils ont eu les deux gosses, ma femme et mon beau-frère, et pendant 17 ans ils se sont bagarrés pour revenir en France. C'est comme ça qu'ils sont revenus en 1965.
P.I. : Et en 1965, leur retour s'est fait dans quel cadre ?
A.D. : Ca a duré déjà trois ou quatre ans, et ils se sont bagarrés. Parce qu'ils étaient nés en France, donc ils étaient Français, quelque part. Et comme à l'époque, je crois que c'était Coty ou Pinet, il avait pris une mesure pour faire revenir les Arméniens qui étaient nés en France. Il y avait une autorisation de la France, pour que ces Arméniens nés en France reviennent.
P.I. : D'accord, et c'est dans ce cadre là qu'ils sont revenus.
A.D. : Oui. Et ils se sont bagarrés quatre ou cinq ans avant de revenir. Ca a été très très dur, ils ont donné beaucoup de dessous de table pour y arriver. Même s'ils avaient le droit de revenir, ils ne les laissaient pas sortir, parce qu'il y avait le régime soviétique, donc c'était fermé.
P.I. : Et pourquoi ils voulaient revenir en France ?
A.D. : Parce que la vie là-bas était très difficile. Mon beau-père travaillait en Azerbaïdjan parce qu'il ne gagnait pas sa vie correctement en Arménie, ils étaient à Bakou. Ma femme, c'est simple, elle a vécu jusqu'à huit ans en Arménie, et de huit ans à treize ans ils ont vécu à Bakou.
P.I. : Bakou, qui est en Azerbaïdjan ?
A.D. : Oui, en Azerbaïdjan. C'est pour ça que tout ce qui se passe entre Arméniens et Azeri, ma femme ne comprend pas. Elle dit qu'ils se sont toujours entendus ; ça c'est que des problèmes de religion et puis d'appui de la Turquie. De toute façon, la Turquie elle a pour objectif d'éliminer l'Arménie, ça c'est clair. C'est pour ça qu'on a toujours le grand frère russe avec nous et qu'il y a toujours des bases militaires chez nous. C'est marqué dans l'histoire, ils veulent l'élimination de l'Arménie, dans leur projet pan-touraniste.
P.I. : Donc ils sont rentrés en France parce que les conditions étaient trop dures en Arménie…
A.D. : Voilà, quand ils sont revenus, il a travaillé dans son métier de menuisier, et après il s'est mis à faire les marchés. Ma belle-mère qui était couturière, elle travaillait comme couturière chez Bambino, elle faisait des vêtements pour enfants. Le grand-père de ma femme était menuisier lui aussi. C'était le métier qu'ils avaient appris en Arménie. Mais ils ont eu une sale vie. Pendant 17 ans ça a été très très dur pour eux. Et c'est comme ça que dans les années 65', 66', 70', beaucoup d'Arméniens qui étaient nés en France sont revenus.
P.I. : C'était en partie leur pays, ils étaient entre deux pays ?
A.D. : Ils étaient nés en France, donc ils étaient Français, d'origine arménienne, mais ils étaient Français. Mais le pays de leur parent, au niveau historique, c'était la Turquie. Moi quand je vais en Arménie à Eredan, c'est pas là que mon père est né. C'est pas dans cette Arménie-là que mon père est né. Il est né dans une ville qui se trouve en Turquie. Mais j'ai un collègue qui est allé en Turquie, au village de sa mère, qui était à une dizaine de kilomètres du

village de ma mère. Il m'a rapporté des photos du village de ma mère. Il y est allé il y a trois quatre ans. Et il y a pas mal d'Arméniens qui vont dans l'Est de la Turquie pour redécouvrir la ville de leurs parents.
P.I. : Et vous y êtes allé vous déjà ?
A.D. : Pas encore, c'est prévu, mais il faut que ça se calme là. Moi je suis sûr que je suis fiché, comme je fais partie du comité du mémorial des Arméniens, comme j'interviens à la télé pour parler du problème, on est fichés. Mais c'est pas un problème, on est Français d'origine arménienne, c'est tout. Ils ne peuvent pas nous toucher, il n'y a pas de souci. J'ai combien d'amis Arméniens qui vont se balader en Turquie ! Parce qu'au niveau du business, avec la Turquie, les patrons turcs ne sont pas idiots, ils sont toujours en business avec des patrons arméniens. Moi j'ai mon cousin qui fait du business avec des patrons turcs. Et notamment en Arménie, il y a des Turcs qui viennent faire du business. Il y a des échanges, l'intelligence prend le dessus quoi.
P.I. : Et vous aimeriez aller vivre là-bas ?
A.D. : Non non non, moi je suis né là, je reste là.
P.I. : Et votre femme, qui est née là-bas ?
A.D. : Non non, ouh la, surtout pas ! Celui qui est le mieux disposé à aller passer quelques mois là bas ou à acheter un appartement c'est plus moi que mon épouse. Cette année elle va venir parce que je lui ai dit « tiens, on va faire tes soixante ans en Arménie, là où tu es née » et c'est sur cette idée là qu'on est partis. C'est pour ça qu'on y retourne, mais ça fait combien, six ans qu'elle n'y a pas mis les pieds, donc elle va avoir un sacré changement. Moi j'y suis allé régulièrement, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, et 2012, voilà, j'ai encore deux voyages de prévus. Donc ça a beaucoup bougé, c'est pour ça que j'ai mis des photos un peu modernes de la capitale (sur la plaquette de son association).
P.I. : Et vos enfants ils y vont de temps en temps avec vous donc ?
A.D. : De temps en temps, non. Une fois, ils y sont allés. Alors Alex l'aîné, il y est allé deux fois, 98 et 2006, et nous on y est allés en août 2006. Eux aussi ils ont envie d'y retourner, parce qu'ils vont voir l'évolution.
P.I. : Mais vous m'avez dit qu'Anthony fait partie de cette association.
A.D. : Oui
P.I. : Et dans ce cadre-là, il n'y est pas allé encore ?
A.D. : Non non.
P.I. : Et qu'est ce que vous ramenez de là-bas, quand vous y allez, qu'est-ce que vous y amenez aussi ?
A.D. : Vous voulez dire en objets ?
P.I. : Oui, en nourriture, en objets,…
A.D. : Caroline et Anthony, ils adorent le miel et puis les fruits secs d'Arménie. Je ramène un peu de charcuterie, et souvent, quand je peux, j'amène des toiles. J'amène toujours une petite toile d'Arménie, de la peinture, parce qu'ils sont très très très doués. Les Arméniens sont très talentueux, dans le domaine musical, dans le domaine artistique, dans la peinture… Il y en a pas un qui ne sait pas peindre. Moi j'ai exposé souvent des talents d'Arménie. Et chaque fois je ramène des CD, des livres.
P.I. : Ecrits en arménien ?
A.D. : Oui, des petits livres pour apprendre l'Arménien, pour mon petit-fils par exemple. Parce que j'estime que connaître l'arménien, ça n'est pas un handicap au contraire, c'est une richesse. Plus on connaît de langues, plus c'est une richesse. Egalement quand je vais donner des cours en Russie je vais ramener un petit livre pour apprendre le russe. Donc des CD, des livres, quand je vois des paysans je ramène des fruits secs, de la charcuterie, de temps en temps je ramène du pain de là-bas parce qu'il est bon, il est à pâte fine, et c'est tout. Ah, le

Cognac, évidemment, de temps en temps quelques bouteilles de vin rouge, parce qu'ils commencent à avoir du bon vin, ce qui n'était pas le cas il y a quelques années. Et puis le Cognac il est superbe. Il ne faut plus dire Cognac, maintenant, il faut dire Brandy. Les bijoux, parce qu'ils ne sont pas chers et ils sont très bien. Tout ce qui est bijoux fantaisie, ils sont très très forts et c'est vraiment une poignée de dollars, pas plus. Et oui, chaque fois je ramène une petite toile.
P.I. : Et qu'est ce que vous leur amenez ?
A.D. : Alors, moi je leur amène tout ce qu'ils n'ont pas là-bas, du bon fromage, en soute, de la bonne charcuterie française. Là-bas elle est bonne, elle est pas mauvaise, elle n'est pas aussi bonne que la nôtre, mais elle est bonne. Mais eux ils n'ont pas l'habitude. Dans toutes les familles, je leur amène du local. C'est-à-dire que je leur ramène du brie, du camembert ou alors de la rosette. Je leur emmène de temps en temps du vin, mais pas trop parce que c'est lourd à emporter. Et puis je leur fais des cadeaux sur place. En général, par rapport à un budget, j'en dépense la moitié en France et la moitié là-bas, ou plutôt j'offre de l'argent aux mamans qui achètent ce qu'elles veulent aux enfants, de ma part et de la part de mon frère et de ma sœur, puisqu'eux aussi me donnent des sous en me disant d'en donner à ceux qui en ont besoin. Et parfois c'est mieux de leur donner de l'argent parce qu'ils savent ce dont ils ont besoin. Alors c'est vrai que parmi les 5 familles que j'ai, j'en ai deux qui sont très à l'aise, une qui est dans la dèche puisqu'on a financé une partie de l'opération du cerveau de notre cousine Marianne, et les deux autres qui gagnent leur vie, qui sont bien. Mais il y en a deux qui sont businessman quoi, ils ont des entreprises, l'un à une vingtaine de salariés, l'autre en a une demi-douzaine et puis il est très business, il change vite de pied quand il faut, compte tenu que le business de là- bas est aléatoire. Il se débrouille bien.
P.I. : D'accord. Et la naturalisation…
A.D. : Oui, en 1955, ils ont été naturalisés mes parents, autrement mon père ne pouvait pas être à son compte. Il était venu en 1926, et c'est comme ça qu'il a demandé en 55 sa naturalisation et il l'a obtenue.
P.I. : Ca a été facile à avoir ?
A.D. : De mémoire je pense que ça n'a pas été trop dur… « Qui a fait cette demande ? », bon bah c'est ma sœur qui a rempli les papiers hein, comme c'est elle qui connaissait le français, pour mes deux parents. Moi par exemple, à Eurodisney, j'ai perdu mon portefeuille, et bien j'ai du passer par Nantes pour démontrer que j'étais bien Français, sachant qu'à cette période, quand on était un enfant de parents apatrides, d'office à 21 ans, on devenait Français. Et quand on ne voulait pas, il fallait écrire pour refuser. Nous trois on a toujours accepté et on est devenus Français à 21 ans, mais avant on était sous le régime de mon père, qu'il soit naturalisé ou pas.
P.I. : Et une fois qu'il a été naturalisé, vous l'étiez en même temps ?
A.D. : Lui c'était en 55, moi j'avais 9 ans… Non, moi j'ai été officiellement français à 21 ans.
P.I. : Et donc c'était pour des raisons économiques essentiellement, pas pour des raisons d'intégration ?
A.D. : Pour pas avoir de problèmes quoi, si, il fallait s'intégrer et puis c'est tout. Sur les papiers c'est écrit qu'on est Français quoi. Parce que je n'ose pas trop le dire, mais à l'époque on était traités, même à l'époque, de « sales étrangers ». C'était assez fréquent. Là maintenant, on est « touche pas à mon pote », mais à l'époque ça n'existait pas. L'histoire de « touche pas à mon pote », on était loin de tout ça. Même moi, quand j'étais à l'école, combien de fois on m'a traité de « sale Arménien ». Bon, comme ils savaient que je risquais de les taper, après ils se calmaient, mais on l'a vécu ça. Là, dès qu'on touche quelqu'un, tout de suite ça se mobilise, mais nous, ça n'a pas été facile. En particulier mon père, ça n'a pas été facile, mes parents ça n'a pas été facile. Après, il y avait beaucoup de Français intelligents, il y a eu tout

un réseau d'amis français ou étrangers (portugais, italiens espagnols, ceux qu'on avait dans notre quartier), mon père avait un ami commissaire de police français. Non non, combien de fois mon père a dit « J'ai bien fait d'avoir choisi la France pour venir… » Parce qu'il est retourné en Arménie en 1971 et en 1974, il a vu ce qu'était l'Arménie soviétique. Quand il est revenu il a dit « On a une liberté en France que là-bas, on n'a pas. J'ai bien fait d'avoir choisi la France » et il la respectait quand même.
P.I. : Et le fait d'être dans un quartier avec pas mal d'immigrés, même si c'était d'origine différente, est-ce que ça a aidé à l'intégration, surtout au début ?
A.D. : Bah on avait la même vibration, c'est-à-dire qu'on était étrangers et qu'on allait tous ensemble à l'école, on était copains quoi, on était bon copains. On jouait au foot ensemble. On était bon copains. Non, on était bien ensemble. Si vous voulez à l'époque, y avait pas… Il y avait le quartier de la famille de ma belle-fille, c'était un peu les blousons noirs, c'était le Tonkin, dans mon quartier, c'était les Buers. À part les blousons noirs qui se tapaient sur la gueule, mais il y avait tout le monde dedans, des Français, des Italiens, des Espagnols, ils se tapaient dessus quoi, c'était la bataille du samedi soir. C'était pas l'alcool comme on fait maintenant au niveau des jeux, pour se saouler à l'alcool. Là-bas, ils se tapaient le week-end, ils se défoulaient comme ça. Ils buvaient pas trop en fin de compte, ils se tapaient plus, ils se provoquaient. C'était pas West Side Story, mais un petit peu quoi.
P.I. : Pour finir, est-ce que je peux vous demander de me redire rapidement le trajet par lequel vos parents sont arrivés à Villeurbanne, je ne suis pas sûre d'avoir bien compris.
A.D. : Alors, c'est ce que je vous ai dit, mon père, de l'Empire ottoman, il est arrivé en Grèce, ensuite de Grèce il est arrivé à Marseille. Ensuite il est allé à Pont-de-Chéruy, il a pris les moyens de transport de l'époque.
P.I. : Et à Marseille, il connaissait quelqu'un ?
A.D. : Non non, c'était simplement le voyage. Peut-être que sa sœur est venue avec son beau-frère pour le récupérer, mais de Marseille il est venu à Pont-de-Chéruy. A Pont-de-Chéruy, il a vécu toute sa jeunesse, le temps qu'il se marie, une demi-douzaine d'années. Puis ils se sont installés à Décines avec sa sœur et son beau-frère. Et quand mes parents se sont mariés, ils se sont installés à Villeurbanne, parce que ma mère était de Villeurbanne. Et on y est restés de 1934 à 1966, c'est pour ça que je connais très très bien Villeurbanne.
P.I. : D'accord. Et votre mère, comment elle est arrivée à Villeurbanne ?
A.D. : Alors, elle est partie de l'Empire Ottoman pareil, ah non, elle est partie de Syrie, elle est passée par Marseille pour arriver en Ardèche. De l'Ardèche ils sont arrivés à Villeurbanne.
P.I. : Pour une raison d'emploi ?
A.D. : Oui, pour le travail.
P.I. : Et quand vous avez quitté Villeurbanne, c'était pour changer de logement ?
A.D. : Qui, nous ? Ou ma mère ? Parce qu'il y avait mon père à Décines, ma mère à Villeurbanne, ils se sont mariés ils se sont installés à Villeurbanne. Ils se sont mariés là-bas, ils y ont vécu douze ans, dans un quartier, et ils sont restés à Villeurbanne. Parce que quand je suis né en 46, ils sont allés aux Buers, près des Gratte-Ciels. De là-bas, ils sont restés sur Villeurbanne. Ils sont restés depuis leur date de mariage, 33, jusqu'en 66, ils sont restés 33 ans à Villeurbanne.
P.I. : D'accord, et en 66 ?
A.D. : On est allés à Meyzieu.
P.I. : Et c'était pourquoi ?
A.D. : Pour changer de logement. Je faisais mes études sur Lyon, donc on est restés à Meyzieu, mon père est resté à Meyzieu jusqu'à sa mort et ma mère aussi. Moi ensuite, je suis allé à Saint-Priest, parce que ma femme avait son appartement sur Saint-Priest. Mon frère est

allé à Lyon parce que sa femme était lyonnaise et qu'elle ne voulait surtout pas quitter Lyon, et ma sœur quand elle s'est mariée, est allée à Décines parce que son mari était à Décines.
P.I. : Et par rapport à vos études, comment ça s'est fait que vous ayez tous les trois fait de grandes études ?
A.D. : Alors ma sœur a fait son brevet professionnel agréé, c'était vraiment comme ça, et à l'époque avec ce brevet professionnel elle pouvait se mettre son compte. Elle ne l'a pas fait, elle a vite travaillé. Et nous, on était à l'école primaire et comme on marchait très très bien à l'école, l'instit' à appelé ma sœur en disant qu'on devait aller au collège. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé au collège de 1957 à 1964. J'ai passé un brevet d'enseignement industriel. À 16 ans, j'ai dit à ma sœur « je veux comprendre tout ce qu'il y a autour de moi », et elle m'a dit qu'il fallait que je fasse des études d'ingénieur. On s'est renseignés sur comment faire, et c'est comme ça qu'elle a su qu'après, je pouvais faire un BTS puis rentrer à l'INSA. J'ai fait mon BEI, j'étais dans les premiers, je suis rentré à la Martinière, j'ai fait une année de préparation de BTS, je suis sorti major cette année là, et après j'ai fait mon BTS en deux ans, je suis sorti major. Je pouvais rentrer à l'INSA sur titre.

Mais à l'époque, on avait besoin d'argent alors je travaillais l'été et j'ai oublié d'envoyer l'attestation de réussite à l'INSA. C'est comme ça qu'ils m'ont envoyé à la fac des sciences. J'étais à la fac de 67 à 69. J'ai fait mai 68, mais j'ai pas traîné, c'était pas mon truc. Et une fois que j'ai réussi mon diplôme à la fac, j'ai eu une opportunité, l'École centrale recrutait 15 étudiants de la fac. J'avais un DUS avec mention, je suis rentré en deuxième année de l'école Centrale sur dossier. J'ai fini à 26 ans mes études d'ingénieur et mon frère a fait pareil. Il a fini en 73, il avait 26 ans aussi. Il a fait le même chemin que moi, mais il a fait l'INSA. Après, on a progressé dans les entreprises, avec une forte mémoire d'où on vient. Quand je manageais l'entreprise, je me rappelais toujours d'où je venais, et que je ne pouvais pas être contre les salariés dans mon management, c'était plutôt avec les salariés. On a été très très appréciés, nous trois, parce que c'était connu, l'Arménien est bosseur et en général il a une grande fidélité par rapport aux dirigeants, à l'entreprise, etc. Beaucoup d'Arméniens ont eu des médailles du travail parce qu'ils sont restés très longtemps dans les entreprises. Ils étaient appréciés parce qu'ils étaient travailleurs et toujours disponibles. C'était toujours l'envie de réussir. Et mon père avait toujours dit « moi je vous paierai les études jusqu'au bout, dites-moi ce que vous voulez faire. C'est vrai que mon père a toujours été moteur. Ensuite ma sœur nous a aidés, comme elle travaillait. Et l'été, nous on travaillait dans les métiers qu'on apprenait.
Voilà.

HABIBA M., ALGERIENNE, NEE EN 1949, ARRIVEE EN 1973

Entretien avec madame Habiba M., le 30 mars 2012, à 15h45, au domicile de cette dernière, situé 8 rue Cyprian à Villeurbanne. Nous avons été mis en relation grâce à l'aide de Marie-Claude Martin, qui est animatrice responsable du relais assistant maternel Ernest Renan Sud, organisme qui est l'employeur d'Habiba M.. Marie-Claude lui a demandé de me recevoir car elle connaissait sa trajectoire et la trouvait intéressante. J'ai téléphoné à Habiba M. pour prendre rendez-vous avec elle, et au téléphone j'ai constaté qu'elle parlait très bien français (avec peu d'accent). Elle a accepté, mais m'a avoué sa peur de ne pas pouvoir me répondre, de n'avoir rien d'intéressant à dire. Je me suis rendue à son domicile, je lui ai redonné le questionnaire et je lui ai expliqué en quoi consistait l'enquête, les thématiques et comment l'entretien allait se dérouler. Elle a accepté que le Rize garde son témoignage, mais a demandé l'anonymat, elle ne voulait pas blesser quelqu'un dans ses paroles.
Cette dernière a été accueillante, l'entretien s'est bien déroulé sauf des larmes à cause du souvenir du décès de son mari en 2005, qui est encore un traumatisme pour elle ; elle en parle beaucoup dans l'entretien. Je ne savais pas qu'il était mort, et comme au début de l'entretien elle parle de lui au présent, j'ai cru qu'il était encore vivant. Les questions ont été vite abordées, et le questionnaire dont elle a eu connaissance avant a été très vite terminé. Je pense qu'elle a réfléchi aux questions avant mon arrivée. L'entretien s'est déroulé en deux parties, j'ai coupé puis rallumé tout de suite lorsque j'ai annoncé mon départ, et j'ai obtenu d'autres confidences. L'entretien a été arrêté par l'arrivée d'un ami de son fils, elle a dû s'occuper de quelque chose (je ne sais pas, ils parlaient en arabe). J'ai eu du mal à tout comprendre sur le moment à cause des temps, elle utilisait le présent pour parler du passé. Le premier enregistrement dure 52 minutes, le deuxième dure 7 minutes.

Etat civil :
Nom : M.
Nom de jeune fille : K.
Prénom : Habiba Merzaka
Année de naissance : 1949
Origine nationale : algérienne
Langue maternelle : arabe
Profession des parents (décédés)
- Père : agent de service
- Mère : femme de ménage

Nombre de frères et sœurs : 11 frères et sœurs, une sœur encore vivante
Situation matrimoniale : veuve depuis 2005
Jour et lieu du mariage : 3 février 1973 en Algérie
Nombre d'enfants : 5 (nés en1973, 1976, 1978, 1980, 1988)
Date/âge d'arrivée en France : 1973, à 24 ans
Profession : secrétaire en Algérie, puis femme de ménage en France, puis nourrice.

Céline : Je vais commencer par vous demander si vous pouvez vous présenter ?
Habiba : Voilà. Je m'appelle… le nom de mon mari c'est M., je m'appelle M., j'ai deux prénoms, j'ai Habiba et Merzaka et mon nom de famille, mon nom de jeune fille c'est K., je suis de nationalité algérienne. Je suis née à Constantine, une grande ville en Algérie et après. Voilà. Je me suis mariée le 3 février 1973 et après je suis venue en France.

C : D'accord. Et vous êtes née quel jour exactement ?
H : je suis née le 12 août 1949. A Constantine, en Algérie.
C : L'arabe c'est votre langue maternelle ?
H : Oui.
C : Votre papa et votre maman faisaient quoi comme profession ?
H : mon papa il est décédé, j'étais toute petite et ma maman elle faisait des ménages chez des… parce que nous c'était à l'époque… c'était les français là-bas. Alors vous voyez, elle travaillait chez plein de gens, chez des architectes, des médecins, des… et après, parce que mon père il est décédé, je suis restée moi et mon frère, et c'est ma mère qui nous a élevés alors elle travaillait chez des gens, voilà.
Mon père avant il était, il travaillait comme agent de service à la gendarmerie. C'est-à-dire il leur fait des courses, il leur poste le courrier, quand ils ont besoin ils l'appellent. Et voilà, il travaille chez eux, voilà après il est décédé, il a eu un accident de voiture, il est décédé, j'étais toute petite, je m'en rappelle plus.
C : Et votre papa et votre maman parlaient français ?
H : Euh…. Non, bon ils comprennent au temps de la France, ils comprennent, mais ma mère elle comprend un peu le français parce qu'elle travaille chez des français. Alors voilà oui, j'ai mes sœurs mes frères qui parlent… Voilà… On était à l'école au temps de la France, alors voilà... Elle parle le français pas très très bien mais elle le comprend, elle répond quelques mots, quoi.
C : Vous avez combien de frères et sœurs ?
H : Ma mère, oui normalement ma mère elle a eu onze enfants, [elle mime que c'est beaucoup, rires] oui, alors elle en a perdu quatre. On était sept, et voilà, je suis restée… et ils sont morts… J'ai deux frères qui sont morts dans l'accident de voiture, j'ai un il est mort il avait de l'asthme et j'ai une sœur elle est morte…. et je suis la seule moi et une autre sœur, elle est plus vieille que moi, c'est moi la dernière fille des filles et des garçons.
C : Et vous, vous vous êtes mariée en Algérie ?
H : Je suis mariée en Algérie mais mon mari travaille ici en France.
C : d'accord, et il était venue depuis quelques années à peu près en France ?
H : Euh, ici en France, il est venu ici en 62, il avait à peu près 19 ans quand il est venu, il était orphelin aussi de père et de mère. Alors il était chez son oncle, c'est sa cousine qui l'a élevé. Et après il en a eu marre alors il est venu ici.
C : Et vous habitiez au même endroit que lui ?
H : Non, non non. Moi j'habite à Constantine, c'est une grande ville, je sais pas si vous en entendez parler. Et mon mari non c'est un petit village, mais il est loin de chez nous, à peu près 90/100 kilomètres
C : D'accord, c'est un peu plus loin. Et vous, vous avez combien d'enfants ?
H : J'en ai cinq. Cinq enfants. J'ai trois filles deux garçons, ils sont tous nés ici, à Lyon.
C : A Villeurbanne ?
H : Non, non non non. Parce que quand je suis venue, je suis venue… mon mari il a, enfin il a un cousin lointain, à St Romain en Mont d'Or. Je ne sais pas si vous connaissez vers Couzon au Mont d'Or. On y est resté chez lui parce que c'est un monsieur qui a un restaurant, qui a un bar restaurant. C'est un grand cuisinier. Et on a habité chez lui quelque temps et après j'ai habité à Lyon 3e. Je suis resté vers 8 ans parce que j'avais un petit appartement et comme j'avais des enfants, alors j'ai déménagé je suis allée à la Croix Rousse. Je suis restée pendant 18 ans là-bas et après je suis venu ici à Villeurbanne ça fait quatorze ans et quelques. J'habite ici à Villeurbanne. Mais, j'ai mes enfants y en a quatre qui sont nés à rue Antoine Charial dans le 3e et le dernier il est né à la Croix Rousse.
C : Et vous habitez Antoine Charial ? Où cela, parce que j'habite rue Antoine Charial…

H : Ah bah oui j'habitais là-bas, le 89 rue… c'était juste en face du Lycée Lacassagne, enfin un immeuble, il y a juste la rue sinon c'est comme cet immeuble [elle désigne l'immeuble de derrière par la fenêtre] y a lycée Lacassagne et moi j'habite juste en face. Je suis restée sept ans et demi, presque huit ans, et après comme l'appartement était trop petit pour moi, alors j'ai déménagé, j'ai habité à la Croix-Rousse.
C : Et quand vous êtes arrivée, est-ce que vous parliez français ?
H : Oui, oui, j'étais à l'école en Algérie. A l'école de la France. On parlait le plus français parce que j'étais à l'école au temps de la France là-bas.
C : et quand vous êtes venue en France, pourquoi êtes-vous venue en France ?
H : bah j'ai suivi mon mari. Il vivait ici en France alors j'ai suivi, je suis venue avec lui…
C : et vous saviez dans quelle usine il a commencé à travailler ?
H : Oula la, il travaillait dans l'usine, des, des… des bascules pour mesurer, pour peser les choses lourdes.
C : Les balances ?
H : oui des balances pour mesurer les camions, les tracteurs. Il est resté pendant dix ans intérimaires puis après il a été embauché pendant je ne sais plus combien de temps aussi, douze ans. Je sais pas, après il a arrêté.
C : D'accord. Et quand vous êtes venue, vous êtes venue par quel moyen de transport ?
H : Je suis venue par avion.
C : Et vous avez atterri à Lyon ?
H : Oui, à Lyon.
C : Maintenant on va revenir sur votre logement. Donc vous m'avez dit que c'était chez votre cousin, et après quand vous êtes venus sur Lyon, c'est vous-même qui aviez trouvé le petit appartement, ou c'est votre mari?
H : Oui, voilà. Oui parce que j'habitais chez le cousin à mon mari, il habitait à St Romain au Mont d'Or, on avait qu'une seule pièce, et ça fait très loin. En plus les bus ça ferme, ça termine vers huit heures alors on ne peut pas. Alors il a trouvé un ami à lui, il lui a donné l'adresse d'une, d'une enfin d'une association. C'était avant les sans-abri. Maintenant c'est devenu, comment ça s'appelle…. Gabriel Rousset, Rouset, Roset, Rosset Rosset, oui, oui. Et c'est lui qui nous a montré, qui nous a donné le, pas le…. Là où, l'association et moi j'étais enceinte, j'attendais des jumeaux et voilà. J'habitais la cuisine en bas, il avait une grande cuisine, c'était un restaurant de la restauration… C'était un restaurant, enfin un café-bar et restaurant en même temps. Et moi j'habite juste en dessous, alors une seule chambre et le matin quand je me lève, le sucre, le sel, tout on dirait c'est…vous avez mis de l'eau dedans. C'est tout trempé. Même quand j'allais me coucher les soirs... Alors j'ai pas pu, j'ai. On est allé voir l'association là, on a vu le… l'assistante sociale. Alors je lui ai parlé de mon cas et je lui ai dit « Voilà, j'ai des jumeaux, j'ai qu'une seule chambre où je vais les mettre ». Et elle m'a dit : « bon. On va faire notre possible pour vous trouver un logement ». Et à l'époque-là c'est mon. En même pas un mois, ils m'ont trouvé un logement parce que le moment où ils m'ont trouvé un logement moi je rentrais à l'hôpital parce que j'ai des jumeaux et à l'hôpital ils m'ont dit vous risquez de les perdre à force de marcher de bouger tout vous risquez de les perdre. Alors c'est mon mari qui a fait les démarches et tout et ils nous ont donné cet appartement rue Antoine Charial.
C : Et donc c'était un petit appartement ?
H : Oui, c'est un appartement quoi pour dépanner mais j'ai… mieux qu'avant où j'habitais. J'ai une grande… c'est cuisine et salon en même temps, j'ai une chambre, j'ai la salle de bain, enfin salle de bain-douche plus WC et lavabos. C'était plus… c'était mieux qu'où j'habitais avant. J'avais pas de WC faut que je sorte, je traverse le restaurant pour aller aux toilettes.

Quand je fais les douches, la douche alors il faut que je demande à la propriétaire enfin la femme à… Il faut que j'aille dans sa chambre pour faire la douche alors j'étais c'était la galère quoi…
C : et ensuite à Croix Rousse vous avez trouvé facilement ?
H : Non parce que comme j'ai ma quatrième fille, c'était trop petit pour moi l'appartement alors j'ai demandé à l'association où j'habite et ils m'ont trouvé un appartement à la Croix rousse. J'ai un T3 mais c'est grand.
C : Donc c'est Gabriel Rosset, l'association…
H : Avant c'était Notre Dame des sans-abri. Mais maintenant c'est Gabriel Rosset que c'est devenu.
C : Donc vous étiez au maximum les cinq enfants, votre mari et vous ?
H : Oui, voilà.
C : et est-ce que des fois il y a des gens qui sont venus habiter avec vous, pour les dépanner ou pour les aider ? Avec la famille ?
H : Avec ma famille à moi, non jamais. Non, non, non, j'habitais tout le temps avec mon mari et mes enfants, c'est tout. Non j'ai pas, à part quand ils viennent en vacances d'Algérie de temps en temps ils viennent, la famille reste quinze jours, un mois puis ils repartent. Non je reçois personne.
C : d'accord. Maintenant on va plus revenir au travail, aux ressources. Est-ce que vous, dans votre pays, avant de venir, vous travailliez ?
H : Oui, je travaillais.
C : et vous faisiez quoi ?
H : Parce que j'ai un diplôme de dactylo, j'ai la sténo, j'étais employée de bureau, enfin secrétaire là, voilà. Et après j'ai arrêté. Mais comme on dit j'étais intérimaire, remplaçante, à chaque fois on m'appelait de plusieurs côtés quoi.
C : et votre conjoint, votre mari, il a un peu travaillé en Algérie avant de venir ici ?
H : Non, non, il a pas travaillé, il est venu directement ici.
C : et il s'est fait recruter par quelqu'un ou il a choisi de venir en France pour trouver un travail ?
H : Ouais bon, il en a marre, y avait pas de travail, au temps de la France tout le monde est parti alors c'était un peu dur de trouver du travail en Algérie à l'époque. Alors il est venu avec des amis et là il a trouvé du travail.
C : d'accord. Et vous quand vous avez eu vos enfants vous vous êtes arrêté de travailler ou vous avez travailliez avant ?
H : non, non, non, les premiers temps j'ai pas travaillé. C'est quand j'ai eu ma dernière fille, enfin la quatrième quand j'ai commencé à travailler elle avait, elle est née en 80, moi j'ai commencé à travailler fin 82/début 83.
C : et vous faisiez quoi ?
H : je faisais des ménages, dans des banques, dans des… partout quoi.
C : Et ensuite, enfin là vous gardez des enfants…
H : j'ai arrêté, après j'ai arrêté et là ça fait onze ans que j'ai eu mon agrément, je garde des enfants.
C : D'accord, pour revenir, dans votre foyer, il y a vous deux, vous et votre mari, qui ramenaient des salaires dans le ménage ?
H : Oui parce que bon mon mari il touchait pas bien et le patron il lui faisait de la misère. Comme mon mari il ne sait ni lire ni écrire. Alors il profite sur lui. Après il a arrêté et voilà. Et moi j'ai continué de travailler, à élever mes enfants.
C : et votre mari il n'a pas appris à parler le français dans des cours ?

H : Un petit peu ouais mais c'était trop dur pour lui. Lui il est né, comment dire, lui il est né dans un petit village, y a pas d'école, y a pas, y a rien. Alors il était orphelin. Il n'a ni mère ni père qui lui montre l'école, qui lui apprenne. Alors ce qu'il fait il est resté chez sa cousine. Alors sa cousine elle lui faisait, elle lui faisait de la misère quoi. Alors à chaque fois qu'il lui a dit « tu peux m'inscrire dans une école » elle lui a dit oui est ce que ton père il a appris à lire et à écrire pour que tu sois comme lui. Alors lui à force de lui dire ces mots-là, il était dégouté c'est pour cela qu'il est venu. Tout le monde le rejetait, tout le monde. Ils étaient trois frères, alors tout le monde ils sont partis d'un côté et après bon, quand il est venu ici, c'était trop dur pour lui. Mais quand même il a travaillé, il se débrouille bien. C'est un homme qui se débrouille bien, qui bosse, qui fait de tout, le travail de tout. Oui.
C : et il l'a fait, il le fait encore aujourd'hui, un peu des petits travails ?
H : Malheureusement il est décédé.
C : Oh je suis désolé…
H : ça fait sept, sept ans qu'il est décédé, ouais, ouais.
C : donc on va un peu parler de la culture, de l'origine et aussi du retour au pays... donc juste au début sur les associations, est ce que vous, vous fréquentiez des associations culturelles ?
H : Ici en France ?
C : en France.
H : Non.
C : et pour voir d'autres Algériens.
H. Ah non, non mais oui, j'ai comment on dit, j'ai fait des connaissances parce que là à la Croix Rousse où… A Antoine Charial où j'habitais, alors là, y a des Français des Algériens, des immigrés comme moi, on s'entend bien. A la Croix Rousse aussi on était... je suis restée treize, dix-huit ans à la Croix Rousse, on s'entendait bien. Moi j'ai une voisine européenne, c'est une Française, mais franchement, pour moi c'est une sœur, c'est pas une voisine. Pourtant on habitait sur le même palier toutes les deux et quand elle a besoin de quoi que ce soit elle vient chez moi et moi aussi. Mes enfants c'est comme ses enfants à elle. Elle est, pourtant elle est mariée, elle a divorcé, elle a quatre garçons ils sont maintenant grands quoi, mais je m'entendais bien avec elle. On dirait que c'est ma famille. Et elle aussi, elle m'appelle tout le temps ma sœur. Mon mari elle l'appelle mon frère, et moi elle m'appelle ma sœur. Alors je…on est tout le temps ensemble, on s'entend très bien très bien très bien. C'est pour ça on dirait quelqu'un de ma famille, et moi aussi je la considère comme ma sœur. C'est elle qu'à…mes enfants ils sont tout le temps chez elle. Alors elle leur fait des cadeaux, elle leur fait des…. Elle leur achète des choses. On s'entendait très bien. Jusqu'à présent j'ai pas de nouvelles d'elle.
C : et est-ce que vous allez, par exemple, moi j'ai travaillé au centre social des Buers, est ce que vous vous êtes allé pour vos enfants dans ces centres ils font parfois des actions ?
H : Non, pas… quand je suis venue ici, à Villeurbanne, mes enfants ils étaient grands. Mais quand j'étais à la Croix Rousse, oui, y a des associations, ils vont en colonie de vacances, ils vont en centre aéré, j'ai pris, j'ai pas privé mes enfants... comme on dit ils ont profités de tout, de tout...
C : Maintenant on va un peu parler plus du pays. Alors est ce que vous avez encore de la famille en Algérie ?
H : Oui j'ai ma famille là-bas.
C : D'accord, il vous reste beaucoup de gens de votre famille ?
H : Oh, j'ai perdu tous mes frères et sœurs, il me reste juste une sœur, j'ai des neveux, j'ai des nièces, j'ai mes belles-sœurs, j'en ai encore deux. J'ai… mes neveux, j'ai mes nièces, j'ai ma sœur...

C : Et comment vous faites pour prendre des nouvelles d'eux ? Est-ce que vous écrivez, est ce…
H : Alors à l'époque elle avait pas de téléphone mais j'écrivais souvent. Alors dès qu'on a eu le téléphone alors on se contact par téléphone, on se téléphone.
C : d'accord. Elle l'a eu très récemment le téléphone ?
H : Non, bon, il y a… a peu près dix ans, comme cela.
C : Et pour vous, vous préférez téléphoner de la maison ou vous alliez quelquefois dans des centres d'appels où c'est parfois un peu moins cher ?
H : Oui, des fois... Bon j'achète des cartes téléphoniques puis j'appelle et des fois eux aussi ils ont des cabines, pour me téléphoner ils ont des cabines avant qu'il rentre le téléphone, enfin des cabines téléphoniques, ouais. Mais maintenant ils ont tous le téléphone à la maison, on se téléphone à la maison.
C : et vous parlez toujours en arabe ?
H : Oui… En Algérie ?
C : oui.
H : Oui, il y a mes neveux, mes nièces qui comprennent le français.
C : d'accord, ils comprennent.
H : Ah oui ils comprennent, ils ont été à l'école, y a, ils font des cours de français aussi.
C : et est-ce que vous leur téléphoner souvent ?
H : Oh je téléphone pas souvent, tous les quinze jours vingt jours c'est tout. Pour prendre des nouvelles, voilà.
C : Et est-ce que vous avez internet ici ?
H : ici ? Oui avant j'avais internet parce que mes enfants ils étaient tous là. Mais maintenant que je suis toute seule, je l'ai enlevé ça sert à rien.
C : et est-ce que vos enfants ils vous ont montré d'autres moyens de communiquer, par email ?
H : Non, non, non, ils ont bien voulu, mais moi j'ai dit non. Laissez-moi tranquille, c'est moi qui voulais pas, mais il voulait quand même que j'apprenne un peu, sur internet, sur. Mais moi, c'est un peu dur voilà.
C : et est-ce que parfois vous regarder la télévision d'Algérie ?
H : oui, de temps en temps oui, j'ai la parabole, oui. Je regarde quand y a rien du tout à la télé, j'allume et je regarde un peu le pays oui, pour qu'on l'oublie pas. On n'oublie pas le pays, je suis née là-bas moi.
C : et c'est plus facile aujourd'hui ? Cela a été plus dur quand vous êtes arrivée ?
H : Oui, c'était plus dur quand moi je suis venue. Parce que je suis la dernière à ma mère, je suis la dernière des filles et des garçons. Et le moment où je me suis mariée, je dors encore avec ma mère. Alors la séparation de ma mère, ça m'a….
C : ça a été dur ?
H : C'était dur de me séparer de ma mère. Alors tous les jours j'écris j'écris j'écris ,et elle aussi. Je pleurais tous les jours, je pleurais, je pleurais pendant presqu'un an, jusqu'au jour où j'ai eu les enfants. Jusque le moment où j'ai accouché c'est là où je commence, j'ai mis c'est là où je commence à m'habituer avec… En plus j'étais à la campagne, mon mari travaille, moi je sors pas. Je sors juste dans le petit village, dans le petit coin, perdu là. Ouais [mimes et rires]. C'est pas pareil.
C : Elle a été triste votre maman quand vous êtes partie ?
H : Ah bah oui, c'est normal, c'est normal où viendra le jour où je quitterais ma mère.
C : et est-ce que encore aujourd'hui vous lisez des journaux du pays, ou pas ? Est-ce que vous y avez accès ?

H : Oui, des fois ,de temps en temps, sinon je regarde les informations sur le… sur le pays. Oui, les journaux je lis pas, enfin les journaux du bled, du pays, je lis pas. Mais pourtant je lis l'arabe et le français. Mais la plupart du temps parfois je regarde les informations sur le... sur l'Algérie, sur les pays arabes pour voir qu'est ce qui se passe, comme ici. Voilà c'est tout, sinon.
C : Et est-ce que vous arrivez à retourner en Algérie ? Quand est-ce que vous rentrez ?
H : Pour l'instant, bon bah oui, viendra le jour où on rentrera en Algérie.
C : et en vacances ?
H : Ah oui, ça j'y vais toutes les années j'y vais.
C : tous les ans ?
H : Ah tous les ans j'y vais.
C : avec votre mari aussi avant, avec vos enfants ?
H : oui, oui, on part avec les enfants, avec mon mari, chaque année on y va. Bon y a des moments où on part pas deux ans, trois ans parce que avant. Et quand j'y vais-je vais soit chez ma mère, mais elle est décédée, soit je vais chez ma belle-sœur chez mon frère. C'est ma belle-sœur et ma cousine et c'est elle qui nous a élevé, elle nous a trouvé tout petit alors maintenant c'est. Moi il me reste une sœur maintenant mais elle c'est plus qu'une sœur c'est pour moi. Et elle aussi, mes neveux, mes nièces et ma belle-sœur c'est... on dirait que je suis sa fille. Alors j'y vais, on se téléphone souvent. Même si je lui téléphone pas des fois pendant dix jours quinze jours elle m'appelle pour prendre des nouvelles. Pour moi c'est comme ma mère. Mais ma mère elle était comment, moi ma mère elle a eu, elle l'a mariée avec mon frère toute jeune, c'est ma mère qui l'a élevé, elle lui montrait des choses quoi qu'elle ne connaissait pas. Et quand ma mère elle est décédée, c'est elle qui nous a... enfin quand moi je me suis mariée ma mère elle était encore en vivante. Mais maintenant elle est… Pour elle je suis comme sa fille.
C : Quand vous y retournez, vous essayer d'aller chez l'un ou chez l'autre, ou est-ce que vous essayez d'aller chez les deux familles à la fois.
H : oui mais moi j'ai acheté une maison là-bas. J'ai une maison là-bas en Algérie, à Constantine, oui.
C : en plein milieu de la ville ou un peu sur les côtés ?
H : Non, au centre même, je suis juste à côté de l'aéroport et c'est une grande ville Constantine. C'est une grande ville, j'ai tout au centre de Constantine.
C : Et vous êtes toujours rentrés avec vos enfants ?
H : Oui, pendant les vacances. Oui, on y va, chaque année on y va. Bon maintenant, ils sont mariés. L'année passée je suis partie avec mon fils, sa femme et les petits-enfants. On a passé le ramadan là-bas, puis après on est rentré. En 2009, mon fils il est parti, il a baptisé son fils là-bas, dans ma maison. Même si leur père il est décédé, ils ont une maison là-bas, quand ils ont envie de partir en vacances, ils partent là-bas. En 2009 aussi il est parti mon fils, ma belle-fille, mes petits-enfants et ma fille aussi, la grande elle est partie.
C : Maintenant ils partent un petit peu sans vous ?
H : oui, de temps en temps, oui oui oui, on y va. Surtout mon fils, l'ainé, il aime l'Algérie, il aime bien aller là-bas.
C : Et vous cela vous fait du bien de rentrer ?
H : Ah oui ; oui, oui ça fait di bien parce qu'ici en France j'ai personne, j'ai pas de famille, j'ai rien, ni moi ni mon mari. Alors ce que fait, ça me fait du bien de voir un peu la famille.
C : Et quand vous y allez, qu'est-ce que vous rapportez ? Est-ce qu'ils vous demandent de rapporter des choses ?
H : Non non non, jamais ils me demandent, mais c'est moi. Bon, de temps en temps, ils me demandent quelques petites choses mais c'est moi qui le ramène.

C : C'est des petits cadeaux ?
H : Voilà, des petits cadeaux, des vêtements, des morceaux de tissus, du parfum, des savons, des petits cadeaux, voilà.
C : Et vous quand vous êtes sur place, qu'est-ce que vous aimez bien ramener ?
H : Oh bah j'aimerais bien ramener des choses de l'Algérie. Il y a des jolis plats, des jolis vêtements… y a de la confiserie, enfin des gâteaux, des bonbons, des dates, bah de tout.
C : Et est ce qu'il y a quelque chose que vous ramenez, que vous ne pouvez pas vous dire, si je vais là bah il faut que je ramène quelque chose ? La chose que vous ramenez à chaque voyage ?
H : Oui, le plus, c'est comment on dit c'est des... . Des…. Parce qu'ils utilisent là-bas du couscous, on le sèche, on le laisse pour le…. ils font beaucoup de couscous. Après il y avait de la pâte, après on la coupe avec les doigts, je sais pas si vous connaissez, on appelle ça…. Parce qu'ici y en n'avait pas. Je ramène de là-bas. C'est des pâtes, il y a plusieurs sortes de pâtes, c'est pas les mêmes pâtes, mais c'est des pates quoi. Parce qu'ici on en trouve pas, et là j'ai pas les choses pour fabriquer avec quoi. Là-bas on a tout ce qu'il faut là-bas.
C : Et vous ne les trouvez pas en France ?
H : Si, si, maintenant si. Y en a. mais seulement maintenant y a le manque de temps. J'ai pas le temps de faire tout ça. Parce qu'il en faut du temps pour ça, et là-bas ils sont nombreux, ils s'aident entre eux, alors voilà quoi.
C : Et quand vous rentrez, c'est pour combien de temps ?
H : Pour partir en Allégorie ?
C : Pour partir en vacances ?
H : Oui, y a le moment où mon mari il était vivant, il aime bien sa maison, il aime bien, on y reste deux mois. Et là moi j'y vais pendant cinq semaines, un mois et je rentre.
C : Et toujours en avion ou alors en bateau ?
H : Non, les premiers temps, on part en bateau. Bon ça dépend des années. Alors pour avant, comme l'année dernière et l'année passée on est parti par avion.
C : Et quand vous retourner voir votre famille, combien de personnes vous arrivez à voir ? Tout le monde ?
H : Houlà, pas tout le monde, mais de temps en temps, ils viennent me voir ou je vais les voir. Et j'ai mes neveux, j'ai mes nièces. Bon j'y vais les voir, mais la plupart du temps c'est eux qui viennent me voir. Et comme j'ai une grande maison y viennent voir. Voilà quoi, mes neveux, leurs femmes, leurs enfants.
C : Et quel accueil ils vous font ?
H : Ala, ils sont supers gentils ouais. Quand je vais là-bas, franchement, c'est par rapport à ici en France c'est pas pareil
C : Ca a été difficile d'arriver ici sur Lyon-Charial, de ne plus avoir personne ?
H : Bah oui, bah après j'avais mes enfants et après j'ai fait des connaissances des voisines ça allait mieux… Et après, j'ai fait des connaissances de voisines, c'est des européennes, des algériens, des tunisiennes, des marocaines, on s'entendait très bien, très très bien.
C : Et là vous faites partie du réseau des assistantes maternelles ?
H : Oui, oui.
C : Et de temps en temps vous allez au relais pour discuter ?
H : Oui d'habitude y a, d'habitude moi, comme on est nombreuse là-bas, les assistantes maternelles, on est nombreuse, alors chaque jour y a un groupe. Et moi j'étais dans le groupe du mardi l'après-midi. Avant on y va tous les mardis l'après-midi, et maintenant comme on est nombreuse, on part comme moi, par exemple j'y vais un mardi sur trois, un mardi sur quatre, ou un mardi sur deux, ça dépend des jours. Ouais on s'entend très bien aussi, pourtant y avait de toutes les nationalités, de toutes les races, mais on s'entendait très bien.

C : Vous aimez bien discuter ?
H : Oui, on discute, on parle, du tout quoi.
C : Et vous est ce qu'un jour vous aimeriez retourner vivre en Algérie ?
H : Bah oui, viendra le jour où j'arrête de travailler. Peut-être j'y vais mais bon pour l'instant je suis avec mes enfants. Pour l'instant je travaille. Et si je pars, je pars deux trois mois et après je reviens, deux trois mois et après je reviens. Et après on verra d'ici là, on verra.
C : Quel âge ont vos enfants ?
H : Mon fils, il est né, il a trente-huit ans, la deuxième elle a trente-cinq ans, y en une elle est née en 80, la grande elle est née en 1976, la deuxième en 1978, et le dernier en 1988. Ils sont tous mariés, ils ont des enfants, voilà. Y a que le dernier, il a pas encore d'enfants.
C : Et ils habitent tous vers Villeurbanne ou vers Lyon ?
H : Non, non, non, y a une seule, la grande celle que je garde sa fille, elle est à Tassin. Sinon les autres ils habitent loin. J'ai mon fils il habite dans le 42, j'ai ma fille, la deuxième, elle habite dans le 36 à Châteauroux, je sais pas si vous connaissez, dans l'Indre. J'en ai une qu'est à Morlaix dans le 39 puis elle a déménagé au mois d'octobre passé, elle habite à Bourg en Bresse. Et j'ai mon fils le dernier il habite… il habite à Montbéliard dans le 25.
C : de partout.
H : Voilà, de partout.
C : Vous allez les voir de temps en temps où ils viennent vous voir ?
H : Oui, mais eux ils viennent parce qu'ils savent que je travaille j'ai pas le temps alors ils viennent. Mais quand je travaille pas je vais les voir.
C : Et vous avez la voiture ?
H : J'ai la voiture, j'ai le permis, et je conduis pas.
C : Vous ne conduisez pas ?
H : J'ai perdu la main. Ca fait… j'ai eu mon permis en 83/84, avant c'était mon mari, oui je suis là, je suis là, je suis là. Mon mari il est parti après les enfants. Mon mari il est décédé alors là j'ai pris quelques heures. Il faut que je reprenne quelques heures, mais j'ai peur, j'ai toujours peur alors voilà. Sinon tous les enfants ils ont le permis, ils ont des voitures oui.
C : Est-ce que vous êtes musulmane ?
H : Oui.
C : Est-ce que vous pratiquez à la mosquée ?
H : Oui je pratique, mais la mosquée c'est rare où j'y vais. Parce que j'ai pas le temps avec mon travail, avec les gamins je peux pas. Je suis musulmane, je pratique, je fais la prière et voilà.
C : Vous n'allez pas à la mosquée s'il y a un peu des réunions, des associations ? Vous en faites partis ?
H : Non, moi non. Non j'y vais pas.
C : Et votre mari il en faisait partie ?
H : Non mon mari, non, il fait juste la prière mais on n'y va pas. Moi j'y ai été deux ou trois fois à la mosquée. J'ai mes deux filles qu'ont, qui sont mariées aussi qui sont musulmanes qui portent le « gilberk [jilbab ??]». Les deux dernières, la grande non. Mon fils aussi sa femme elle est pratiquante, c'est-à-dire qu'elle fait que la prière, le ramadan et tout mais elle porte pas le foulard. Oui, j'ai mon fils le dernier, il s'est marié avec une française convertie, et mes deux filles ,elles sont mariées avec des français convertis aussi, c'est des vrais musulmans, leurs maris aussi sont très gentils, voilà.
C : Et je voulais juste revenir sur votre mari, est ce que vous vous souvenez quand il a travaillé et s'il a travaillé à Villeurbanne à un moment ?
H : Non, il a pas travaillé à Villeurbanne, l'usine elle était vers Grange Blanche. Et après ils ont déménagé, ils sont partis à St Priest je crois. Et après quand il était au chômage, quand

moi je travaillais, dans les ménages, je les ai embauchés avec moi, il faisait surtout les marchés, les nettoyages sur les marchés. Mon fils, l'ainé il était petit, il travaille quand même pour faire de sous, d'argent de poche. Mais il a pas travaillé ici à Villeurbanne.
C : Je pense que c'est à peu près bon sur les questions maintenant, vous avez très bien répondu….
H : Si vous voulez continuer je suis là ! Vous êtes là, faut me poser des questions y a pas de soucis !
C : On va peut-être revenir sur l'environnement familial, quand vous êtes partie, est-ce que beaucoup de gens de Constantine qui sont partis comme vous à l'époque ?
H : Bah, moi je connais pas de gens… Là ici en France, c'est rare où je trouve des constantinois. Là où j'habitais, pourtant je suis née dans une grande ville, et au centre de la ville, je suis née à Constantine, je sais pas, y a un grand grand hôtel, ça s'appelle l'hôtel Sirka, à l'époque bah je suis née là, entouré des français. On était là, on mangeait ensemble. Ma mère elle me raconte, on faisait du couscous ensemble, mais franchement, on s'entendait très bien en Algérie avec les français. Même ma mère elle était chez un architecte, quand il est parti en 62, il lui a dit, ils ont proposé à ma mère de venir en France avec elle. Mais elle a dit j'ai mes enfants, j'ai mes petits-enfants ici, je travaille, mes enfants ils ont encore des petits, je peux pas y aller.
C : Et est-ce qu'il y a beaucoup de gens de votre famille qui ont immigré en France ?
H : Non, y a que mon frère, il est venu mais je me souviens pas quelle date. Il est venu il est resté que deux ans. Et il a travaillé, lui il était, il était vraiment intelligent. Il était ici, il a fait un C.A.P. de serrurier et après il est resté. En tout il est resté deux ans, deux ans et demi ici en France. Il était à Corbeil Essonne je crois. Et il avait un collègue à lui, il était mort devant lui, mon frère il a… il est devenu malade quoi. Alors il a laissé tout il est rentré. Lui il était en train, il travaillait dans une usine de cartons. Et lui ils étaient en train de discuter, mon frère et lui et le patron il est venu, et mon frère il était avec la machine, il a quitté la machine, il discutait avec mon frère et d'un seul coup il est parti, il a appuyé sur un bouton et le bouton il s'est accroché sur la manche de la veste elle l'a enroulé… Et mon frère, il l'a vu, il l'a vu et il était choqué. Il a eu un choc et voilà… il est reparti, il est resté que deux ans et demi je crois. Moi j'étais toute petite à l'époque.
C : Et vous dans vos amis que vous aviez en Algérie, ils sont venus ou pas ?
H : Non je connais personne. Je connais avant qu'ils venaient mais pas de Constantine. Non, je connais pas. On se rencontre ici des fois des gens de Constantine, on parle comme ça mais je les connais pas.
C : Et vous m'avez dit des fois il y a des gens de votre famille qui viennent en vacances. Ils aiment bien venir ?
H : Avant oui, avant. Avant j'avais mes neveux, ils sont venus, elle est venu ma belle-mère, ma belle-sœur, elle est venu ma mère et après j'ai plus personne qui venait.
C : Et vous y retournez donc plus souvent ?
H : Oui, j'y vais chaque été.
C : Et est-ce que vous voyagez quand vous êtes sur place, est ce que vous allez autre part qu'à Constantine ou vous restez à Constantine ?
H : Y a des moments on sort, mais y a des moments on sort pas, je reste à Constantine et c'est tout. Juste quand les enfants ils étaient petits je les emmenais à la plage, parce que nous à Constantine y a pas de plage. Alors y a 80 kilomètres, y a 90 kilomètres. Je les amène, c'est tout, sinon j'ai pas trop bougé de Constantine.
C : Quand vous êtes arrivé, vous avez obtenu la naturalisation parce que vous étiez mariée avec votre mari ? C'était avec le regroupement familial quand vous êtes venue ?

H : Bah oui sûrement, parce que je suis venue d'abord, je suis restée et après on a fait les démarches avec le cousin de mon mari. Et mon mari et son cousin ils achetaient un petit, comment on dit, une toute petite maison. Et ils sont je sais pas trois ou quatre, ensemble et comme il était propriétaire alors je suis venue comment on dit, avec les papiers de la maison. Et après elle est venue l'assistante sociale, on a fait les papiers. C'était pas compliqué comme maintenant avant, c'était pas comme maintenant.
C : C'était rapide ?
H : Oui c'était rapide, c'était rapide.
C : et l'assistante sociale elle vous a beaucoup aidé ?
H : Ah oui, oui.
C : C'était toujours là même ou ca changeait ?
H : je sais pas, je l'ai vue une fois, c'était en 1973, alors je l'ai vu juste pour les papiers après j'ai eu mes papiers alors voilà quoi.
C : Vous comme vous parlez très bien français est ce que parfois vous avez aidé des algériens qui ne parlaient pas français, qui ne comprenaient pas les démarches ?
H : Oui, Oui, j'ai eu des voisines elles comprenaient pas le français alors je leur traduis un petit peu, je les aide.
C : Pour tout ce qui est administratif ?
H : Oui, voilà, c'est dur, c'est vrai que c'est dur et après voilà… elles ont des enfants, maintenant y a les enfants…. Oui c'est vrai, avant c'était pas dur comme maintenant. C'est plus dur la vie.
C : C'est très dur pour les papiers aujourd'hui ?
H : Oh oui vraiment c'est dur, il y a plein de gens qui n'ont pas. Moi je connais un neveu à ma voisine, il s'est marié en Algérie, ça fait trois ans quatre ans sa femme il peut pas l'amener ici. Oui il s'est marié là-bas, il a une petite fille là-bas mais pourtant il a l'appartement mais il travaille pas encore. Mais y a toujours quelque chose… non il faut... c'était pas comme avant, maintenant c'est plus dur.
C : je crois que c'est à peu près tout, je vous remercie
H : Mais de rien, ça fait plaisir
C : vous reparlez un peu souvent comme cela de l'Algérie avec vos voisines ?
H : Oui, oui, on parle comme cela, de temps en temps quand on quand elles viennent me voir, ou bien je vais les voir. On parle, on discute, mais les enfants ils sont tous grands, ils sont tous… y a rien, hier j'étais avec ma voisine, elle me parlait parce que son mari il était malade, et là il est un légume le pauvre, et là elle voulait l'amener en Algérie, au moins s'il doit mourir il meurt là-bas. Mon mari il est mort ici, oui il est mort ici.
C : Et vous l'avez enterré ici?
H : Non, non, je l'ai amené en Algérie, je l'ai amené là-bas. Pourtant il a jamais été malade, il a jamais été, et d'un seul coup il a une hémorragie cérébrale, tout le côté gauche a été paralysé. Après ça a été, avec la rééducation, les médicaments, le traitement et tout, ça va, ça a été, il a juste sa main elle était comme cela [elle mime sa main], il arrivait pas à l'ouvrir ni à la plier. Il marchait, il sortait pendant trois ans, il allait très bien, puis après en 2003, ils lui ont trouvé qu'il avait une tumeur dans le cerveau, il s'est fait opérer et après ça a été très bien, on est parti en Algérie, il est resté deux mois, et après il est rentré et en 2004 je l'ai amené, il est parti avec mon fils en dernier en avion, moi je suis partie en bateau et pendant que je suis partie il était malade. Le jour même où il allait prendre l'avion il est tombé malade. Et quand je suis allée là-bas, je suis allée chez le médecin il a eu la prostate. Alors ils lui ont mis des (sangles). Et après il commence à rechuter et tombe, un jour il est tombé dans les toilettes, dans le couloir, il commence à perdre l'équilibre quoi. Et après je suis rentrée, je l'ai amené directement chez son... Parce qu'il a un médecin traitant à l'hôpital neurologie qui le suit

toujours et il a dit faut qu'on le garde. Et un jour il est tombé dans les toilettes et j'avais mes enfants mes filles ils étaient à l'école, c'était des étudiantes, et je parlais avec mon fils il est rentré chez lui au téléphone. Et tout à coup il est tombé, j'ai appelé, il était grand, il était fort et moi j'arrivais pas à le prendre, et en plus il est tombé dans les toilettes. La porte elle s'est fermée, alors j'ai dit à mon fils Ichem comment je vais faire. Il m'a dit « maman va appeler les voisins ». Je suis allée voir mon voisin monsieur Muller il était pas là, sa femme elle me dit, il était pas là. Y avait la petite fille de la gardienne elle m'a entendue elle a appelé sa mère, et ma voisine elle a appelé monsieur Golmert au 4e et la fille de la gardienne elle est venue, je sais pas comment elle a fait, elle était forte elle aussi, elle l'a pris et l'a sorti des toilettes et l'a pris elle l'a mis dans le lit. J'ai souffert avec mon mari vous savez, et après il commence à rechuter, un jour il est tombé du lit il s'est cassé l'épaule, et après bon, il est resté un mois à l'hôpital et après voilà le médecin il m'a dit faut se préparer, il va pas rester longtemps quoi [larmes].
C : Vous êtes resté longtemps en Algérie après l'avoir enterré ?
H : Oui, je suis restée trois mois. Trois mois ou trois mois et demi pour faire mes papiers, tout quoi.
C : Pour revoir la famille ?
H : Oui, [larmes]
C : et ça vous manque les choses ici ?
H : Oui, comme on dit, vous êtes venus avec cinq enfants on était sept maintenant je suis toute seule. C'est dur [larmes]
(Je cherche des mouchoirs)
C : et vous avez prévu quand votre prochain voyage ?
H : Au mois d'août.
C : Et il y a un de vos enfants qui vient avec vous cette année ?
H : Non, cette année non je crois pas. Je crois pas cette année qu'ils partent avec moi. Peut-être l'année prochaine ou…. Parce qu'ils sont tous… ils ont eu des bébés... j'ai mes deux filles, les dernières, celle qu'habite à Châteauroux, celle qu'habite à Bourg en Bresse ça fait pas longtemps qu'elles ont accouché. Une elle a accouché en mars, l'autre elle a accouché le 14 mars, et mon fils il a eu un petit garçon aussi le 6 avril, il aura cinq mois alors il peut pas y aller.
C : Et vous en avez combien des petits enfants ?
H : j'en ai dix.
C : dix petits-enfants, ça fait beaucoup. Et vous leur parlez toujours en arabe ou aussi en français ?
H : Des fois, oui des fois. Parce que leurs parents ils leur apprennent à lire et à écrire en arabe. Mais ils parlent plus en français mais ils savent. J'en ai des petits-enfants là, qui habitent à Bourg en Bresse, la petite fille, le petit garçon, Yassin, il va avoir. Le… Bah oui, c'est aujourd'hui son anniversaire, le fils à mon fils, il aura cinq ans, aujourd'hui il a cinq ans. Sa sœur elle a six ans et demi et lui il a cinq ans et le petit il va avoir cinq mois. Alors ils parlent bien, les enfants à ma fille il parle bien arabe, ils savent compter en arabe, ils parlent en arabe, quand ils nous voient faire la prière ils font la prière avec nous, ah franchement ils se débrouillent bien. Ma fille l'autre aussi ça va bien elle leur apprend... Bon j'ai ma fille la grande elle travaille dans une assurance, à la MAIF, si vous connaissez, elle a une petite fille, le 10 elle aura 10 mois, elle est encore petite elle.
C : elles les mettent dans des écoles pour qu'ils apprennent un petit peu l'arabe ou est-ce que c'est que les parents ?

H : Non c'est que les parents. Si si ils vont, le petit Yassin qui va avoir 5 ans le 23 il va le samedi dimanche. Il a une heure ou deux heures qu'il apprenne un peu l'arabe. Et j'ai ma petite fille aussi elle va à l'école arabe le dimanche matin, celle qui habite dans le 42.
C : Et vous leur ramenez quoi à vos petits-enfants d'Algérie ?
H : Oh je leur ramène des vêtements, je leur ramène des robes, surtout pour les filles. Les garçons je leur ramène aussi des vêtements d'Algérie et parfois des survêtements, des vêtements pour la prière. Ca dépend, des fois je leur achète des colliers, des chaines en argent avec leurs noms, ou avec leurs initiales
C : Et c'est important pour vous qu'ils gardent un peu cette culture algérienne ?
H : Oui, Oui, oui, bien sûr. Ils sont, comme on dit nous on est des algériens, faut pas qu'ils oublient aussi leur pays, voilà. Mes enfants aussi faut qu'il… surtout la grande, elle parle bien l'arabe. J'en ai une seule elle comprend et elle n'arrive pas… quand elle était petite, elle comprend quand on lui parle en arabe mais elle n'arrive pas à répondre quelques mots elle n'arrive pas. Alors les autres ça va. Maintenant ils sont mariés avec des français convertis, eux aussi ils prennent des cours d'arabe. Voilà quoi.
C : Je vous remercie vraiment.
H : De rien, à votre service. Moi quand elle m'a dit Marie Claude, je lui ai dit y a pas de problème, si elle veut venir elle vient, surtout le vendredi, parce que je garde un petit garçon et sa sœur, et comme leur mère elle est de repos aujourd'hui je les ai pas, j'ai que ma petite fille. Son père il travaille, il a fini de bonne heure aujourd'hui donc il l'a récupéré il est parti vers 3h, 3h moins quart.
C : Vous en gardez donc trois avec votre petite fille ?
H : Oui, pour l'instant trois, avec ma petite fille.
C : Et vous en avez gardé jusqu'à combien des enfants ?
H : Normalement c'est jusqu'à quatre mais moi je garde que trois. Ça donne beaucoup de travail, c'est une très grande responsabilité les enfants. C'est dur hein.

Coupure (pause), le temps qu'elle retourne à la cuisine pour nous prendre une citronnade. Elle recommence à parler de son appartement en revenant, j'ai rallumé tout de suite.
C : C'est votre employeur qui vous a trouvé ce logement ?
H : Oui
Et vous êtes employée par la mairie ?
H : Non, non, non, je suis employée par une entreprise de nettoyage, voilà.
C : Et vous nettoyiez quels bâtiments ?
H : non j'étais dans les bureaux, je travaillais dans les bureaux, dans les banques, dans les assurances. Ouais, comme on dit, je travaillais avec beaucoup de patrons, c'est beaucoup de société quoi. Alors je commence à 5h du matin, après je rentre, après je travaillais entre midi et deux heures dans les privés et après je reprends à 5h jusqu'à 10h/11h du soir. Et y a mes filles qui viennent m'aider, après je les ai embauchées avec moi pour faire un peu d'agent alors voilà, voilà c'est des entreprises de nettoyage. J'étais 25 ans chez le même patron, 25 ans de travail.
C : Donc vous étiez déjà ici quand vous travailliez dans l'entreprise, et l'agrément de nourrice, quand avez-vous décidé de le passer ?
H : Je l'ai passé en travaillant, et après j'ai arrêté j'étais tellement…. avec mon mari il était malade, et tout et après j'ai arrêté le travail et j'ai fait l'agrément j'ai dit je vais rester, je vais rester un peu chez moi c'est comme cela voilà ?
C : C'est fatigant, mais c'est moins fatigant que les ménages ?
H : Ah bah oui, les ménages, c'est pas les ménages qui me fatigue c'est le trajet de courir à droite à gauche dans les bus dans les métros. Des fois, bon, c'est mon mari qui m'amène mais

avant, quand un travaillait, faut qu'on… Moi, je sors le matin, il est avec eux et quand je rentre lui, il part. Et le soir dès que je pars lui il rentre. Alors on est tout le temps avec les enfants quoi. On les laisse jamais tout seul quoi.
C : Donc il y avait tout le temps quelqu'un à la maison ?
H : oui, voilà. Ça tombait bien avec mes enfants jusqu'à ce qui soient grands.
C : Ils ont tous fait leurs études à Lyon ?
H : Ah oui, tous.
C : Et le logement de la Croix Rousse que vous avez trouvé, c'est l'assistante sociale qui vous a aidé, vous aviez des aides ?
H : Non, non, non je vous ai dit c'est avec les sans-abri, c'est eux qui m'ont fait une mutation parce que l'appartement que j'habitais à Antoine Charial il était trop petit. Alors j'ai fait une demande, et quand ils ont trouvé un appartement plus grand ils me l'ont donné quoi.
C : et il était propre, il était bien l'appartement ?
H : Oui, oui, oui, il était refait à neuf. Seulement c'est haut la Croix Rousse, les appartements ils font presque quatre mètres de hauteur, alors pour chercher les tringles de rideaux [rires], c'est un peu difficile. Et après j'ai parlé avec mon patron, il m'a dit oui, j'ai le pourcent patronal et c'est eux qui m'ont trouvé ici, là.
C : et pour les papiers, pour l'emploi, vous aviez une carte d'identité française ?
H : Non, j'ai gardé toujours la carte de séjour. Je suis toujours algérienne.
C : Toujours la carte de séjour ?
H : voilà, tous les dix ans, on la renouvelle.
C : et vous n'avez jamais eu de problèmes pour la renouveler ?
H : non, jamais, jamais.
C : Et vous n'avez pas envie de demander la nationalité...
H : Avant, j'étais jeune, c'est vrai, j'ai regretté, mais maintenant c'est trop tard, je suis vieille [rires]. Avant j'ai pas, c'est vrai, j'aurais dû faire avant.
C : et votre mari c'était comme vous ?
H : comme moi aussi, oui. On a toujours la carte séjour, pas la carte d'identité française. Mes enfants par contre ils sont nés ici, ils ont tous la carte française, le passeport français, tout.
C : Vous n'avez jamais eu de soucis pour refaire vos papiers mais vous connaissez des gens qui ont eu des soucis pour les cartes de séjour ?
H : Oui, il y en a d'autres, oui je vous ai dit, soit le travail, soit le logement, soit. Moi comme on dit je fréquent pas trop trop des gens que je connais pas. Bon, bonjour, bonjour, et toi. Voilà, même j'ai mes voisins ici c'est tous des copropriétaires, on est trois ou quatre locataires ici c'est tout. Sinon c'est que des propriétaires ici, c'est tout. On se voit, bonjour, bonjour et on parle on discute un peu mais chacun il est chez soi. Moi je suis pas une femme, comment on dit, qui fréquente beaucoup, beaucoup, moi j'aime pas. Bon, quand on… Mes voisines, mes anciens voisins on se fréquentait. Jusqu'à présent on va chez l'une chez l'autre, quand par exemple quelqu'un rentre à l'hôpital on va le voir, ou bien quand on fait des fêtes enfin les mariages, les baptêmes, on y va aussi et mais, à part ça…
C : Vous trouvez qu'il y a des différences sur Lyon et Villeurbanne sur les gens ?
H : les premiers temps les enfants parce qu'ils sont nés, ils ont grandi là-bas à la Croix Rousse, les premiers temps, c'étaient durs pour eux, ils ont laissé les copines, ils ont laissé les voisines, ils ont laissé tout. Et après d'un seul coup… J'ai ma fille elle était à l'école Marie Curie ici là, elle a eu son bac ici, et j'ai ma fille, elle a suivi son BTS je crois à la Duchère, enfin je me rappelle plus.

ANGELE SANTORO, ITALIENNE, NEE EN 1949, ARRIVEE EN 1951

L'entretien a lieu au domicile d'Angèle Santoro, ma tante, 15 Place des Maisons Neuves à Villeurbanne, le 19 mars 2012 à 14h30. Il a duré environ une heure. J'ai choisi de la rencontrer pour cet entretien car je savais qu'elle avait des origines italiennes mais je ne connaissais pas son histoire.
Elle est née en Italie, à Roccasecca, petite ville du Latium, le 16 juillet 1949.
Elle s'est mariée à 21 ans avec mon oncle, Jean-Louis Mancone, frère de ma mère, et est aujourd'hui divorcée. Elle a deux fils, Stéphane et Anthony, et est plusieurs fois grand-mère.

Nom : Santoro
Prénom : Angèle
Date de naissance : 16 juillet 1949
Origine nationale : italienne
Langue maternelle : français
Profession des parents (décédés)
- Père : manœuvre
- Mère : sans profession

Nombre de frères et sœurs : deux frères et deux sœurs
Situation matrimoniale : divorcée
Nombre d'enfants : deux
Date/âge d'arrivée en France : 1951 / 2 ans

C.B. Raconte moi un peu ton départ d'Italie et l'arrivée en France ?
A.S. Je devais avoir à peine 2 ans.
Regarde. *(Elle me montre des photos de sa famille dans un cadre, sur son buffet)* Ici c'était un peu avant de partir d'Italie. Là, j'étais un peu plus grande, on était en France, mais ma plus petite sœur n'était pas encore née. J'ai rajouté sa photo d'identité sur le côté pour avoir toute ma famille avec moi.
(Elle revient s'asseoir et reprend son récit)
Mon père est arrivé en 1949, avant nous. C'était la misère en Italie. La terre ne produisait plus rien. On ne pouvait plus vivre. Il est allé chez ma tante. Il a trouvé du travail en France et on l'a rejoint un peu plus tard. On a d'abord été chez ma tante. Mon père travaillait dans une ferme. On devait le rejoindre normalement mais il a perdu son travail quand on est arrivés. On a vécu dans une cabane, aux Buers. La pluie entrait par le plafond. J'étais très jeune, 4-5 ans, mais c'est une des premières images de ma mère dont je me souvienne, avec son parapluie dans la maison. On avait une seule pièce. Et après on a vécu dans une petite maison à Saint Jean près de la rivière. Elle était inondée. Mes frères ont fait leur catéchisme. Le curé leur a demandé où ils habitaient et, quand il a vu la maison, il a dit que ce n'était pas possible de vivre comme ça. Il nous a trouvé un logement dans la cure, à Croix Luizet. J'ai des bons souvenirs de cette époque. On avait un jardin.
C.B. Et avant ça aussi vous aviez un jardin pour produire de quoi manger ?
A.S. Je ne me rappelle plus exactement, j'étais très petite. Mais oui, il me semble bien qu'on avait un jardin aussi à la cabane. On avait quelques carottes, des patates. Comme on avait pas beaucoup d'argent ça permettait de manger.
C.B. A la cure alors, comment ça c'est passé ?

A.S. Pour mes frères, ça été dur. Ils ont détesté y vivre. Quand on en reparle on n'a pas du tout les mêmes souvenirs. Tu sais, on se moquait d'eux à l'école parce qu'on vivait avec les religieux. Mais moi, j'étais trop petite, ça ne me dérangeait pas. Après, un nouveau prêtre est arrivé. Il comprenait pas que des familles puissent être logées à la cure (il y avait une autre famille aussi). Mon père était ouvrier à Pitance, du coup, avec son travail et l'appui du curé on a pu avoir un appartement rue Armand. On était toujours sept là-bas. Ma plus grande sœur a quitté la maison à 21 ans et s'est mariée mais entre temps ma petite sœur est née quand on habitait encore à la cure.

C.B. Si on revient aux questions, dis-moi pourquoi ta famille est partie d'Italie exactement ?

A.S. C'était pour des raisons financières. Il y avait rien là-bas. On avait une petite maison avec un jardin mais la terre ne produisait plus rien. Il n'y avait pas de ville, pas de travail, on ne pouvait rien faire. En France, il y avait du travail donc on pouvait espérer s'en sortir.

C.B. Pourquoi être venu à Villeurbanne ?

A.S. Ma tante était ici depuis quelques années donc mon père l'a rejoint puis nous aussi.

C.B. C'était qui exactement ? La sœur de ton père ? Et depuis combien de temps elle était en France ?

A.S. Non, c'était la petite sœur de ma mère. Elle est arrivée en 1946 ou 1947 je crois pour travailler.

C.B. Comment êtes vous venus ? Par quel moyen de transport ?

A.S. On est venus en train. Ma mère était malade tout au long du voyage. Elle ne supportait pas les voyages. D'ailleurs, même après en France elle ne supportait pas de prendre le bus. Elle n'a jamais voyagé à cause de cela.

C.B. Est-ce que ta famille parlait français ?

A.S. Non, pas du tout.

C.B. Comment ils ont appris ? Est-ce qu'ils ont pris des cours ?

A.S. Non, mon père a appris sur le tas. Mes oncles quand ils sont arrivés, plus tard, ont suivi des cours du soir, mais mon père non. Je ne suis pas sûre que ça existait au moment où il est arrivé. Il a appris au travail.

C.B. Et ta mère ? Elle a appris comment ?

A.S. Ma mère elle n'a jamais appris à parler français. Elle parlait un mélange d'italien, ou plutôt du dialecte local, et de français mais elle ne pouvait pas se débrouiller toute seule. Il fallait toujours qu'il y ait quelqu'un avec elle quand elle voulait faire quelque chose, pour se faire comprendre. Elle ne pouvait pas aller faire grand chose toute seule. Même pour les courses c'était difficile de se faire comprendre. Elle parlait son langage à elle.

C.B. Et toi et tes frères et sœurs ?

A.S. On était petits donc on a appris à l'école directement. C'est beaucoup pus facile pour les enfants d'apprendre, de changer de pays, de s'intégrer. Mes frères étaient jeunes aussi donc on a appris directement à lire et écrire en français. Moi, je ne parle pas italien. Je comprends surtout le dialecte, sinon le vrai italien je ne l'ai jamais appris. Je me suis toujours dit que j'apprendrais une fois à la retraite mais je n'ai pas encore eu le temps, tu vois, avec tout ce que je fais.

Pour ma grande sœur, ça été difficile. Il y avait beaucoup de racisme et elle est tombée dans une classe où la maîtresse ne l'aimait pas beaucoup. Elle lui faisait nettoyer sa voiture au lieu d'apprendre. Elle a eu beaucoup plus de mal à s'intégrer parce qu'elle était plus grande. Et puis, elle avait mauvais caractère.

C.B. Au niveau du travail, tu m'as dit que ton père travaillait quand vous êtes arrivés ?

A.S. Mon père il travaillait au début dans une ferme.

C.B. Il travaillait déjà dans une ferme en Italie ? C'était son métier ?

A.S. En Italie, il n'avait pas eu de formation, il n'avait pas vraiment d'emploi. C'était un homme de la campagne. Il avait quelques animaux chez lui, un âne, des poules, et il s'occupait du jardin. Alors en France il a continué à faire la même chose. Et après il a travaillé sur des chantiers. Mais il n'était même pas maçon, il était manœuvre. C'était dur de s'en sortir.

C.B. Et les autres, ta mère, ta tante ?

A.S. Ma mère n'a jamais travaillé. Elle s'occupait de 7 enfants à la maison, ça faisait beaucoup, et elle faisait le jardin. Mais elle aurait bien aimé. C'était surtout l'argent qui l'attirait. Comme on n'en avait pas à la maison, ça lui aurait plu de pouvoir en rapporter plus. Mais de toute façon, elle n'aurait pas pu. Elle n'avait pas le temps et elle ne parlait pas français, comme je te l'ai dit. Et puis, il n'y avait pas beaucoup de femmes qui travaillaient à ce moment -à.

Sa sœur, ma tante c'était un peu le contraire. Elle était beaucoup plus jeune, plus moderne. Ma mère quand elle est arrivé elle avait 41 ans. Elle pouvait déjà plus vraiment changer. Ma tante, elle avait moins peur. Elle a fait du travail à la maison. Elle fabriquait des poupées en tissus. Je me rappel de carton entier de poupées. Après, elle a travaillé comme femme de ménage à l'INSA. Elle a fait partie des premières femmes qui travaillaient.

C.B. Elle n'avait pas d'enfants, ta tante ? Elle était mariée ?

A.S. Si, elle avait un mari et deux enfants mais c'était pas comme ma mère. Elle arrivait à faire les deux.

C.B. Et les enfants, tes frères, tes sœurs, toi, vous avez pu faire des études ?

A.S. Ma grande sœur, comme ça se passait très mal à l'école avec la maîtresse qui était méchante et qu'elle avait un sal caractère, elle à vite arrêté. A 14 ans, elle est allée travailler dans une usine de tendeur. Après elle s'est mariée et elle a quitté la maison, elle avait 21 ans.

Moi et mes frères, on est allé à l'école normalement, jusqu'au CAP. Ma mère était super fière de moi. J'étais la première fille de la famille à aller jusque là, comme ma sœur c'était arrêté très jeune. Déjà, quand j'ai eu mon certificat d'étude, elle était fière… C'est pas comme maintenant, il n'y avait pas tellement de monde qui faisait des études, surtout chez les émigrés, alors pour ma mère c'était super bien. Et puis j'ai trouvé du travail tout de suite après. Je ne l'ai même pas eu mon CAP en fait. J'ai passé l'examen le vendredi et le lundi j'avais un travail. Ils m'ont jamais demandé si je l'avais eu ou pas, mon CAP. A l'époque il y avait du travail, pas comme maintenant.

C.B. Tu m'as déjà bien parlé d'où vous avez habité mais redis-moi exactement comment ça c'est passé ?

A.S. On est d'abord allé chez ma tante quelques jours le temps qu'on nous installe à la ferme. Et après on a rejoint mon père là-bas pour quelques mois. Et puis ils ont plus voulu de nous. Je ne sais pas trop pourquoi. Peut-être qu'ils s'étaient rendu compte que mon père ne convenait pas finalement. Je n'ai jamais posé la question. Il y a des choses qu'on ne pense pas à demander et après on regrette… Après la ferme, on est retourné quelques mois chez ma tante. Et puis on a trouvé la cabane, au Buer. C'était en 1953 je crois. Après, on a eu la maison inondée à Saint Jean. Et en 1955, on a été installé à la cure de Croix Luizet. J'avais 5 ans et j'y suis resté jusqu'à 12 ans environ. Et enfin, en 1961 on a eu l'appartement rue Armand. Là, on avait plus de confort, on avait une salle de bain, plusieurs pièces. Avant, les WC était toujours dehors. Mais je ne crois pas que c'était seulement le cas pour les émigrés. Beaucoup de monde vivait comme ça à l'époque. Il n'y avait pas grand chose à Villeurbanne. Pour ta grand-mère c'était pareil et elle était française. Où elle habite maintenant ce n'était que des champs. Mais elle, elle en garde des supers souvenirs, parce qu'elle connaissait tout le monde, qu'elle s'y sentait bien et qu'elle a oublié, mais en fait il n'y avait aucun confort.

C.B. Cet appartement c'était une chance alors de l'obtenir, comment vous avez fait ?

A.S. C'était des logements construits par Pitance, où travaillait mon père. Il avait fait construire des logements pour ces ouvriers. Le curé nous a aidé et, avec son appui, ça été assez rapide.
A.S. Et puis après il y a eu la naturalisation. Mais on n'en parle pas dans ton questionnaire… *(Référence aux questions que je lui avais envoyées précédemment par mail pour qu'elle se prépare un peu)*
C.B. Si, je t'écoute, tu peux quand même m'en parler, ça m'intéresse.
A.S. On a fait plusieurs demandes. C'est seulement à la troisième que ça été accepté.
C.B. ça représente quoi en terme de temps ? Au bout de combien d'années en France vous avez pu être naturalisés ?
A.S. J'avais entre 10 et 11 ans… ça a mis près de 10 ans.
C.B. Ton père a été naturalisé avant comme il est arrivé plus tôt ?
A.S. Non, c'était tous ensemble, toute la famille.
C.B. Et c'était important pour vous ?
A.S. Pour mes parents très. Pour ma mère surtout. Elle avait toujours peur qu'on soit renvoyés en Italie. Si on répondait, si on n'était pas gentil à l'école. Alors nous on se tenait à carreaux. On se comportait comme des anges pour ne pas être renvoyé. Quand on a pu être naturalisés elle a été rassurée.
C.B. Est ce que le fait qu'avec la naturalisation vous pouviez avoir accès aux aides de l'Etat était une raison aussi ?
A.S. Tu as raison, il y avait aussi ça, mais c'est pas forcément ce qui ressortait le plus quand mes parents en parlait, c'était vraiment la crainte de retourner dans la misère.
C.B. Et au niveau de l'adaptation ? Ca n'a pas été trop dur ? Est ce que tes parents pensaient retourner en Italie ?
A.S. Mon père ça allait. Il y avait une dame aussi à Tassin qui l'a aidé… à faire les papiers. Je ne sais pas trop qui c'était, comment il se connaissait.
C.B. C'était une Française ?
A.S. Oui, oui, une Française. Je pense qu'ils se connaissaient du travail.
C.B. D'accord. Et pour ta mère alors, tu m'en a déjà un peu parlé, mais elle voulait rester ?
A.S. Elle aurait bien aimé repartir mais elle ne pouvait pas pour nous. C'était pour nous qu'elle était venue. Mais elle avait toute sa famille là-bas, ses sœurs. Si ça ne tenait qu'à elle, elle serait repartie.
C.B. Mais elle avait une sœur en France aussi ?
A.S. Oui mais c'était pas pareil. Elles s'entendaient bien mais elle était plus jeune, elles n'avaient pas le même mode de vie. Ses sœurs, en Italie, elles lui ressemblaient plus. Elle avait rien vu d'autre, comme elle, elles s'occupaient de leurs enfants…
C.B. Et elle s'est fait des amis quand même ?
A.S. Pas vraiment. Elle fréquentait quelques dames à l'église. Elle était très croyante, elle y allait tous les jours, mais à part ça… Mais après elle s'est habituée quand même, elle a refait sa petite vie en France, mais elle n'a jamais été vraiment heureuse ici.
C.B. Et toi alors ?
A.S. Moi je me suis toujours sentie Française. L'Italie c'est mes origines, j'y tiens beaucoup. Quand j'étais petite et que quelqu'un critiquait les Italiens, je prenais toujours leur défense. Mais à part ça, j'ai grandi en France alors je me sens française. Je ne parle même pas italien.
C.B. Et vous retourniez souvent en Italie ?
A.S. Mon père oui, assez souvent. Il a fait plusieurs voyages. Ma mère elle n'y est retournée qu'une seule fois avec nous tous. Il fallait régler des choses en Italie, la vente de la maison. Mais la encore elle a été malade tout au long du trajet. Alors elle n'y est jamais retournée.

C.B. Elle n'a presque plus v sa famille alors ?
A.S. Si, ils sont venus en France quelques fois. Mais elle aurait préféré pouvoir y retourné mais elle ne pouvait pas.
C.B. Et toi ?
A.S. Moi, la première fois que j'y suis retournée c'était cette fois-ci avec ma mère, je devais avoir 9 ans. Et après j'y suis retournée quelques fois avec ma tante, on partait quelques jours chez mes cousins, assez souvent. Puis j'y suis allée avec Nanou *(son mari, mon oncle)*. La dernière fois c'était il y a 3 ans, avec mes fils. Tu sais ils m'avaient fait la surprise…
C.B. Tu y restes longtemps quand tu y vas ?
A.S. Non, seulement quelques jours, une semaine pas plus. La dernière fois c'était pour quatre jours, mais je suis heureuse quand même.
C.B. Où est ce que tu dors en Italie ? Tu vas dans ta famille ?
Au début quand j'étais plus jeune j'allais chez mes tantes. Et puis après chez mes cousins. Mais ce n'est pas pareil maintenant. Ils sont mariés, ils ont des enfants, c'est plus difficile de s'inviter chez eux. Je n'aime pas ça, je préfère être indépendante quand j'y vais. Par contre je leur rends visite, je mange avec eux, ils m'accompagnent quand je fais des visites.
C.B. Et tu es proche de tes cousins ? Tu les connais bien ?
A.S. Oui quand même. L'un d'eux a vécu longtemps en France, il est retourné en Italie plus tard. On se fréquentait beaucoup. Il parle encore un peu français donc c'est plus facile avec lui mais on ne se voit pas souvent donc on n'a plus beaucoup de liens.
C.B. En dehors des séjours, tu gardes contact avec eux ?
A.S. On s'appel pas beaucoup mais je leur envoi toujours une petite carte à Noël et pour d'autres événements. Et puis maintenant, avec Internet on communique un peu plus. Le fils de mon cousin est sur Facebook et il me donne des nouvelles. Maintenant que je sais mieux me servir de l'ordinateur, on échange des photos, ça permet de garder contact.
C.B. Et qu'est ce que tu aimes ramener de tes voyages ?
A.S. De la nourriture, des saucisses, des pâtes…De la musique aussi. J'aime beaucoup la musique napolitaine. On n'en trouve pas en France.
C.B. En France, est ce que tu regarde les chaînes italiennes ou lis les journaux ?
A.S. Non, j'ai essayé mais je ne reçois pas les chaînes italiennes. Normalement je devrais pouvoir mais ça ne marche pas, je ne sais pas pourquoi. J'ai demandé à Stéphane *(son fils)* mais il n'a pas su me les mettre.
C.B. Je crois qu'on a fait à peu près le tour. Pour finir, est ce que tu peux me dire qu'est ce que tu aime, tu as gardé de la culture italienne ?
A.S. La nourriture. J'aime bien faire les lasagnes, surtout quand je reçois du monde. Je suis la seule à savoir encore les faire. On me demande toujours de les faire quand quelqu'un vient manger.
La musique aussi. J'écoute des chansons italiennes.
J'aime bien aussi voir des films en italiens, sous-titré, au cinéma. Il en passe au moins 2-3 fois par ans. Je suis tout de suite attiré quand sur les programmes je vois un titre italien. Je vais en voir le plus souvent possible. J'aime bien entendre parler la langue, même si ils doivent être sous-titrés parce que je ne comprends pas tout.

IHOR IVANTSIV, UKRAINIEN, NE EN 1972, ARRIVE EN 2006

L'entretien a lieu à 15h dans l'église Saint-Athanase – Saint-Julien-de-Cusset à Villeurbanne, le 14 mars 2012. J'ai pu contacter Ihor Ivantsiv, prêtre ukrainien.

Nom – Prénom : Ivantsiv Ihor
Date et lieu de naissance : 18 janvier 1972 à Lviv (Ukraine)
Nationalité : ukrainienne
Langue maternelle : ukrainien
Date d'arrivée en France : novembre 2000
Situation matrimoniale : célibataire (vœu de célibat)
Profession des membres de sa famille :
- père : tourneur dans une usine chimique
- mère : chimiste dans la même usine
- frère : prêtre (marié)
- sœur : professeure de peinture

Eva Blanc : On va parler des rapports que vous entretenez avec l'Ukraine et de votre vie en France. Je commence avec les questions.
Ihor Ivantsiv : Bonjour d'abord.
E. B. : Oui, c'est vrai. Bonjour. Alors, pourquoi et comment êtes-vous venu en France ? Comment ça s'est passé ?
I. I. : Donc, au début, il faut que je commence par dire que j'ai fait mes études en Ukraine et je suis né en Ukraine à Lviv dans l'Ouest de l'Ukraine, une ville qui est importante comme celle de Lyon avec Villeurbanne, le Grand Lyon. Pendant les études de théologie que j'ai faites à côté de Lviv, donc toujours en Ukraine, il m'est venu à l'esprit d'être prêtre célibataire parce que nous, nous sommes catholiques et nous avons le choix, avant d'être ordonnés, de nous marier ou d'être célibataire. C'est pour ça que j'ai choisi. Ca a mûri pendant des années et surtout pendant les dernières années de mes études. J'ai remis mon CV - on pourrait dire - à l'archevêque pour les Ukrainiens en France et en Suisse, en Belgique… Donc c'était en 2000. Il a étudié mon CV. Après il a été d'accord et il m'a ordonné comme diacre parce que moi j'ai accepté d'être célibataire Alors en France, l'Eglise épiscopale accepte les prêtres non mariés.
E. B. : Ce n'est pas possible de venir en France quand on est prêtre et marié.
I. I. : Prêtre et marié. C'est-à-dire comme nous sommes des catholiques de rite oriental rattachés à Rome, nous avons ce choix, c'est-à-dire que chacun fasse comme il le souhaite à la fin de ses études. Et c'est pour cela que j'ai accepté en même temps d'aller travailler ailleurs qu'en Ukraine. J'étais inspiré par cela. C'est pour ça que j'ai demandé à l'évêque d'ici, l'évêque qui réside à Vincennes et qui appartient à la conférence épiscopale d'ici, des évêques en France, catholiques. Il m'a pris le CV, donc je continue. J'ai été ordonné le 12 juillet 2000 en Ukraine. Pas très loin de ma ville natale, comme je l'ai dit, c'est Lviv. J'y ai fait un petit stage. Je me suis adressé à l'ambassade française à Kiev – la capitale ukrainienne - pour demander le visa et entrer ici en France. Ils ont accepté et m'ont donné le titre de visiteur. C'est avec ce titre que je suis arrivé parce que c'est bien. Après, plus tard, dix ans après, comme j'ai demandé le visa pour dix ans ils m'ont dit « non, non, vous restez, vous êtes bien dans ce rôle de visiteur.» Voilà, je reste toujours et je renouvelle mon titre tous les ans comme visiteur et je visite les familles donc, en ce qui me concerne surtout, les familles ukrainiennes.

E. B. : Pour que ce soit bien clair, vous avez demandé votre visa pour venir en France une fois que l'évêque a accepté. Ce n'est pas l'Eglise qui s'en est occupé ?
I. I. : Non, non. C'est moi seul. C'est vrai que j'avais l'appui, pas seulement de mon évêque mais aussi de Mgr Lustiger, qui était le cardinal à Paris et qui a aussi été d'accord pour que je vienne sur ce territoire, la France, pour exercer mon ministère. Dans cette invitation, on pourrait dire, parce que c'est lui qui est évêque du lieu et surtout responsable pour les Orientaux comme on dit, les catholiques orientaux. C'est lui qui dit « il va exercer ce ministère, dire les messes et aussi célébrer les sacrements comme les baptêmes, les mariages… »
E. B. : Et vous êtes venu directement à Villeurbanne ?
I. I. : Je suis venu directement, pas tout à fait à Villeurbanne. J'étais à Lyon d'abord et ça m'a facilité pour étudier la langue française.
E. B. : Parce que vous avez appris la langue française sur le tas ?
I. I. : Voilà. C'était comme ça. J'ai commencé comme débutant en langue française et c'était en 2000. Donc je suis arrivé au mois de novembre en 2000 ici à Lyon.
E. B. : Et à Villeurbanne ? Vous êtes là depuis quand ?
I. I. : Je suis à Villeurbanne depuis 2006. Comme j'ai déménagé juste à côté de l'église, dans la cure qui était disponible, c'est-à-dire les logements pour les prêtres, donc j'ai déménagé là-bas et depuis six ans je reste ici.
E. B. : Quand vous êtes arrivé, vous étiez logé dans une cure aussi ?
I. I. : Non, je n'étais pas dans une cure. J'étais logé chez les pères jésuites parce qu'il y avait... pas des petits appartements. En demi-pension comme on dit. On ne pouvait pas aller y manger à midi. C'était seulement pour le petit déjeuner et pour dormir, c'était des petites chambres. Au début, tout au début. C'était les premiers six mois. Bien sûr après j'étais pris en charge par le diocèse de Lyon qui m'a donné ensuite un petit logement dans le 5è arrondissement de Lyon.
E. B. : Vous avez répondu à pleins de questions d'un coup sur le logement. Il ne faut pas avoir peur en voyant la liste.
I. I. : Vous me dites parce que moi je risque de trop parler.
E. B. : Non, non, c'est bon. Quand vous étiez en Ukraine, vous n'avez pas exercé un travail ? Je veux dire vous étiez étudiant ? Vous n'avez jamais travaillé ? Parce que je connais certains prêtres qui ont travaillé avant de faire des études de théologie.
I. I. : Ah ! mon parcours. J'ai fait l'école, l'école normale comment on dit chez nous… l'école. 8 ans. Donc j'ai fini l'école en 1987. Et puis je suis entré à l'école vétérinaire et, chez nous, l'école vétérinaire, ce n'est pas pareil qu'ici. Ici, c'est six ans et, chez nous, c'est quatre ans. Après il y a l'académie vétérinaire. Donc j'ai fait l'école vétérinaire seulement jusqu'en 1991 et, en 1991 j'ai travaillé six mois dans un sovkhoze, c'est comme un kolkhoze mais avec une autre gestion. C'était l'époque soviétique encore et c'était géré par l'Etat. Je travaillais et j'avais la responsabilité d'un vétérinaire. J'ai travaillé comme vétérinaire et j'ai soigné les animaux pendant six mois. Et puis je suis entré dans l'armée, c'était en 1991. Pendant deux ans, comme j'étais vétérinaire de métier, j'étais utile aussi pour travailler dans un kolkhoze, une petite ferme qui était rattachée à l'armée pour nourrir les soldats… le lait, la viande, tout ce avec quoi on peut vivre, tout ce que la ferme produit. C'était un travail quotidien, il fallait se lever. On avait de la responsabilité, on avait du travail du matin au soir sauf qu'on ne marchait pas, je n'ai jamais vu un fusil. C'était très intéressant parce qu'il y avait plusieurs nationalités. On était un Ukrainien, un Polonais et il y avait un Russe. Donc c'était mélangé et on a travaillé ensemble. Ils étaient aussi vétérinaires. C'est pour ça qu'on a été muté dans cette ferme pour s'occuper des animaux.
E. B. : Donc c'était pendant votre service militaire ?

I. I. : Voilà, pendant le service militaire. Après, j'ai quitté le service militaire et je suis entré pour être sacristain comme on dit dans une cathédrale dans la ville de Tchernivtsi, c'est près de la frontière – ce n'est pas près de la frontière mais c'est à 200 km de la frontière avec la Moldavie et la Roumanie. C'est la capitale de la région qu'on appelle la Bucovine. Je suis resté là-bas presque deux années et puis ensuite je suis entré au séminaire en 1994 qui n'était pas très loin aussi de cette ville, pendant six ans, voilà mes études.
E. B. : Et des membres de votre famille vivent en France aussi ?
I. I. : Non, mes parents sont en Ukraine. J'ai un frère et une sœur qui sont mariés, qui ont une famille, tous en Ukraine.
E. B. : En France, vous côtoyez surtout des gens qui viennent d'Ukraine ?
I. I. : Des immigrés vous voulez dire ?
E. B. : Oui, enfin, vous fréquentez qui en France ? Quel est votre cercle de relations ?
I. I. : Mon cercle de relation, c'est la paroisse. Donc, il y a plusieurs vagues d'immigration pour vous dire. Ce sont des gens qui ont quitté l'Ukraine ou la Pologne et qui étaient d'origine ukrainienne et qui sont venus ici. Ce sont le cercle des gens que je fréquente. Donc si vous voulez je peux élargir les vagues d'immigration parce que, comme je suis arrivé en 2000, je connaissais des gens qui sont venus en France dans les années 1936-38 avec un contrat de travail. Ils sont venus d'Ukraine avec un passeport polonais parce qu'à l'époque, jusqu'en 1939, c'était la Pologne et, en 1939, au mois de septembre, c'était occupé par les Russes, les Soviétiques. Ces gens fréquentaient l'Eglise. Ils ne sont plus là, dans ce monde, mais j'ai eu l'occasion de fréquenter cette ancienne génération. Et puis la deuxième vague, celle de 1946, ceux qui sont venus d'Allemagne, qui étaient pour les travaux forcés en Allemagne, et qui ont fui le régime soviétique pour ce cacher ici. Donc j'ai quelques gens encore de cette génération. Puis arrive la troisième vague, celle de 1971-1972 ou quelques années avant. Ceux qui nés en Pologne et qui sont considérés comme des Ukrainiens, ils sont venus ici pour plusieurs motivations parce que c'était libre pour les Polonais. Avec le passeport polonais, on circulait à l'époque. Ils sont venus ici soit pour se marier, soit pour le travail. Donc ils sont restés là. Après arrive surtout 2001-2002, à l'époque, il y avait cette tendance de se libérer. L'Ukraine est entrée dans la Révolution orange. Avant, il y avait des gens qui ont fui le régime de Koutchma donc il y a encore ces gens-là.
E. B. : Et les enfants des premières générations de migrants viennent aussi, fréquentent la paroisse ?
I. I. : Oui. Ils la fréquentent. Même j'ai des gens, des descendants des Ukrainiens qui sont venus avec les Russes blancs, ceux qui connaissaient encore la guerre de 1920, qui connaissaient encore l'Ukraine indépendante en 1918-1919. Il y a encore leurs enfants ou petits-enfants qui viennent ici, qui fréquentent la communauté. Et puis il faut ajouter qu'il y a beaucoup de gens, soit des filles, soit des garçons - plutôt les filles - qui sont mariés avec des Français, alors ils viennent aussi, ils fréquentent l'Eglise aussi. Je connais quelques noms. Elles viennent fréquenter l'église avec leur mari et ils venaient, ils chantaient et ils participaient. Voilà.
E. B. : Vous vous tenez informé de ce qui se passe en Ukraine ?
I. I. : Oui parce qu'on reçoit les journaux. Souvent, ils viennent par le courrier d'Allemagne parce qu'on en a un imprimé là-bas, c'est le courrier chrétien. Il y a des pages qui concernent un peu la politique d'Ukraine mais aussi la situation religieuse en Ukraine. Autrement, on les reçoit par les gens qui viennent. Il y a des bus qui passent en Ukraine, pour emmener de la marchandise ou des journaux, donc ils amènent ici les journaux.
E. B. : Directement d'Ukraine ?

I. I. : Directement, c'est ça. Ils les amènent, les gens lisent. C'est vrai que, maintenant, il y a internet, il y a de multiples occasions de savoir ce qui se passe. Mais il y a aussi cette occasion.
E. B. : Et sur internet, les sites d'information ?
I. I. : Ah bien sûr. C'est vrai qu'il y a beaucoup de gens déjà qui ne lisent pas en ukrainien donc ils s'intéressent par exemple à ce qui est traduit en français. Il y a beaucoup de choses qui circulent au niveau européen, c'est-à-dire à Bruxelles ou à Strasbourg, c'est-à-dire qu'il y a des publications de journaux qui expliquent la situation en Ukraine en français. En tout cas, je sais aussi qu'on discute beaucoup et ça se passe en français. On traduit. Comme nous sommes… on pense toujours « quelle situation ? » et ceux qui sont nés ici ils demandent toujours « quelle situation ? » et d'un coup, il y a le courant qui passe comme ça.
E. B. : Vous en parlez beaucoup entre vous aussi.
I. I. : Voilà. On parle beaucoup de la situation. Et il y a cette occasion, je peux comparer entre la situation de la France et celle de l'Ukraine.
E. B. : Vous voyez les deux.
I. I. : Oui, je peux aussi voir un petit peu comme le monde avance.
E. B. : Ici, nous sommes dans une paroisse ukrainienne. Et il y a une association culturelle, musicale ou linguistique qui va avec ? qui véhicule la culture ukrainienne aussi ?
I. I. : Oui, il y a celle qui est pour la commémoration des victimes de holodomor, holodomor c'est le mot qu'on utilise pour le génocide qui a été provoqué par Staline en 1932-33. Il y a des millions de gens qui sont morts par la famine provoquée artificiellement. Voilà. Donc cette association elle s'appelle Ukraine 33. Et puis il y a aussi cette association de familles, vacances et loisirs, pour les enfants qui, pendant trois semaines, pratiquent la langue ukrainienne, danse et chant à Rochepaule, en Ardèche. Il y a ces deux associations.
E. B. : Et elles sont liées à la paroisse ?
I. I. : Pour dire, nous sommes une association cultuelle, donc du culte. Par les gens qui viennent, on participe à la vie de ces associations, même si, moi, je ne fais partie d'aucune d'elles. Sauf que je participe si elle m'invite. J'y vais par exemple pour commémorer, pour poser les gerbes au mémorial qui se trouve à Bellecour, place Poncet, à côté de la Poste centrale. C'est pour tous les génocides et le génocide arménien. C'est pour ça, je participe de cette façon là.
E. B. : Quels liens entretenez-vous avec les personnes de votre entourage qui sont restées en Ukraine ? De votre famille surtout. Vous vous appelez par exemple ?
I. I. : Oui, ça marche bien maintenant. Il paraît qu'il y a l'YCA, ce sont des nouvelles cartes qui ne sont pas chères. Il paraît que ça coûte neuf centimes par minute, ça ne coûte pas cher. Donc voilà. J'utilise ça pour appeler. Et puis, bien sûr, le contact c'est aussi que je vais en Ukraine chaque année. J'espère y aller cette année, je vais voir.
E. B. : Vous y retournez pour combien de temps ?
I. I. : Pour un mois. Je prends mes vacances pendant le mois d'août ou de mi-août à mi-septembre.
E. B. : Et chez qui logez-vous quand vous êtes en Ukraine ?
I. I. : Ben plutôt chez mon frère parce que lui, il a la possibilité de me loger. Chez mes parents, comme c'est un petit appartement, et qu'ils accueillent ma sœur aussi dans un petit appartement, je vais leur rendre visite aussi mais je loge chez mon frère.
E. B. : Et comment se passent les retrouvailles ?
I. I. : Ben, les retrouvailles, c'est que comme je suis aussi là-bas en fonction comme prêtre, c'est-à-dire que je viens, que je célèbre la messe aussi, plutôt la messe dominicale, on se retrouve avec les paroissiens. Et voilà ce qu'ils disent les paroissiens de là-bas lorsque je parle, parce que je parle déjà l'ukrainien avec accent, c'est-à-dire que je ne forme pas les

phrases comme il faut en ukrainien, je pense déjà en français. C'est pour ça que quand je vais là-bas, ils me disent « Mais, mon Père, vous êtes né où ? ». Moi, je dis que je suis né en Ukraine – « Mais pourquoi vous parlez avec cet accent ? » Et quand je viens en France, bien sûr, ils reconnaissent que je suis étranger, je parle avec un accent. Je dis voilà, c'est ça peut-être que c'est ça les immigrés, les étrangers, c'est ça. C'est étrange parce qu'on a quitté le pays, on va chez les siens et on n'est pas chez les siens et ici nous sommes adoptés par le pays et nous ne sommes pas chez les nôtres, parce que nous ne sommes pas du sang seulement par l'accueil. Voilà, c'est un peu l'exemple de la façon dont je ressens chaque voyage. Il y a quand même de plus en plus l'éloignement du pays. Chaque année, je vois qu'avec le temps, on s'éloigne quand même. On apprend plus cette culture d'ici, cette manière de vivre ici, cette façon de penser comme ici. Même si on ne deviendra jamais comme ceux qui sont nés ici. Tout petits, ils biberonnent tout ça du pays, tandis que nous, par adoption… On change pas mal par rapport au pays, à la culture, par rapport au monde qui vit ici.

E. B. : Est-ce qu'il y a des choses qui vous ont vraiment surprises quand vous êtes arrivé en France au niveau de la culture justement ?

I. I. : La culture, on en connaissait un petit peu par les lettres. Chez nous, pas mal de choses étaient traduites, soit en langue ukrainienne soit dans d'autres langues et dans celle que l'on a étudiée, en russe aussi. Les lettres, on connaissait beaucoup de poètes, des écrivains, on connaissait beaucoup la culture. Mais, première chose, on arrive, on découvre bien sûr cette culture qui est très riche pour moi. Les points négatifs, avec le temps, ils se sont peut-être effacés un peu, moi je n'en trouve pas, non. Parce que j'ai été plongé tout de suite dans les études pour la langue française, ce qui a facilité peut-être le contact avec les gens. Pour les autres, ceux qui sont obligés d'aller travailler, peut-être que ça ne se passe pas aussi facilement. Ce qui m'a frappé, la première chose, comme j'étais dans l'Institut de langue et de culture françaises à la Catho, à l'Université catholique - on dit comme ça, ce sont les multiples nationalités qui étaient dans les classes. On était donc des Suédois, des Chinois, des Vietnamiens, des Coréens, des Polonais, des Argentins, des Brésiliens, ça donnait le vertige. Surtout qu'on a progressé dans la langue française, et plus on progressait plus, on était intéressant l'un pour l'autre parce qu'on pouvait échanger. C'était incroyable parce que, comme ça, on découvre quelque chose qui nous unit, c'est la langue. Voilà, c'est le point très positif pour moi, c'est la première chose qui m'a frappée. Et bien sûr que le niveau de vie qui, grâce au travail de gens, est plus élevé. Au quotidien, on trouve des choses qui facilitent beaucoup les tâches, soit la cuisine, soit… toutes les tâches ménagères. C'est ici que moi j'ai eu ma première voiture. J'ai appris à conduire en Ukraine il y a longtemps mais j'étais tout le temps avec une voiture de fonction tandis qu'ici j'ai pu m'acheter une voiture qui me servait pour sillonner la France, pas seulement pour visiter les familles ukrainiennes, mais aussi la France.

E. B. : Et quand vous retournez en Ukraine, vous emmenez des biens français ?

I. I. : Oui.

E. B. : Alors, quoi ?

I. I. : Le premier, c'est connu, c'est le chocolat. Les enfants adorent beaucoup, et comme il n'y en a pas encore de commerce en Ukraine… Ils aiment bien le chocolat Nesquik pour le petit déjeuner. Même s'ils sont grands maintenant, qu'ils ne sont plus des petits enfants, ils adorent ça. Pour les cadeaux, petits cadeaux, on en trouve quelque part, des choses pas chères qu'on peut s'acheter et si c'est écrit fabriqué en France, made in France, ça c'est… même un petit flacon de parfum pour les dames, pour maman, pour ma sœur ou ma belle-sœur, je trouve que c'est une petite marque. Et bien sûr pourquoi ne peut pas prendre une bonne bouteille de Bordeaux, moi je ne fais pas de la publicité mais… chacun son goût et puis du Cognac, pourquoi pas, pour offrir avec les amis, pour participer même si en Ukraine, on peut

en acheter. On peut acheter en Ukraine ces produits et les prix c'est à peu près les mêmes mais, ce qu'ils constatent, c'est que c'est fabriqué en France et il y a une petite différence. Les Ukrainiens la retrouvent même dans ces parfums, dans ce goût du chocolat. Et le Cognac bien sûr ils disent que voilà c'est produit en France, que c'est la France même si je ne sais pas ce qu'ils ajoutent en plus dans ce qu'ils amènent en Ukraine.
E. B. : Comment y retournez-vous ?
I. I. : J'utilise plusieurs transports parce que c'est 2000 km et c'est tout par la terre. Soit l'avion, soit le car ou soit la voiture, ça dépend quelle année.
E. B. : Et du coup quand vous revenez, vous ramenez des choses aussi ?
I. I. : Oui je ramène aussi des choses et ici il n'y a pas ce qui est… ce goût. C'est tout bête mais il y a des cornichons préparés de façon ukrainienne que je ne peux pas vous offrir aujourd'hui parce que j'ai tout mangé. Pour vous faire goûter cette façon de préparer, pas avec du vinaigre mais avec du sel, c'est tout. C'est ça. C'est bon et il y a des Ukrainiens qui arrivent à faire ça, ici, en France et ce goût, bon, c'est même… c'est une petite chose mais… Et puis il y a des caramels, des petits bonbons qui ont le goût aussi. Le chocolat non, parce qu'il y en a ici. Et qu'est-ce qu'on a de spécial ? Non, c'est tout. Non, les journaux, pour les autres, pour ceux qui lisent, pour partager.
E. B. : Vous connaissez beaucoup de personnes de votre quartier par exemple qui sont partis aussi ?
I. I. : De chez moi ? D'Ukraine ?
E. B. : Oui.
I. I. : Oui, il y en a beaucoup qui sont partis et surtout cette génération qui a à peu près une quarantaine d'années, donc qui sont nés vers 1968 jusqu'à 1975. Ils sont partis ailleurs pour travailler. Surtout dans cette partie, l'Ouest, qui est très marquée par le chômage parce qu'avec la chute de l'URSS, beaucoup d'usines se sont fermées. C'est pour ça que les gens ont été obligés, même beaucoup de main-d'œuvre qualifiée on pourrait dire, comme les médecins, les infirmières et puis… Ils sont partis. Je n'en ai pas ici, disons comme compatriotes du lieu où je suis. Ils sont plutôt en Italie, en Espagne.
E. B. : Votre famille est catholique aussi ?
I. I. : Voilà, donc la famille aussi est catholique. C'est le moment où on nous a donné la liberté, en 1991. J'ai été baptisé orthodoxe parce qu'il n'y avait pas de prêtre catholique. Pour avoir accès aux prêtres catholiques, les catholiques de rites romains comme ici, on n'avait pas le droit, parce que c'était très difficile d'être baptisés. Donc, dans le coup, on a été baptisés dans le village d'à côté. Puis, avec la liberté, 1991, on nous a donné aussi la liberté pour l'Eglise, celle d'être grec catholique ukrainien, c'est-à-dire le rite oriental et byzantin ukrainien, c'est-à-dire le rite grec et puis on est revenu à l'Eglise et beaucoup de prêtres ont accepté de travailler avec l'évêque qui était d'accord avec Rome. D'un coup, l'Eglise s'est développée, à ce moment-là.
E. B. : Parce que vos parents se sont toujours « sentis » catholiques, même s'ils ne pouvaient pas être pratiquants catholiques ?
I. I. : Oui. Tout le temps. Parce qu'entre l'orthodoxie et le catholicisme de rite oriental, la seule différence, on peut appeler ça une différence, c'est que ce qui est orthodoxe appartient au patriarche, qui était à Moscou à l'époque et il y est toujours, c'est-à-dire c'est de Russie. Nous, on avait le même rite, la même manière de prier les icônes. C'est pour ça qu'on a toujours renouvelé cette alliance avec le Pape de Rome, c'est-à-dire l'évêque de Rome, comme nos ancêtres d'ailleurs.
E. B. : Je peux vous demander quel métier faisaient vos parents – font peut-être toujours d'ailleurs – vos parents et vos frères et sœurs ?

I. I. : Mes parents : mon père était dans l'usine, il travaillait comme tourneur dans une usine chimique, et maman aussi était chimiste, elle travaillait comme chimiste. Tandis que mon frère, qui a trois ans de plus que moi, il est entré au séminaire plus vite que moi, il est marié et il est catholique, il a trois garçons, trois fils.
E. B. : Et il est prêtre aussi alors ?
I. I. : Il est prêtre aussi. Il est plus âgé que moi, donc il a été ordonné comme prêtre marié et il est resté en Ukraine. Voilà, c'est dans la famille mais on n'a pas de descendance. Dans la famille, je ne connais pas quelqu'un qui était prêtre, même si on peut se marier et que ça se transmet de génération en génération. Ca ne se transmet pas mais, quand même, on peut voir père, fils et petit-fils… Et la sœur, ma sœur, mariée, elle enseigne la peinture.
E. B. : Aucun d'eux n'a voyagé ? Votre frère et votre sœur n'ont jamais quitté l'Ukraine ?
I. I. : Non, non.
E. B. : Vous avez été le seul à avoir envie de partir ?
I. I. : J'ai été d'ailleurs le seul des cousins, combien sommes-nous? Neuf. J'ai été le seul à partir loin du pays et puis… comme ça, je suis resté.
E. B. : Et ils ont compris que vous partiez comme ça ? Ca ne leur posait pas de problème ?
I. I. : Pour eux, non. Ils mènent leur vie. Ils vivent bien. On m'appelle le missionnaire, mais ce mot, ça ne leur dit rien. Etre loin et être… Et ils disaient souvent « Pourquoi tu n'es pas resté à côté de ton frère ? Tu aurais pu rester et vous auriez été tous les deux dans la même région ou dans la même église ». C'est possible. Les paroissiens. Mais moi, je n'ai pas voulu rester au pays, c'est ça. C'est ça la locomotive qui m'a poussé à aller plus loin de la frontière.
E. B. : Et vous pensez retourner vivre en Ukraine un jour ?
I. I. : Pour dire, je tiens toujours au chaud la propriété qui m'a été donnée par mes grands-parents maternels. Donc, il y a encore le jardin, la maison, il y a des constructions à côté. Je ne sais pas quel sera le destin. J'aimerais bien invoquer le nom de Dieu qui sait mieux ce que sera mon destin après. Pour dire, est-ce que j'aimerais bien… voilà c'est ça la question aussi, est-ce que j'aurais la force, est-ce que j'aurais envie, parce que le temps change le caractère des gens aussi. C'est pour ça. Je ne change pas le passeport, je ne change pas ma citoyenneté. Voilà. C'est peut-être aussi une petite issue pour revenir, pour dire que je suis né là-bas, peut-être qu'un jour je retournerai là-bas … vers le soleil couchant. Ce sera plus près, parce que c'est à l'Est !
E. B. : Je crois que j'ai fait le tour de mes questions. Il en reste une mais si vous ne voulez pas me répondre, je comprendrais. J'étais sensée vous poser une question sur votre salaire.
I. I. : C'est normal. Chez nous, c'est normal, les Ukrainiens abordent le salaire. Je ne suis pas du tout de cette façon. Quand je suis arrivé en France, on était d'accord avec le diocèse de Lyon. A l'époque c'était encore le cardinal Billet qui a dit « comme tu es étudiant, tu reçois un mi-temps de salaire, mi-salaire, ce n'est pas un salaire, c'est l'indemnité que les prêtres reçoivent de l'Eglise, parce l'Eglise et l'Etat sont séparés. Et la moitié de salaire ça enlève 478, c'est la moitié que je reçois. Il a dit « comme tu es étudiant à mi-temps et prêtre à mi-temps, tu reçois 478. » Le reste c'est la paroisse qui complète, soit par le don soit par les messes. Par exemple, pour la messe, pour célébrer la messe dans la semaine, quelqu'un me donne et je vis grâce à ça et je complète.
E. B. : Parce que, sinon, c'est le diocèse de Lyon, enfin c'est le denier du culte, non ? Ce n'est pas national ?
I. I. : Non, non.
E. B. : C'est le diocèse qui est chargé de payer ses prêtres ?
I. I. : C'est le diocèse. Parce qu'il y a le denier du culte et ça circule dans l'Eglise ça ne va pas en dehors de l'Eglise parce que c'est reconnu comme association diocésaine.

E. B. : Le denier du culte je pensais que c'était au niveau national mais, en fait, c'est chaque diocèse.
I. I. : Chaque diocèse fait la demande pour le denier du culte mais c'est au niveau local. Chaque diocèse gère et tout ce qui est dons, legs tout ça, ils mettent en commun et puis après ils partagent pour les salariés et puis pour les prêtres. Et les prêtres, si je touche 478 autres, pour les autres, c'est à peu près 860 euros, pour les prêtres qui exercent ici à plein temps.
E. B. : D'accord. Mais alors vous êtes payé par le diocèse de Lyon et vous dépendez de l'évêque de Paris, de Vincennes ?
I. I. : Oui, de l'évêque de Vincennes, qui est l'évêque ukrainien, Michel Hrynchyshyn. C'est lui qui prend en charge pour moi la sécurité sociale, l'assurance, la mutuelle – la complémentaire.
E. B. : Et c'est celui de Paris qui s'en occupe. D'accord. Et donc maintenant vous avez le plein salaire ?
I. I. : Voilà. Plein salaire. Qui vient de deux sources, source du diocèse de Lyon, comme je suis prêtre catholique et je me compte parmi les prêtres lyonnais, du diocèse de Lyon plutôt, et aussi celle de la paroisse.
E. B. : Et le logement ? Il est gratuit du coup pour vous ?
I. I. : Oui, il est gratuit. C'est aussi pris en charge par le diocèse. C'est lui qui paye pour le logement que j'ai maintenant, mon appartement. C'est bien pour vivre, pour moi c'est bien.
E. B. : Parce qu'il est grand ?
I. I. : Non, F2. Au début je n'avais pas cet appartement. Après je l'ai eu pour pouvoir recevoir quelqu'un et aussi avoir une petite chambre comme ça, pour faire les réunions….
E. B. : Avant, c'était déjà le diocèse qui vous trouvait les logements mais ils étaient plus petits, c'est ça ?
I. I. : Ils étaient plus petits au début, oui.
E. B. : Mais c'était quand même le diocèse qui prenait en charge ?
I. I. : Ah oui, toujours mais j'aimais bien aussi tout petit au début parce qu'on vivait avec les prêtres étudiants. On était plus dans les études, au début la langue française puis la théologie. C'est pour cela je préférais être plus près de Bellecour. Et, là-bas, les possibilités se réduisent en volume tandis que plus loin du centre, le volume s'agrandit. A Villeurbanne, comme je suis venu ici, j'avais cet appartement qui était à côté de l'église, qui était spacieux. On fait les réunions, les prières. Excusez-moi de ne pas vous avoir reçu dans mon appartement qui est bien chauffé mais, bon, c'est quand même plus près du métro ici. L'accessibilité, c'est ça. C'est vrai qu'on peut dire la différence. Moi, j'étais quand même venu avec cette lettre et l'accueil, qui était déjà en quelque sorte préparé. Même si je suis pour les Ukrainiens, même s'ils ont leurs propres évêques, ou les Arméniens, il y a deux peuples qui ont leur propre évêque catholique. Tandis que les autres, il n'y a pas. Par exemple, les Italiens, les Espagnols qui sont ici, ils n'ont pas de prêtres, ils ont un vicaire. C'est un prêtre qui gère tout et il dépend de l'évêque de Paris. Aujourd'hui, c'est André XXIII le Cardinal. Tandis que nous nous avons notre propre évêque, qui vient qui s'occupe de nous et qui a cette possibilité de nous réunir. En tous cas je suis bien bien gâté par ces deux autorités, celle de Lyon et celle de Paris. Je pense que j'étais bien clair.
E. B. : Oui, oui. Merci beaucoup. C'était très clair, je vous assure. Vous avez l'air de douter de vos compétences mais c'était très bien.
I. I. : Non, c'est la première interview, celle que vous m'avez accordée. C'est pour ça. Je sais qu'il faut être exact et voilà ce que je voulais être.
E. B. : Vous y êtes arrivé !
I. I. : Et vous en êtes à quelle année dans les études ?
E. B. : En master 2, bac + 5 en histoire.

I. I. : A l'époque, ça s'appelait licence.
E. B. : Alors, licence c'est bac + 3 et master c'est bac + 5. Là, je vais finir mon master.
I. I. : C'est en histoire ?
E. B. : Oui, en histoire contemporaine.
I. I. : Bon courage pour vos études. Du courage bien sûr, si vous êtes motivée, c'est la première chose.
E. B. : Ah oui, mais vous m'avez dit que vous aviez repris vos études de théologie en France ? En plus des six ans que vous avez faits en Ukraine ? Vous êtes docteur en théologie ?
I. I. : Non, c'est parce que ce n'était pas équivalent. Ca commençait au début, chez nous, au séminaire, six ans. Les disciplines n'étaient pas équivalentes. C'est pour ça qu'il fallait refaire la plupart des disciplines. Pas refaire les matières mais repasser les examens et je suis arrivé jusqu'au 24 ou quelque chose comme ça. Il ne m'en reste pas beaucoup. C'est la moitié. C'est pour ça que j'essaye de m'entraîner tout le temps. Il faut que je reprenne du courage pour aller à la Catho, pour reprendre quelques disciplines mais avec le quotidien pastoral… Aussi, comme je suis tous les après-midi ici, à l'église, et j'ai des gens que je reçois - vou êtes parmi eux. C'est pour cela qu'il faut que je choisisse quelque chose le matin, une discipline pour avancer, pour aller plus loin dans mes recherches.

Moi je sais ce qu'est le pain des étudiants. Je sais que ce n'est pas facile. Il faut être motivé. D'un coup, c'est une autre façon d'apprendre et d'enseigner la discipline, c'est différent en France. Ici, il faut vraiment être motivé, il faut y arriver. Si on y arrive, vraiment, c'est quelque chose qui n'appartient pas ni aux parents – bien sûr que les parents aident beaucoup mais…, ni aux professeurs – les professeurs aident mais, pour les études que vous faites, le master, il faut aller tout seul. Bien sûr que le professeur vous suit ou vous aide mais c'est vous. Chez nous, on est plus suivi par le professeur, c'est lui qui appuie. Il dit « Où en es-tu ? Donne-moi ton plan de travail ? Qu'est-ce que tu as fait ? Quels sont tes résultats ? » Parce que, plus il a d'élèves, plus il est rémunéré. C'est pour ça qu'il est motivé pour avoir plus de masters, plus de doctorats. Ce sont les commissions qui vérifient mais ça passe toujours. En France, c'est différent, c'est une autre façon de travailler et puis je reconnais que… oui c'est un diplôme assez fort.

2. LES THÈMES ABORDÉS

* *
*

LES RAISONS DE LA MIGRATION ET LES RECITS DE VOYAGES

La plupart des entretiens révèlent des causes économiques à la migration, quand la France est demandeuse de main-d'œuvre, et spécialement dans ses régions industrielles, comme par exemple le département du Rhône. Mais la région a aussi accueilli nombre de réfugiés arméniens au début des années 1920.

1. Pourquoi partir?

Dans six cas (dont les cinq Italiens) sur huit, les personnes interrogées racontent que leur famille a été obligée à partir pour des raisons économiques. Comme le dit Bernardo A. « *on était vraiment pauvres* » mes parents *« habitaient à la campagne, il n'y avait pas de travail. Ils étaient métayers et donc ils n'avaient pas des propriétés mais ils travaillaient la terre d'un patron* ». Mêmes motivations pour les familles de Pio Gaveglia (originaire même village: Roccasecca) et Angela Marciano qui sont arrivés en 1948, et encore pour Angèle Santoro arrivée en 1951 à l'âge de 2 ans, qui raconte : « *c'était la misère en Italie. La terre ne produisait plus rien. On ne pouvait plus vivre. [...I l y avait rien là-bas. On avait une petite maison avec un jardin mais la terre ne produisait plus rien. Il n'y avait pas de ville, pas de travail, on ne pouvait rien faire. En France, il y avait du travail donc on pouvait espérer s'en sortir* ». Pio Gaveglia confirme les mêmes impressions « *à l'époque en Italie, c'était en 1947, il y avait un chômage très important et en France c'était la bonne période, il y avait besoin de main d'œuvre* ». Une situation décrite aussi par Angela Marciano, qui raconte que ses parents sont partis « *parce qu'il n'y avait pas de boulot en Italie*». Une autre italienne, Rosa Carbone, venue avec son mari, parle des problèmes économiques italiens « *j'ai quitté l'Italie parce qu'il y a eu la guerre, en 40... en 44. Et donc, on n'arrivait pas à se remonter* ».

Habiba M., la seule migrante algérienne interrogée, parle, elle aussi, de la décision de son mari de partir en France pour chercher un travail, et de sa difficile décision de suivre, après le mariage, l'homme de sa vie: « *C'était dur de me séparer de ma mère. Alors tous les jours j'écris j'écris j'écris ,et elle aussi. Je pleurais tous les jours, je pleurais, je pleurais pendant presqu'un an, jusqu'au j'ai eu les enfants* ».

Arthur Derderian nous raconte que dans le génocide arménien sont massacrés ses grand-parents, sauf sa grand-mère qui a donc décidé de migrer pour essayer de donner un avenir à ses fils. « *Ils sont venus en Ardèche, ma mère avait 14 ans, mais les papiers étaient faux, ils disaient 16 ans pour qu'elle puisse venir* ». Ils sont partis pour des raisons politiques, pour échapper du génocide, mais la recherche de travail a été évidemment un souci fondamental, sa

grand-mère « *est venue sous contrat en Ardèche, elle vivait en Ardèche* », son père a été aidé par sa sœur qui était déjà en France : « *le choix de la France, c'est simple, mon père avait sa sœur déjà en France, c'est elle qui l'a fait venir. Mais pour ma mère, je ne sais pas* ».

C'est bien ce que Francesca Sirna explique clairement : « *les raisons de départ étaient liées à « ce » que les autres membres de la famille, ou de l'entourage proche, avaient « vécu ». Tout se tenait ensemble: le destin des uns dépendait de celui des autres* »[2]. Le cas d'Ihor Ivantsiv, prêtre ukranien est particulier, puisqu'il qui raconte que ne sont pas été des raisons économiques ni politiques qui l'ont poussé à partir pour la France en 2000: « *je n'ai pas voulu rester au pays, c'est ça. C'est ça la locomotive qui m'a poussé à aller plus loin* ».

2. Les modalités de départ

Après avoir étudié la théologie en Ukraine Ihor Ivantsiv a choisi d'être prêtre célibataire et de partir pour la France, « *j'ai remis mon CV - on pourrait dire - à l'évêque* […]. *Il a étudié mon CV. Après il a été d'accord et il m'a ordonné comme diacre parce que moi j'ai accepté d'être célibataire Alors en France, l'Eglise épiscopale accepte les prêtres non mariés.* […] *J'ai été ordonné le 12 juillet 2000 en Ukraine. Pas très loin de ma ville natale, comme je l'ai dit, c'est Lviv. J'y ai fait un petit stage. Je me suis adressé à l'ambassade française à Kiev – la capitale ukrainienne - pour demander le visa et entrer ici en France. Ils ont accepté et m'ont donné le titre de visiteur. C'est avec ce titre que je suis arrivé* ».

Bien différents sont les itinéraires des migrants italiens arrivés au milieu de siècle, Bernardo A., en parlant de ses parents, raconte « [qu']*il y avait un certain nombre de familles qui sont venues en premier et puis les autres les ont suivies. Comme ils sont venus directement à Villeurbanne ils avaient des contacts sûrement* ».
Bernardo A. raconte une modalité de départ très typique dans les familles des migrant-e-s, c'est-à-dire un membre de la famille, presque toujours le père chef de la famille, part seul à l'étranger pour chercher fortune et après la famille le suit: « e*n 1948, mon père il est revenu tout seul ici, en France, il y est resté à peu près un an, il a travaillé dans une usine de teintures...puis en '49 nous [la famille] on est revenus aussi* ».

Pio Gaveglia décrit la même histoire « *Au départ, c'est mon père qui est venu en France.* […] *Il s'était fait embaucher chez Valentine, les belles peintures.* […] *Il est venu, et après il y a eu regroupement familial* », à peu près comme Angèle Santoro : «*Mon père est arrivé en 1949, avant nous. C'était la misère en Italie.* […] *Il est allé chez ma tante. Il a trouvé du travail en France et on l'a rejoint un peu plus tard* […] *Ma tante était ici depuis quelques années donc mon père l'a rejoint* ». Pio Gaveglia nous confie aussi « *qu'une première fois, il est venu en clandestin. Bon, ça n'a pas marché, il est revenu au pays, et puis après il a eu le contrat de travail chez la fameuse usine de vernis Valentine. C'était vraiment une émigration à cause de la situation économique* ».

Par contre Angela Marciano dit que ses parents sont arrivés en France en 1924, pour rejoindre ses grand-parents, pour chercher travail, puis qu'au moment de la Deuxième guerre mondiale, ils sont tous retournés en Italie, où elle est née, «*pendant le bombardement [de Monte Cassino] en 1944. Le 1er février 1944. Ça a duré 3 mois et je suis née pendant ces trois mois* ». À la fin de la guerre, c'est le retour en France, après un séjour dans un camp de réfugiés à Naples, « *parce que mon père avait ses parents qui venaient de mourir. C'est pour ça qu'on m'a donné le prénom d'Angela, c'était le prénom de ma grand-mère parce que*

---

2 Francesca Sirna, *L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode* dans Aggoun Atmane, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, p. 10.

quand je suis née elle était morte depuis trois mois. Et puis vous savez, quand vous êtes déraciné d'un pays, vous avez envie de retrouver les gens, de la même origine que vous, c'est normal. [...] Mes parents ont trouvé une petite maison sur Villeurbanne, rue des Bienvenus » et ils sont arrivés directement sans faire « *d'autre déplacement. C'est Villeurbanne notre clocher* ».

Rosa Carbone et Habiba M. ont suivi leur mari et elles ont fondé une famille : « *Cinq enfants. J'ai trois filles deux garçons, ils sont tous nés ici, à Lyon* » nous dit Habiba M., « *mon mari il a, enfin il a un cousin lointain, à St Romain en Mont d'Or* […] *on a habité chez lui quelque temps* ». En plus Rosa Carbone ajoute que son « *mari avait tous ses frères et ses sœurs, ici, en France* », et qu'il « *est arrivé en 1956 ; un an avant* » elle.

Quant à la famille d'Arthur Derderian, « *Ils sont venus de Grèce et de Syrie en France, avec un contrat de travail français* ». En fait rester dans l'Empire Ottoman n'était pas une bonne idée en ce période là parce que dans l'Empire Ottoman « *tous les orphelins qu'ils réunissaient, ils les transféraient dans des orphelinats en Grèce, des orphelinats américains. C'est les Américains qui ont fait ça, c'est eux qui ont donné des métiers aux Arméniens* », comme son père était orphelin a subi le même traitement.

3. Les récits de voyage

La plupart des migrants interrogés ont voyagé en train, à l'époque le seul moyen économiquement accessible pour la majorité de la population et qui permettait des voyages longs, souvent dans des conditions difficiles ; à la frontière les immigrés devaient passer des visites médicales de trois jours pour entrer en France.

Bernardo A. raconte son voyage en train vers la France avec tous sa famille: « *Depuis Roccasecca jusqu'à Villeurbanne. On habitait à cent mètres de la gare* ». Ses souvenirs deviennent moins clairs quand il croit de se souvenir qu'il y avait une aide du consulat italien pour rejoindre des membres de la famille déjà en France. « *Je me demande s'il y avait pas une aide de l'État...Parce que mon père il avait un billet pour la famille...Il devait y avoir une aide...* […] *Oui alors ce devait être le Consulat d'Italie qui donnait des aides pour que la famille parte à l'étranger* ». Le contrôleur avait contesté la validité du billet : « *je me rappelle bien quand dans le train le contrôleur est venu vérifier les billets, il a commencé à faire des histoires. Parce que sur le billet collectif il y avait marqué quatre personnes ou cinq et un garçon en plus...Il avait fait des histoires même le contrôleur parce il disait: "Celui là il est pas compris..." C'était un Italien. Il disait qu'un billet ne marchait pas, je ne sais pas pour quelle raison* ».

Il a été particulièrement choqué par le contrôle médical à la frontière : « *quand les Italiens arrivaient à la frontière française, à Bardonecchia, ils étaient immobilisés trois jours... Ils devaient passer des visites médicales et s'il y avait des malades ils les empêchaient de continuer le voyage et les renvoyaient en Italie. Maintenant il n'y a pas des visites comme ça* ». Il l'interprète comme une discrimination raciste : « *ils aimaient pas les Italiens, tout simplement...* […] *Je me souviens que il y avait un grand bâtiment où on restait trois jours. On n'était pas dans la rue* ». Mais Bernardo nous raconte que le train n'était pas le seul moyen pour traverser la frontière: « *il y a beaucoup d'Italiens qui sont venus en France sans venir avec le train, ils ont passé les montagnes à pied. Même sur la Côte d'Azur même à Bardonecchia... J'avais un oncle qui a fait ça. Il en avait beaucoup qui passaient à pied...* ».

Pio Gaveglia, en racontant son voyage en train et l'itinéraire de sa famille pour rejoindre son père en France, ajoute des détails : « *on voyageait avec le peu d'objets qu'on avait. Il me semble que ma mère avait amené sa machine à coudre. Je me demande même s'il y avait… Enfin, à l'époque j'avais dix ans, il ne faut pas trop m'en demander, mais il me*

semble bien qu'il y avait aussi un matelas et des choses comme ça. C'était vraiment le déménagement, mais pas de mobilier. […] *A l'époque c'était très long. Ca durait deux jours, au moins un jour et demi parce que les trains ne roulaient pas à la vitesse d'aujourd'hui, c'était encore les trains à vapeur* ». Pio Gaveglia est venu directement de Roccasecca à Villeurbanne en train, comme Bernardo A. et Rosa Carbone qui racontent aussi presque la même histoire : « *Ils nous ont fait la visite, prise de sang, comme on fait chez les militaires. J'ai dormi dans les lits des militaires* [à Milan]. *Après trois jours, on est partis pour Lyon. Quand je suis partie de mon pays, ils m'ont donné la responsabilité de vingt-et-une personnes qui venaient toutes en France comme moi, à Lyon. J'avais beaucoup de responsabilités, il y avait beaucoup d'enfants, de mères de famille ...*». Une autre migrante, Angèle Santoro, raconte: « *On est venus en train. Ma mère était malade tout au long du voyage. Elle ne supportait pas les voyages. D'ailleurs, même après en France elle ne supportait pas de prendre le bus. Elle n'a jamais voyagé à cause de cela* ».

Par contre l'histoire de la famille d'Arthur Derderian est plus compliquée : « *quand l'Arménie est devenue soviétique, ils ont négocié avec le gouvernement français la possibilité du retour au pays.* […] *Il y a eu un paquebot qui est parti en 1946, l'année de ma naissance, et un autre en 1947.* […] *Comme ma mère attendait mon frère, elle ne voulait pas accoucher sur le paquebot, elle a refusé de partir. Mais d'autres sont partis* ». Mais pour la famille de sa future épouse, l'attente a été longue : « *Et tout de suite quand ils sont arrivés en Arménie, leur objectif était de revenir en France. Parce que l'état de l'Arménie n'avait rien à voir avec ce qu'on leur avait dit.* […] *Ils se sont mariés là-bas, ils ont eu les deux gosses, ma femme et mon beau-frère, et pendant 17 ans ils se sont bagarrés pour revenir en France. C'est comme ça qu'ils sont revenus en 1965* ».

IMPRESSIONS D'ARRIVEE

La question des premières impressions lors de l'arrivée en France est délicate. Celle-ci n'est pratiquement pas posée, alors que les enquêtés, dans la majorité des cas, ne peuvent parler de l'arrivée au travail ou à l'école qu'en entrant par une anecdote comme celle que raconte Angèle Santoro à propos du parapluie utilisé par sa mère pour éviter que la maison ne soit inondée par la « pluie qui entrait par le plafond ». Le dévoilement des premières impressions se fait avec une certaine pudeur de la part des enquêtés qui ne disent pas directement ce qu'ils ont ressenti. L'accès à ces sensations immédiates pose d'emblée le problème que soulève Francesca Sirna entre l'enquêteur et l'enquêté : le travail d'enquête biographique passe par « un dur travail de fréquentation quotidienne [3]», alors que les entretiens présentés ici ne sont le fruit que d'une seule rencontre. Si le travail historique ne suit pas les mêmes modalités que l'enquête sociologique, la question du ressenti appartient sans doute à l'univers de la confidence, qui ne peut véritablement s'établir que s'il existe une relation forte entre l'enquêteur et l'enquêté.

Il ne faut pas pour autant penser qu'en l'absence de cette relation, il est impossible d'avoir une idée des premières impressions des enquêtés lors de l'arrivée dans le monde de l'école ou du travail à Villeurbanne. Les écueils liés à « l'entretien-déclaration [4]» ne posent pas véritablement de problèmes puisque le dévoilement se fait de manière oblique notamment

---

[3] Francesca Sirna, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.9-30, p.28.

[4] Freddy Raphaël, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*. 35e année. 1/1980, p.127-145, p.129.

dans l'évocation des mauvaises conditions de logement lors de l'arrivée. Néanmoins, la principale difficulté réside dans la retranscription d'une sensation immédiate alors que le récit de l'arrivée à Villeurbanne se fait plusieurs dizaines d'années après l'arrivée en France à l'exception d'Ihor Ivantsiv. La reconstruction des premières impressions se fait en fonction d'une certaine fausse linéarité du récit de vie dont parle Pierre Bourdieu. Le récit est un récit construit dont il faut dégager les présupposés en insistant sur la « rhapsodie composite et disparate de propriétés biologiques et sociales en changement constant [5]». La présentation des impressions lors de l'arrivée ne peut se faire qu'en analysant les réponses des enquêtés en fonction de « l'identité entendue » qu'ils entendent donner lors de l'entretien. En d'autres termes, il convient de saisir la problématique que les enquêtés donnent à leur récit pour comprendre ce qui sous-tend le discours autour de leurs impressions. Il devient dès lors important de savoir pourquoi certains en font un moment fondateur alors que d'autres le minimisent voire l'occultent complètement. La différence entre l'arrivée à l'école et au travail montre des comportements différenciés.

Les réactions sont diverses selon le moment de l'arrivée, le cadre de vie (notamment le rôle de la famille) et du genre. L'arrivée à l'école semble stimuler les jeunes migrants. Le récit se structure autour de l'idée que l'école représente un moyen de sortir de la situation précaire dans laquelle l'individu se trouve à son arrivée en France. Les termes « précarité » et « misère » reviennent à de nombreuses reprises pour parler de l'arrivée et s'opposent à l'évocation du parcours scolaire. Les premières impressions au travail voient une prédominance du choc : trois des quatre enquêtés qui commencent à travailler dès leur arrivée en France tiennent un discours plus ou moins prononcé sur les difficultés rencontrées. Ils sont face à des responsabilités qu'ils n'avaient pas encore dans le pays d'origine. Ils doivent trouver les ressources pour vivre et faire vivre, le cas échéant la famille dont ils ont la charge. Certains enquêtés comme Arthur Derderian ou Ihor Ivantsiv ne tiennent pas le même discours social sur leurs impressions lors de leur arrivée, pour le premier à l'école, pour le second au travail, que les autres enquêtés de chacune des deux catégories. La répartition se fait de manière équitable : quatre personnes ont effectué leur scolarité en France, quatre ont commencé à travailler dès le début de leur arrivée (Ihor Ivantsiv, avant de commencer son ministère suit des cours de français mais il vient en France par choix ; les études linguistiques s'apparentent à une formation plus qu'à de véritables études).

1. Les premières impressions à l'école : mettre derrière soi les conditions de la migration

Il existe une certaine homogénéité dans les dates d'arrivée des personnes ayant effectué leur parcours scolaire en France. Si les parents d'Arthur Derderian sont arrivés en 1926, ce dernier est né en 1946. Il est contemporain des autres personnes qui ont connu l'école en France. Pio Gaveglia, Angéla Marciano et Angèle Santoro sont tous les trois d'origine italienne contrairement à Arthur Derderian qui est d'origine arménienne. Ils sont arrivés en France entre 1948 et 1951. Les raisons de l'arrivée en France sont les mêmes. La venue de parents résulte d'une migration économique. Alors que la situation d'après-guerre en Italie ne permet pas de trouver du travail, en ce début des Trente Glorieuses, le besoin de main-d'œuvre en France, notamment dans l'industrie, est fort. Les impressions tendent à minimiser le choc de l'arrivée dans une structure où les échanges se font dans une langue qui n'est pas forcément parlée à la maison. La nécessité de l'adaptation l'emporte largement

[5] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p.69-72, p.70-71.

notamment chez les femmes. Les hommes sont beaucoup moins diserts sur les sentiments éprouvés lors de leur premier contact avec l'école. Cette minimisation du choc peut s'expliquer par deux choses : par le genre et par la vision d'une école qui permet de rompre avec un univers social précaire.

Si cette donnée fonctionne pour les personnes d'origine italienne il n'en est pas de même pour Arthur Derderian. Son discours sur l'école est quasi inexistant sauf lorsqu'il évoque l'Ecole centrale de Lyon. Son récit s'ancre dans une logique de revendication d'une identité arménienne. Ainsi, à l'exception d'Arthur Derderian, les autres enquêtés livrent des récits assez proches. Le rôle de l'habitus est ici décisif. Il apparaît dans le récit comme « le principe actif de l'unification des pratiques et des représentations [6]» pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu. En d'autres termes, ils endossent le rôle de l'écolier d'origine étrangère qui est parvenu à s'extraire par les études de la « précarité » dans laquelle il vivait avec sa famille. Cette capacité repose aussi sur l'existence d'un cadre familial qui protège les enfants. Ces derniers ne sont pas en première ligne ce qui tend à expliquer leur capacité à minimiser le choc ressenti au moment de l'arrivée à l'école.

** Minimiser le choc : construire un récit linéaire*

Arthur Derderian n'évoque pratiquement pas ses impressions à l'école. Pour les trois autres personnes interrogées, le discours tend à montrer la nécessité d'adaptation aux codes de l'école. Angela Marciano minimise le choc lors de son arrivée à l'école. Elle est arrivée en France en 1948 à l'âge de quatre ans et demi. Elle montre qu'elle n'a eu aucun problème à s'adapter aux codes scolaires notamment à l'apprentissage du français : « Moi, je connaissais très peu le patois parce que mes parents devaient parler en patois et à l'école on m'a interdit de parler italien pour que j'assimile très vite le français. Donc dès qu'on me parlait je disais à Maman 'non non non, la maîtresse elle a dit qu'elle ne veut pas que tu me parles italien' […] à l'époque, c'était une tare ». Son discours insiste sur le sacrifice fait en abandonnant l'apprentissage d'une langue pour mieux en apprendre une autre. Le récit finit par minimiser ce difficile choix. Celui-ci finit par s'imposer comme une nécessité avec la réussite scolaire : « Alors, la directrice de l'école qui savait que je travaillais bien elle a dit à ma mère : 'Mais vous ne pouvez pas la mettre dans une usine !' Et maman disait : 'Mais si si, il faut qu'elle apprenne un métier !' Parce que mon père était mort entre temps et on était très très pauvres. J'ai souffert énormément de la pauvreté, très très pauvres. Donc moi je me disais : 'Je ne serai pas comme mes parents !' Ça met un bon coup de pied aux fesses ! ».

Le récit reconstruit le sentiment face à l'apprentissage d'une nouvelle langue, l'adaptation est une nécessité, les sacrifices sont normaux pour arriver à la vie actuelle dans une logique téléologique. Cette tendance à minimiser le choc et de faire du récit « un artefact irréprochable [7]» où tout est fixé en vue d'un but, correspond à une certaine façon de concevoir l'histoire comme un récit lisse où tout est calculé pour aboutir à la situation finale de l'enquêté. Ce sentiment est aussi celui d'Angèle Santoro qui met cette nécessité sur le compte de la facilité « pour les enfants d'apprendre, de changer de pays, de s'intégrer ». Dans le cas de Pio Gaveglia, les sentiments sont moins visibles, le discours sur les impressions se veut fuyant. Comme pour Arthur Derderian, les passages sur l'école sont abordés avec un grand détachement.

---

[6] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p.69-72, p.70.

[7] Pierre Bourdieu, « l'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p.69-72, p.71.

** Minimiser le choc : la distinction par le genre*

Alors que les femmes ont tendance à minimiser le choc, les hommes le dissimulent. Le problème de la communication des sentiments est abordé par Francesca Sirna. Elle insiste « sur le caractère fragmentaire et déformé *a posteriori* [8]» du témoignage de l'enquêté qui partage ce qu'il juge communicable ou digne d'intérêt. Les hommes ont ainsi plutôt tendance à passer sous silence les sentiments et les impressions lors de leur arrivée à l'école. Pio Gaveglia a lui aussi tendance à rendre linéaire son récit : « Donc, je suis arrivé à Villeurbanne en 1948 et dès la semaine suivante je me suis retrouvé dans une classe de cours élémentaire. Alors il n'y avait pas de classe comme maintenant où l'on a des classes spécifiques pour les étrangers qui viennent et qui ne parlent pas le français ». Si son récit montre le côté brusque de l'arrivée à l'école, il n'y a pas d'épanchement. Alors que son parcours de vie est très proche des deux femmes interrogées, il y a une grande retenue dans l'évocation des difficultés rencontrées. Les impressions sont cachées. Les difficultés d'adaptation sont dissimulées, il faut que tout ait l'air de s'être fait naturellement. Une autre manière d'aborder le problème de l'évocation du choc initial consiste à faire de l'école un lieu de revendication de ses origines. C'est en tout cas ce qu'indique le témoignage d'Arthur Derderian. La seule mention de son rapport à l'école est celle de son entrée à l'Ecole centrale de Lyon : « Quand j'étais à l'Ecole centrale de Lyon, les 187 collègues, si je m'enlève, 186, ils ne savaient pas ce qu'était un Arménien. Ils ont vu pour la première fois ce que c'était un Arménien ». En l'occurrence, le choc n'est pas pour lui mais pour les autres. La question du maintien ou d'une quête d'une identité arménienne absorbe et masque les questions liées au choc et aux impressions ; c'est une autre façon de ne rien dévoiler.

La plupart des témoignages tendent à accréditer que l'arrivée à l'école a été délicate. Pourtant, le choc est largement minimisé par chacun des enquêtés avec des réactions différentes en fonction du genre notamment. S'ils ont tous une représentation publique d'eux assez proches les uns des autres, ils tiennent en effet des discours voisins, l'arrivée à l'école ne marque pas pour eux un véritable changement dans leur vie. Les différents récits de ces enquêtés reposent sur l'habitus social des enfants immigrés qui ont réussi à l'école. S'il y a eu choc, celui-ci a été minimisé en raison de la réussite. L'effort consenti a été récompensé par une situation sociale supérieure à celle que les parents possédaient lors de l'arrivée en France. Les premières réactions semblent avoir été largement remaniées par la réussite finale des acteurs. Le passage à l'école ne constitue pas un événement marquant ni même fondateur. Néanmoins, il est un événement qui montre l'existence d'un même récit chez plusieurs agents. Ces réactions soulignent l'unification des pratiques et des représentations de leur parcours d'élèves d'origine étrangère. Le fait de minimiser voire d'occulter les premières réactions lors de l'arrivée à l'école permet de voir les proximités des structures des différents récits.

2. Les premières impressions au travail : des souvenirs toujours bien vivants

Contrairement aux personnes qui ont suivi leur scolarité à Villeurbanne, celles qui sont arrivées en France en âge de travailler ne cachent pas le choc lors de l'arrivée. Freddy Raphaël constate que « lorsqu'il s'agit d'immigrés de la première génération, souvent désemparée, portant l'indestructible empreinte de la culture d'origine et incapable de faire

[8] Francesca Sirna, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.9-30, p.14.

siens les standards de la culture refuge, on ne vit pas la même expérience que ses enfants [9]». La mémoire est différente. Alors que le choc est minimisé pour des générations qui ont peu ou pas connu le pays d'origine, celui-ci est amplifié par ceux qui quittent le pays à un âge déjà avancé. Les personnes qui sont dans ce cas de figure sont Bernardo A. qui arrive en France en 1949 à l'âge de 17 ans, pour des raisons économiques, Rosa Carbone qui arrive en 1957 à 23 ans pour les mêmes motifs. Habiba M. quitte l'Algérie en 1973 à l'âge de 24 ans et Ihor Ivantsiv l'Ukraine à 30 ans en 2000. Les deux premiers sont d'origine italienne. Les dates d'arrivée ne sont pas les mêmes, il faut distinguer les périodes. Bernardo A. et Rosa Carbone arrivent à Villeurbanne au moment de la reconstruction et pendant les Trente Glorieuses où la demande de main-d'œuvre est importante. Habiba M. se rend en France en 1973 alors que la situation économique se dégrade. Si elle ne vient pas en France dans le cadre du regroupement familial (1976), elle vient rejoindre son mari qui y travaille. Quant à Ihor Ivantsiv, son cas est particulier ; son arrivée se fait dans le cadre de conventions particulières. Ces décalages chronologiques et les raisons de la migration permettent d'expliquer les différentes réactions lors de l'arrivée au travail salarié. Dans le cas de la première période délimitée qui correspond aux Trente Glorieuses, le choc lors de l'arrivée au travail peut être vu comme un événement fondateur. Ce n'est plus le cas pour les personnes venues pendant et après la crise des années 1970.

** L'arrivée au travail comme élément fondateur du récit :*

Bernardo A. et Rosa Carbone quittent l'Italie pour des raisons économiques. Leur arrivée en France répond à une nécessité de trouver un emploi. La question des impressions lors de l'arrivée au travail salarié fait date parce qu'elle incarne la raison première de leur venue en France. Bernardo A. commence à travailler dès son arrivée en 1949 : « j'ai commencé comme ouvrier dans une usine, nommé Furet qui fabriquait des vélos, à Lyon, à Perrache ». Rosa Carbone lorsqu'elle arrive en France en 1957 prend aussi directement son poste : « Je suis arrivée le vendredi et j'ai commencé à travailler le lundi. C'était chez Guicher et Coste ». La confusion est grande pour cette femme qui ne parle pas un mot de français et qui travaille pour la première fois à l'usine, ce qui n'est pas le cas de Bernardo A. qui a déjà travaillé dans une « usine de caoutchouc » en Italie. Face à la double nouveauté de sa situation (salariée dans un pays qui n'est pas le sien), Rosa Carbone a des souvenirs assez forts et marqués de son entrée dans le monde du travail : « quand j'ai commencé à travailler à l'usine, mon chef m'a fait travailler à la chaîne pendant huit jours, comme tout le monde. Après un jour, il revient me voir et me dit qu'il veut me faire sortir de la chaîne et me donner un travail spécialisé. Il fallait réviser les vestes. Il y a 95 pièces dans une veste, et moi, je devais vérifier les vestes et voir s'il y avait une faute et refaire le travail. Je n'arrivais pas à le comprendre. Il y avait une femme italienne, mon chef est parti la chercher. Il lui a fait traduire ce que je devais faire. J'ai répondu que je ne pouvais pas le faire, que je n'étais pas là depuis longtemps ». La confusion est grande et il n'y a rien pour minimiser le choc, Rosa Carbone est en première ligne, elle se retrouve avec des responsabilités qu'elle n'a encore jamais vraiment connues. Ses premières impressions témoignent du défi qu'elle doit relever : acquérir une autonomie financière dans un pays dans lequel elle ne parle pas la langue.

La situation est un peu différente pour Bernardo A. . Lui non plus ne parle pas français bien qu'il soit né en France, et il le réapprend d'ailleurs dans « une école professionnelle, pour être coloriste […] Il y avait des cours après la journée de travail ». Il ne donne pas

[9] Freddy Raphaël, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*. 35e année. Numéro 1, 1980, p.127-145, p.129.

d'anecdotes sur son premier jour, il ne livre d'ailleurs aucune impression sur son premier travail dans le monde salarié français. Il dissimule ses émotions derrière la généralisation d'un discours politique dans lequel il parle de l'ingratitude des Français à l'égard des Italiens venus travailler en France : « il y en avait beaucoup des usines qui cherchaient du personnel ! Ils travaillaient avec des Italiens parce que ils en avaient besoin...Mais quand même ils nous traitaient comme des étrangers...Ils nous ont jamais admis. Tout simplement, c'est comme ça. On a jamais été bien accueilli. En plus ils en avaient besoin ! ». Si cette généralisation témoigne d'une certaine impression acquise au cours de ses différents postes salariés, Bernardo A. est déjà moins enclin à livrer des impressions qui montreraient à quel point son arrivée dans le monde du travail salarié en France a été structurant dans son récit. Elle l'est mais elle reste moins nette que celle de Rosa Carbone. C'est pourtant sur les questions liées au travail que Bernardo A. donne ses impressions. L'arrivée au travail salarié reste un élément marquant du récit. Il faut d'ailleurs nuancer son cas. Contrairement à Rosa Carbone, il conserve des cadres familiaux forts ce qui lui permet d'éviter la confusion et de limiter le choc lors de l'arrivée au travail salarié.

Les raisons premières de la migration, la quasi absence de cadres et l'accès à des responsabilités nouvelles expliquent l'aspect fondateur de l'arrivée au travail salarié. Pour Rosa Carbone et Bernardo A. , le choc est grand. Pour chacun d'eux, les impressions sont portées sur le travail. D'autres problèmes viennent s'y mêler comme le problème de la langue ou la question du racisme et de l'intégration dans le cas de Bernardo A. . Contrairement à ceux qui ont connu l'école, le choc lors de l'arrivée est amplifié par d'autres éléments qui viennent se greffer sur les problématiques liées au travail. Alors que cette génération d'immigrés fait de son arrivée au travail un moment fondateur, il n'en est pas de même pour les deux autres personnes interrogées. Habiba M. et Ihor Ivantsiv ne font pas de l'arrivée au travail un moment structurant de leur récit.

** Des mémoires différentes selon les dates d'arrivée : de l'événement fondateur au simple épisode*

Les personnes interrogées arrivées après les Trente Glorieuses ont plutôt tendance à ne pas faire de leur arrivée au travail salarié un moment fondateur : il ne fait pas date et est évacué de manière anecdotique pour différentes raisons.

Pour Habiba M., l'arrivée au travail est différée de son arrivée en France. Cette absence de choc ou même d'impressions lors de l'arrivée au travail salarié peut s'expliquer par plusieurs facteurs. Les raisons avancées par Habiba M. pour expliquer sa migration tranchent avec celles exprimées par Bernardo A. et Rosa Carbone. Alors que ces deux derniers sont partis de leur pays pour des raisons économiques liées à l'absence de travail dans le pays d'origine, Habiba M. part rejoindre son mari qui travaille en France. Les raisons sont familiales, l'importance accordée au travail est moins forte. Son récit ne se structure pas autour des thématiques propres au travail. Elle évacue d'ailleurs rapidement la question liée à l'activité salariée : « non, non, non, les premiers temps j'ai pas travaillé. C'est quand j'ai eu ma dernière fille, enfin la quatrième quand j'ai commencé à travailler elle avait, elle est née en 80, moi j'ai commencé à travailler fin 82/début 83 ». L'hésitation, la référence à une date familiale comme repère pour se situer dans le temps marquent bien le caractère anecdotique de l'arrivée au travail.

L'élément qui structure son récit est la perte de la famille. Tout se base sur l'arrachement ressenti lors de son départ d'Algérie. Là encore, l'absence de cadres a joué un grand rôle dans le choc initial mais celui-ci ne s'est pas produit au travail. Les causes de la migration sont différentes de celles évoquées par Rosa Carbone et Bernardo A. Habiba M. est

partie rejoindre son mari. Lors de son départ, elle connaît déjà le français : « Alors voilà oui, j'ai mes sœurs mes frères qui parlent… Voilà… On était à l'école au temps de la France, alors voilà... Elle parle le français pas très très bien mais elle le comprend, elle répond quelques mots, quoi ». L'entrée dans le monde salarié en France est différé de son arrivée en France. Dès lors, ce sont les problématiques familiales qui structurent son récit. L'élément marquant qui devient fondateur est le départ représenté comme une déchirure : « Oui, c'était plus dur quand moi je suis venue. Parce que je suis la dernière à ma mère, je suis la dernière des filles et des garçons. Et le moment où je me suis mariée, je dors encore avec ma mère. Alors la séparation de ma mère, ça m'a…[…] C'était dur de me séparer de ma mère. Alors tous les jours j'écris j'écris j'écris, et elle aussi. Je pleurais tous les jours, je pleurais, je pleurais pendant presqu'un an, jusqu'au jour où j'ai eu les enfants. Jusque le moment où j'ai accouché c'est là où je commence, j'ai mis c'est là où je commence à m'habituer avec… ». La construction d'une nouvelle famille met fin à l'arrachement. Il faut noter l'importance de la famille comme cadre permettant de minimiser le choc lors de l'arrivée en France. La reconstruction d'un cadre familial apparaît comme une autre raison qui explique le manque de souvenirs précis de la part d'Habiba M.

L'absence de choc lors de l'entrée dans le travail salarié est bien perceptible dans le récit d'Ihor Ivantisiv. Sa migration est liée à sa vocation de prêtre catholique de rite byzantin. Il est pris en charge de manière institutionnelle et n'a aucun problème lors de son arrivée à Lyon : « J'ai remis mon CV - on pourrait dire - à l'archevêque pour les Ukrainiens en France et en Suisse, en Belgique… Donc c'était en 2000. Il a étudié mon CV. Après il a été d'accord et il m'a ordonné comme diacre parce que moi j'ai accepté d'être célibataire Alors en France, l'Eglise épiscopale accepte les prêtres non mariés ». La décision de partir peut être considérée comme fondatrice mais l'arrivée est elle-même est relativement anecdotique : « Mais, première chose, on arrive, on découvre bien sûr cette culture qui est très riche pour moi. Les points négatifs, avec le temps, ils se sont peut-être effacés un peu, moi je n'en trouve pas, non. Parce que j'ai été plongé tout de suite dans les études pour la langue française, ce qui a facilité peut-être le contact avec les gens. Pour les autres, ceux qui sont obligés d'aller travailler, peut-être que ça ne se passe pas aussi facilement. Ce qui m'a frappé, la première chose, comme j'étais dans l'Institut de langue et de culture françaises à la Catho, à l'Université catholique - on dit comme ça, ce sont les multiples nationalités qui étaient dans les classes. On était donc des Suédois, des Chinois, des Vietnamiens, des Coréens, des Polonais, des Argentins, des Brésiliens, ça donnait le vertige. Surtout qu'on a progressé dans la langue française, et plus on progressait plus on était intéressant l'un pour l'autre parce qu'on pouvait échanger. C'était incroyable parce que, comme ça, on découvre quelque chose qui nous unit, c'est la langue ». Son arrivée dans le monde du travail en France s'inscrit dans tout un processus de préparation notamment linguistique dans lequel il côtoie des personnes qui sont dans une situation analogue. L'entrée dans le monde salarié est englouti et le choc est donc minimisé car il est ancré dans un parcours.

La prise en charge lors de l'arrivée au travail salarié joue un grand rôle dans l'impression ressentie par l'enquêté. Livrés à eux-mêmes, Rosa Carbone, Habiba M. et Bernardo A. ont plutôt tendance à ressentir le choc de manière singulière. Celui-ci devient un événement fondateur. Pourtant, dans le cas d'Habiba M., l'arrivée au travail salarié est dissociée de l'arrivée en France. L'exercice d'une activité n'a pas le même impact que chez Bernardo A. ou Rosa Carbone : son récit ne structure pas autour des problématiques liées au travail car sa migration n'est pas en rapport avec des problématiques d'ordre économique. *A contrario*, l'arrivée de Rosa Carbone et de Bernardo A. dans le monde du travail crée un choc davantage amplifié car sur celui-ci se greffe d'autres préoccupations. L'arrivée dans le monde du travail est le caractère structurant de leur récit. Un élément tend aussi à expliquer la grande

diversité des récits : contrairement à ceux qui ont connu l'école en France, les quatre enquêtés ne sont pas arrivés en France au même moment. La grille chronologique montre les différentes modalités d'arrivée, de travail et d'encadrement des migrants.

La différence des impressions entre ceux qui ont connu l'école et ceux qui sont arrivés dans le monde salarié est réelle. Alors que les quatre enquêtés qui ont fait leur scolarité en France tiennent un discours qui minimise le choc, les enquêtés qui se retrouvent dans le monde du travail ont des récits bien différents. Il faut noter que ceux qui ont fait leurs études en France sont de la même génération et sont arrivés pratiquement en même temps, pour des motifs similaires (migration économique des parents). Il s'opère ainsi une unification de leurs représentations. Ils ont le même habitus social même si leurs stratégies pour minimiser les difficultés lors de l'entrée à l'école varient en fonction de leur sexe et de leur situation personnelle. En ce qui concerne ceux qui sont entrés dans le travail salarié une donnée est frappante : lorsqu'ils appartiennent à la même génération et qu'ils viennent en France pour des motifs comparables, les récits se structurent autour du même habitus. C'est le cas de Bernardo A. et de Rosa Carbone. Mais lorsque la migration est différente ou mieux encadrée, les premières impressions s'oublient. Elles ne représentent plus un élément structurant.

LE LOGEMENT, LA VIE QUOTIDIENNE, LES RESSOURCES FINANCIERES

1. La situation économique de la famille

Certains des enquêtés donnent des indications tout d'abord sur leur situation économique ainsi que celle de leur famille avant le départ pour la France, dans le pays d'origine. En général cette situation est décrite comme difficile, presque insoutenable, ce qui explique également souvent le départ pour la France. C'est le cas par exemple pour Bernard A. qui explique : *« Ils habitaient à la campagne, il n'y avait pas de travail. Ils étaient métayers et donc ils n'avaient pas des propriétés mais ils travaillaient la terre d'un patron, on était vraiment pauvres. »* C'est également ce que dit Angela Marciano: *« Mes parents n'avaient plus rien, ils n'avaient même pas de quoi manger parce que là-bas c'était le front. Donc ils ont vécu très peu de temps-là où je suis née et après ils sont partis dans un camp de réfugiés, à Naples. Et là, j'y suis restée jusqu'à mes 4 ans et demi avec mes parents ».*

Certains ont en effet vécu dans des conditions extrêmement difficiles et pas seulement économiques mais aussi politiques. C'est le cas de la famille arménienne d'Arthur Derderian *(«s'ils restaient dans l'Empire Ottoman, ils étaient massacrés eux aussi… »)* Certains ont même été dans des camps de réfugiés avant de venir en France, notamment ceux qui sont arrivés après la deuxième guerre mondiale (comme par exemple Angela Marciano).

Une fois dans le pays d'accueil la situation de la famille est également décrite dans de nombreux cas comme difficile. Angela Marciano insiste énormément sur ce point dans son entretien *(« J'ai souffert énormément de la pauvreté. »)* et c'est également ce que dit Angèle Santoro en parlant d'un jardin *: « Comme on n'avait pas beaucoup d'argent ça permettait de manger. »*

Cela amène à se poser la question des ressources financières des personnes interrogées et de leur famille tout d'abord dans leur pays d'origine puis dans le pays d'accueil.

Dans le pays d'origine les enquêtées et/ou leur famille ont en général un travail qui leur permet de toucher un salaire. Ainsi le père d'Angela Marciano était maçon *(« comme tout italien qui se respecte »* explique-t-elle), celui de Pio Gaveglia *« travaillait dans le village*

comme peintre en bâtiment, quand il avait du travail. C'était épisodique » et sa mère comme couturière. Bernard A. a travaillé en Italie dans une « *petite usine fabricant des ballons en caoutchouc à gonfler* » tandis que son père *« vivait d'expédients ».*On peut également citer le cas d' Ihor Ivantsif dont les deux parents travaillaient dans l'industrie. En général toute la famille travaille dans le pays d'origine. Pour compléter les revenus les enquêtés parlent souvent d'un bout de terrain ou d'une petite ferme leur permettant de se nourrir. Ainsi Angèle Santoro explique que son *père « était un homme de la campagne. Il avait quelques animaux chez lui, un âne, des poules, et il s'occupait du jardin. »* C'est également le cas d'Angela Marciano dont les parents ont cru pouvoir se nourrir d'un lopin de terre en Italie.

Par la suite, une fois arrivés dans le pays d'origine, la plupart des enquêtés répondent que le travail prend un place très importante dans la vie des nouveaux arrivants et de leur famille. En effet, certains sont arrivés avec un contrat de travail comme par exemple Rosa Carbone qui est venue en France pour y exercer un métier dans le textile et a commencé à travailler le lendemain de son arrivée.

Les métiers des hommes sont variés. Certains gardent le même métier que dans leur pays d'origine comme le père d'Angela Marciano ou celui d'Angèle Santoro. D'autres sont embauchés dans l'industrie comme le père d'Arthur Derderian ou celui de Bernard A. . Les femmes quant à elles travaillent en général avant de fonder une famille, tandis que lorsqu'elles ont des enfants, elles arrêtent de travailler. Par la suite, elles gardent également souvent des enfants à domicile ou font des ménages, c'est le cas de la mère d'Angela Marciano, celui de Rosa Carbone ou d'Habiba M.

On peut remarquer que de nombreux enquêtés décrivent les femmes au foyer comme des femmes qui travaillent, et qui n'ont pas le temps d'exercer un métier. C'est ce qu'explique Pio Gaveglia *: « Ma femme, elle travaillait pour élever les enfants. Elle était femme au foyer »,* mais aussi Angela Marciano pour le cas de sa mère. On peut également citer Angèle Santoro *« Ma mère n'a jamais travaillé. Elle s'occupait de 7 enfants à la maison, ça faisait beaucoup, et elle faisait le jardin. Mais elle aurait bien aimé. C'était surtout l'argent qui l'attirait. Comme on n'en avait pas à la maison, ça lui aurait plu de pouvoir en rapporter plus. Mais de toute façon, elle n'aurait pas pu. Elle n'avait pas le temps et elle ne parlait pas français, comme je te l'ai dit. Et puis, il n'y avait pas beaucoup de femmes qui travaillaient à ce moment là. Sa sœur, ma tante c'était un peu le contraire. Elle était beaucoup plus jeune, plus moderne. Ma mère quand elle est arrivé elle avait 41 ans. Elle pouvait déjà plus vraiment changer. Ma tante, elle avait moins peur. »* Ce témoignage, comparant deux parcours de femmes apporte un autre éclairage sur le fait que les femmes ne travaillent pas. La raison n'est pas seulement qu'elles n'ont pas le temps mais cela peut s'expliquer par la barrière de la langue ou une appréhension de la part de ces femmes. Cela fait penser à l'article de Pierre Bourdieu qui explique que l'histoire racontée par une personne fait l'objet d'une reconstruction. Ainsi, la plupart des enquêtés adhèrent à l'idée que si les femmes ne travaillent pas c'est seulement parce qu'elles n'en ont pas le temps. On peut se demander si la véritable raison est uniquement celle-ci. Dans tous les cas ce récit semble faire l'objet d'une reconstruction telle que celle décrite dans l'article de Freddy Raphael « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale »[10], ou celui de Pierre Bourdieu « L'illusion biographique »[11].

---

[10] Raphaël Freddy, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1/1980. pp. 127-145, p. 131

[11] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p.69-72, p. 69.

Les enfants de la famille travaillent quant à eux et aident à subvenir aux besoins de leur famille jusqu'au moment où ils s'en vont du foyer familial. C'est le cas de Bernard A. qui travaille dès 17 ans lors de son arrivée en France.

Si le travail est bel et bien décrit comme un moyen de subvenir aux besoins de la famille le salaire, quant à lui n'est pas un sujet qui est beaucoup abordé dans les questionnaires. Seul, Pio Gaveglia l'évoque très clairement : *« Mon salaire. Au départ, ça devait être dans les… Attendez que je ne vous dise pas de bêtise… Je ne sais pas si ce n'était pas 300 F de l'heure, mais 300 F en 58, et en euros ça ne ferait pas grand-chose ! (Rires) Disons qu'en 94, ça faisait dans les 1700 euros par mois. Peut-être plus parce que si je compare à la retraite de maintenant… Non, ça devait dépasser les 2000 euros par mois, avec un treizième mois donc 2100 euros. »* Il précise d'ailleurs que c'était la principale source de revenus de sa famille. Ihor Ivantsif l'évoque également de manière précise. Habiba M. explique également que son mari a un salaire assez bas. Elle l'évoque cependant de manière rapide et même si le questionnaire n'insistait peut être passez sur ce point on peut également penser à l'article de Francesca Sirna[12] qui explique que lors d'un entretien, certains éléments sont passés sous silence s'ils sont gênants à raconter. Plusieurs entretiens auraient pu permettre de briser cette gêne et peut être de donner à l'enquêteur les clés pour poser des questions sur ce sujet.

D'autres moyens de subvenir aux besoins de la famille apparaîssent dans les entretiens. C'est le fait d'avoir un jardin pour certain. C'est le cas de la famille d'Angèle Santoro qui explique : *« On avait un jardin aussi à la cabane. On avait quelques carottes, des patates. Comme on avait pas beaucoup d'argent ça permettait de manger. »* La famille d'Angela Marciano complète également le salaire du père de famille par du glanage ou de la récupération d'objets ou de combustibles. Elle explique ainsi que sa mère et elle vont chercher le coke, un résidu de charbon pour pouvoir se chauffer.

Glanage sur un marché

[12] Francesca Sirna, article cité.

Robert Doisneau, Série « les glaneurs de charbon », 1945

Le salaire n'est donc pas le seul moyen de subvenir à ses besoins même si trouver un travail relevait, dès l'arrivée de la plus grande nécessité.

Enfin, il semble que les enquêtés ne se souviennent en général pas d'une quelconque difficulté à trouver du travail. Ils mettent au contraire en valeur le fait que la France avait besoin d'eux en tant que travailleurs, c'est le cas de Bernard A. qui insiste beaucoup sur ce point. Le travail n'est pas non plus toujours perçu comme une corvée. C'est le cas en particulier de Rosa Carbone qui qualifie son travail de « *magnifique* » ou d'Angela Marciano pour qui le travail est le moyen par excellence de gravir l'échelle sociale et de se faire accepter. On peut d'ailleurs noter, là encore une reconstruction du type de celles que décrit Bourdieu. Les enquêtés ne s'étendent que très peu sur les mauvais côté de leur travail mais plutôt sur le fait que c'est grâce à leur travail personnel qu'ils ont façonné leur vie. Angela Marciano en est un très bon exemple. Elle insiste en effet énormément sur les conditions économiques très difficiles dans lesquelles elle vivait étant enfant avant de décrire son travail et sa propre volonté au travail comme l'élément salvateur de sa vie.

2. Les logements

Lors de l'arrivée, une des questions qui se posent est celle du logement. En général les immigrés l'on trouvé seuls ou bien grâce à une aide de la part de la famille ou d'amis déjà sur place. Ainsi, Pio Gaveglia a d'abord été logé chez sa tante avant que son père ne trouve une location tandis que la famille d'Angela Marciano s'est vu léguer une maison, rue des Bienvenus, par ses grands-parents. Aucun enquêté ne parle d'une aide au logement quelconque et ils mettent au contraire un point d'honneur à expliquer que contrairement à aujourd'hui, il n'y avait pas de logements sociaux, comme par exemple Bernard A. qui à la

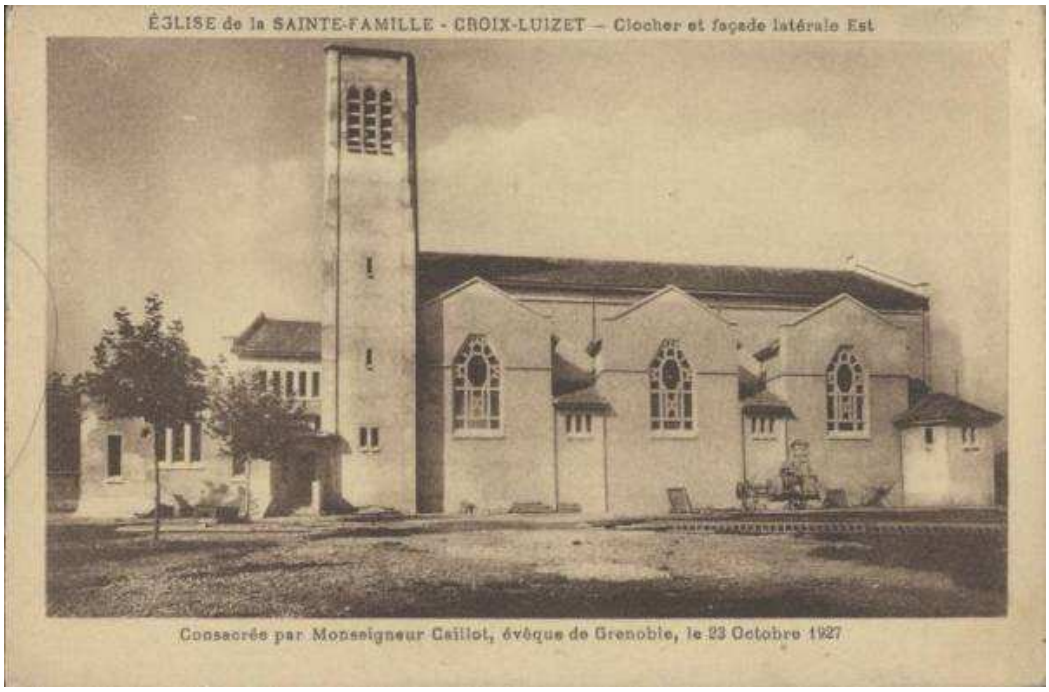
question de savoir si ils ont touchés des aides au logement répond : *« Non pas du tout, cela n'existait pas à l'époque. C'était très différent par rapport à maintenant. Maintenant les Arabes qui arrivent ont des aides mais pas nous Italiens. Il n'y avait rien ».* D'ailleurs, en général, les enquêtés insistent sur le manque de logements lors de leur arrivée, c'est le cas d'Angela Marciano lorsqu'elle dit *: « : Il y avait une pénurie de logement mais c'était incroyable. On ne trouvait pas de logement. »*

En général les premiers logements sont décrit comme extrêmement rudimentaires : pas d'eau, pas d'électricité, les conditions d'habitat sont extrêmement difficiles. Angela Marciano décrit ainsi très précisément le logement de ses parents lors de son arrivée : « *On vivait vraiment dans la précarité. Y'avait des toilettes à l'extérieur, l'eau on allait la pomper, y'avait une pompe derrière la maison, y'avait une cuisinière à charbon quand on pouvait se payer le charbon. C'était vraiment tout ce qu'il y a de plus rudimentaire* ». Angèle Santoro a même vécu « *dans une cabane, aux Buers. La pluie entrait par le plafond. J'étais très jeune, 4-5 ans, mais c'est une des premières images de ma mère dont je me souvienne, avec son parapluie dans la maison. On avait une seule pièce. »* Aux Buers, se trouvait en effet, un bidonville important jusque dans les années 60.

Le Chemin des Buers, 1960 (photo Marcelle Vallet)

Dans le quartier des Buers, 1960 (photo Marcelle Vallet)

Certains enquêtés ont cependant reçu de l'aide la part d'associations, de groupements religieux ou de la part de leur entreprise. Ainsi, Angèle Santoro explique : *« Le curé leur a demandé où ils habitaient [à ses frères] et, quand il a vu la maison, il a dit que ce n'était pas possible de vivre comme ça. Il nous a trouvé un logement dans la cure, à Croix Luizet [dans la paroisse de la Sainte-Famille ?] »*. C'est donc la cure qui a servi de refuge jusqu'au moment où l'entreprise du père aide à trouver un autre logement : *« Mon père était ouvrier à Pitance, du coup, avec son travail et l'appui du curé on a pu avoir un appartement rue Armand »*.



L'église de la Sainte-Famille, quartier de la Croix-Luizet à Villeurbanne

Ihor Ivantsif explique également qu'il n'a pas eu de problème pour trouver un logement lors de son arrivée puisque son arrivée était prévue d'avance et préparée. Habiba M. a également été aidée par une association pour trouver un logement : *« On est allé voir l'association là, on a vu le… l'assistante sociale. Alors je lui ai parlé de mon cas et je lui ai dit « Voilà, j'ai des jumeaux, j'ai qu'une seule chambre où je vais les mettre ». Et elle m'a dit : « bon. On va faire notre possible pour vous trouver un logement ». En même pas un mois, ils m'ont trouvé un logement parce que le moment où ils m'ont trouvé un logement moi je rentrais à l'hôpital parce que j'ai des jumeaux ».*

A propos du premier logement, tous les enquêtés insistent enfin sur un point : l'étroitesse des logements. Tous sans exception ont vécu dans un nombre de pièce extrêmement réduit. Le confinement est un point qui revient dans chaque témoignage sans exception. La famille vit souvent un espace extrêmement réduit alors qu'elle est souvent nombreuse. A cela s'ajoute le fait que, dans de nombreux cas, les enquêtés ont accueilli de la famille chez eux. Ainsi, Rosa Carbone a hébergé son beau-frère alors qu'il n'y avait pas assez de lits pour tout le monde : *« Le soir, mon mari vient me voir et me dit que son frère est avec lui et qu'il couchera dans le même lit que nous. Le lit, c'est un 90, très petit. Moi et mon mari, on s'est couchés à la tête et mon beau-frère a couché dans l'autre sens. Ca a duré pas mal. ».*

Arthur Derderian insiste également sur ce confinement : *« Après moi, ils avaient également un deux pièces qui faisait 45m2. Je me rappelle toujours de la surface parce qu'on a vécu 20 ans là-bas. On était 5, parce qu'il y avait mon frère. Mon père avait une demi-fenêtre pour lui quand il était cordonnier, l'autre demi-fenêtre, c'était pour la cuisine de ma mère. Dans la chambre, on avait un lit gigogne pour mon frère et moi, ma mère et ma sœur dormaient ensemble et mon père avait son lit à part. Et dès qu'ils avaient fini de manger, hop ils allaient dans la chambre pour que nous, on puisse travailler et faire nos devoirs. »*

Le confinement revient donc dans tous les discours. Pour Angela Marciano, c'est même la raison pour laquelle certains hommes boivent beaucoup lorsqu'elle est enfant : *« Alors évidemment le père de famille quand il rentrait du boulot le soir, pour avoir la paix, il allait*

au café avec les copains. Y'avait beaucoup d'hommes dans les cafés qui buvaient. Y'avait les gamins qui pleuraient même si ce n'était pas notre cas, y'avait un confinement. Vous me direz, la femme c'est encore pire, mais bon... » Elle illustre ainsi une idée commune voulant que le bistrot soit à cette époque un lieu exclusivement masculin permettant aux hommes d'échapper au confinement dans leur logement. On peut là encore retrouver une reconstruction comme le décrit Bourdieu car ainsi qu'Angela Marciano le dit elle-même cette situation était également subie par les femmes qui n'allaient pas au bistrot pour autant.

Hommes au bistrot, collection BM Lyon

Le logement s'agrandit ensuite dans tous les récits au fur et à mesure de la vie des enquêtés. Souvent cela se passe avec la naissance d'un enfant qui rend le logement trop petit, comme l'explique par exemple Habiba M. Dans tous les témoignages, l'agrandissement du logement est un enjeu important et est le fruit d'un véritable sacrifice. Ainsi, Rosa Carbone explique : *« Pour avoir une maison, on devait acheter. On a fait quelques dettes mais on l'a achetée. Il y avait deux chambres et une cuisine »*. Dans son témoignage on peut d'ailleurs bien suivre les différents logements qui s'améliorent tous de plus en plus. C'est le cas dans la plupart des témoignages, y compris celui d'Ihor Ivantsif qui accorde de l'importance non seulement à la surface du logement mais également à sa situation dans Lyon.

Il est très intéressant de noter le témoignage d'Angèle Santoro : *« Mais je ne crois pas que c'était seulement le cas pour les émigrés. Beaucoup de monde vivait comme ça à l'époque. Il n'y avait pas grand-chose à Villeurbanne. Pour ta grand-mère c'était pareil et elle était Française. Où elle habite maintenant ce n'était que des champs. Mais elle, elle en garde des supers souvenirs, parce qu'elle connaissait tout le monde, qu'elle s'y sentait bien et qu'elle a oublié, mais en fait il n'y avait aucun confort. »* Elle explique par ce témoignage qu'elle a gagné en confort au fur et à mesure de sa vie mais que cette situation n'est pas propre aux immigrés. Au contraire beaucoup de gens y compris français étaient dans cette situation, due à l'époque. Elle décrypte également ce que Bourdieu décrit dans son article « L'illusion biographique » : on ne se souvient pas des choses de manière objective mais plutôt en fonction de la manière dont on les a ressenties. Les souvenirs sont donc reconstruits de manière inconsciente.

3. La vie quotidienne

Angela Marciano décrit très précisément le quotidien de sa mère lors de son enfance : *« Je vais vous dire comment se passait une journée de femme à l'époque. On n'avait pas de frigo donc il fallait faire les courses au jour le jour et quand il faisait des chaleurs épouvantables, ce que maman cuisinait à midi, ça tournait avant le soir, donc il fallait refaire le repas du soir, voyez ? Je me rappelle, on n'avait pas d'argent pour acheter du charbon. Maman avait une charrette à bras. Moi je suis allée souvent dans les déchèteries chercher du bois. Quand ils démolissaient les vieilles maisons y'avait les poutres les encadrements des fenêtres qu'ils jetaient. Nous on était heureuses parce qu'on récupérait le bois. Et on allait chercher le coke, le charbon qui a brûlé dans les fonderies, ce qui reste, et donc quand maman en trouvait mais c'était la panacée ! Vous vous rendez compte ! Elle passait son temps… laver à la main, y'avait pas de machine à laver, fallait pomper l'eau, fallait la faire chauffer, c'était pas du tout comme maintenant ! Donc une femme, et ben en étant à la maison et ben elle avait du boulot ! Y'avait pas la télé, la radio ben elle avait pas le temps de l'écouter, je me rappelle ! ».*

Fontaine publique, 1917

Publicité pour une lessiveuse, vers 1910

Le quotidien est décrit comme étant très difficile au début du séjour en France, c'est également le cas dans le témoignage d'Angèle Santoro qui raconte : *« La pluie entrait par le plafond. J'étais très jeune, 4-5 ans, mais c'est une des premières images de ma mère dont je me souvienne, avec son parapluie dans la maison »* Tous les témoignages insistent également sur le fait que le travail tient un place très importante dans le quotidien tout au long de la vie. Angela Marciano s'est ainsi formée tout au long de sa vie pour améliorer sa situation professionnelle, Rosa Carbone accorde une grande place à la description de ses différents métiers tandis que pour Bernard A. le travail est la seule chose qui lui ait donné envie de rester en France. Le travail est un sujet de fierté mais on trouve également un autre point qui tient une place importante dans le quotidien décrit par les enquêtés : l'investissement dans des associations.
Ainsi, Rosa Carbone est très fière de montrer sa photo dans un journal de Villeurbanne et explique ses actions dans diverse associations. Angela Marciano a également une vie très active et s'investit dans diverses activités. Arthur Derderian lui aussi est même président d'une association « pour la promotion de la coopération entre Lyon et Erevan ».

L'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE

La loi du 20 novembre 2007 exige désormais pour les migrants souhaitant entrer en France de faire évaluer leur niveau de langage. Cette situation est nouvelle, car dans l'histoire de l'immigration en France, très peu d'immigrés parlaient français lors de leur arrivée. Pour les immigrants, l'apprentissage de la langue du pays d'accueil est un passage obligé. La langue représente souvent un facteur d'intégration ou au contraire, si l'apprentissage ne se fait pas, d'exclusion involontaire ou du moins de communautarisme. Apprendre une nouvelle langue est souvent très long, surtout lorsque le migrant ne prend pas de cours ; il s'agit d'un apprentissage à l'échelle d'une vie.
L'étude des différents entretiens montre que l'apprentissage de la langue varie selon deux facteurs ; l'âge d'arrivée et l'époque d'arrivée. De cette façon, on voit que l'apprentissage chez les enfants va passer par l'école, qui, selon l'époque et les personnalités des enseignants, favorise ou non l'assimilation du français. Chez les adultes au contraire, le travail est le lieu d'apprentissage de la langue, accompagné quelquefois par des cours délivrés par des institutions locales ou des associations. L'étude du cas particulier des femmes est importante, car chez elles plus que chez les hommes, l'emploi est le facteur premier d'apprentissage de la langue.
Apprendre la nouvelle langue ne signifie cependant pas oublier la langue maternelle, le foyer devient le lieu de survivance de la langue d'origine, mais aussi un lieu d'apprentissage. C'est aussi au sein de la sphère privée qu'on encourage les générations futures à apprendre la langue d'origine.

1. L'apprentissage des adultes

L'apprentissage de la langue se fait généralement dans le pays d'accueil durant le XXe siècle. Dans des cas particuliers, le migrant a déjà des bases de la langue française, c'est le cas pour les habitants des anciennes colonies et département français (Algérie) qui ont bénéficié de l'école en langue française ou des contacts fréquents avec des Français, et de ceux qui ont pu être inscrits dans des collèges ou lycées français à l'étranger, ce qui requiert un certain niveau de vie. Généralement, jusqu'à la mise en place du regroupement familial, les migrants ne parlaient pas français lors de leur première arrivée sur le territoire.

** L'apprentissage « sur le tas ».*

Ce qui ressort le plus des récits, c'est la notion d'apprentissage « sur le tas». Cette expression semble être partagée par tous, sans distinction de pays d'origine. Cette notion se retrouve chez Arthur Derderian, Rosa Carbone, Pio Gaveglia, etc. Cette notion s'applique surtout aux générations qui sont venues dans le cadre d'une immigration économique. Cela sous-entend une population plutôt masculine, surtout avant la Deuxième Guerre mondiale. Venus ou non avec des contrats de travail, lors du premier emploi, les immigrés apprennent les bases du français sur leur lieu de travail, et cela de façon très rapide car ils commencent à travailler quelques jours après leur arrivée en France. Cet apprentissage est parfois facilité par des traducteurs, qui sont souvent des immigrés ou des filles ou fils d'immigrés parlant encore les deux langues. Rosa Carbone raconte ainsi que lors de la fin de la première journée de travail, son patron a recours à une femme italienne et « *il lui fait traduire ce que je devais faire* ».

Pour les adultes, le travail n'est pas le seul lieu d'apprentissage de la langue. Il existe depuis longtemps des cours du soir pour les immigrés, mis en place par les entreprises, des associations ou des collectivités territoriales. Mais ceux-ci ne sont pas généralisés avant les années 1950/1960, et tous les immigrants n'y ont pas forcément accès. Les enfants ne s'en souviennent pas forcément que ces cours existent, et sont dans une construction d'un récit, dans un « souci de donner sens » selon Bourdieu[13].

Arthur Derderian dit au sujet de ses parents, venus en 1926 en France : *« Ils l'ont [la langue française] appris comme cela, il n'y avait pas d'école comme on trouve maintenant dans les mairies. ».*

On retrouve aussi cela chez Angèle Santoro qui dit que « *Mes oncles quand ils sont arrivés, ilq ont suivi des cours du soir mais mon père non. Je ne suis pas sûre que ça existait au moment où il est arrivé* ». Pourtant, Pio Gaveglia précise que son père, arrivé deux ans avant celui d'Angèle, *« prenait des cours du soir pour parler français, mais c'est une question de volonté quoi.* » On est donc dans la reconstruction d'un récit, une « illusion biographique » [14] en cherchant à justifier pourquoi les parents n'ont pas une totale maîtrise de la langue française.

Pio Gaveglia souligne que ces cours sont assez difficiles. C'est peut-être pour cela que beaucoup d'adultes ont préféré ne pas les suivre. Habiba M. précise elle que son mari a pris des cours du soir en arrivant, mais a arrêté car « *c'était trop dur pour lui* ». Retourner à l'école, suivre des cours après le travail n'est pas à la portée de tous, surtout lorsque l'usage de la nouvelle langue n'est pas indispensable.

C'est pour cela que le cas du père Ihor Ivantsiv est particulier. Son métier rend obligatoire une très bonne maîtrise de la langue française. Venu pour faire ce travail spécifique (prêtre), des cours de français lui sont indispensables, c'est pour cela que son arrivée en France a été encadrée et il a bénéficié d'une longue formation en langue. Contrairement au migrant plus traditionnel, il n'a pas eu besoin de travailler tout de suite. Il a ainsi bénéficié d'un temps d'adaptation, dans des cours dispensé à la « catho », la faculté catholique de Lyon.

« Parce que j'ai été plongé tout de suite dans les études pour la langue française, ce qui a facilité peut-être le contact avec les gens. Pour les autres, ceux qui sont obligés d'aller travailler, peut-être que ça ne se passe pas aussi facilement. Ce qui m'a frappé, la première chose, comme j'étais dans l'Institut de langue et de culture française à la Catho, à

---

[13] Pierre Bourdieu. L'illusion biographique. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986. L'illusion biographique. pp. 69-72.

[14] Pierre Bourdieu, op. cit.

l'Université catholique - on dit comme ça, ce sont les multiples nationalités qui étaient dans les classes. On était donc des Suédois, des Chinois, des Vietnamiens, des Coréens, des Polonais, des Argentins, des Brésiliens, ça donnait le vertige. Surtout qu'on a progressé dans la langue française, et plus on progressait plus, on était intéressant l'un pour l'autre parce qu'on pouvait échanger. C'était incroyable parce que, comme ça, on découvre quelque chose qui nous unit, c'est la langue. »

Ainsi, dans la majorité des cas, l'apprentissage des adultes passe d'abord par le travail. Cela est d'autant plus vrai pour les femmes, surtout celles issues du regroupement familial, qui n'immigrent pas pour des raisons économiques. L'apprentissage est freiné par des contacts moins fréquents avec la sphère publique.

** La barrière de l'emploi.*

Lorsque les femmes travaillent en arrivant dans le pays d'accueil, elles apprennent aussi « sur le tas », c'est le cas pour Rosa Carbone, pour la mère d'Arthur Derderian, ou pour celle d'Angela Marciano. Par contre, pour beaucoup de femmes qui ont rejoint leur conjoint, l'apprentissage de la langue se fait différemment, et parfois plus difficilement. C'est souvent dans la cellule familiale que se fait l'apprentissage. Majoritairement, dès que les femmes ont des enfants, elles restent à la maison pour garder les garder et s'occuper des multiples tâches ménagères. Leur contact avec l'extérieur était pour certaines assez dur. Les femmes apprennent par leurs enfants ou leur mari mais il s'agit toujours d'un « français approximatif », qui s'apparente plus à un mélange de plusieurs langues. Ce phénomène est très fréquent, comme l'explique Fransceca Sirna[15], surtout pour les migrants d'origine italienne, où l'italien n'a pas remplacé les dialectes locaux, cela engendrant un « langage mixte ».

Angèle Santoro raconte au sujet de sa mère qui ne travaille pas : « *Ma mère elle n'a jamais appris à parler français. Elle parlait un mélange d'Italien, ou plutôt du dialecte local, et de français mais elle ne pouvait pas se débrouiller toute seule.*»
Pio Gaveglia explique que pour sa femme, arrivée d'Italie : *« Bien sûr au début je lui parlais italien, mais après je lui parlais français et avec les enfants on parlait français* ». On retrouve chez beaucoup de familles ce mélange de langue maternelle et de français, surtout pour ces femmes qui sont à domicile. Le rôle des enfants est alors très important, et ils sont parfois un des vecteurs d'apprentissage de la langue. Ils ont même un rôle essentiel lorsque les immigrés se retrouvent face à des situations où l'usage du français devient nécessaire. Angèle Santoro explique ainsi que sa mère était dans une posture de dépendance pour des actes simples du quotidien : *« Il fallait toujours qu'il y ait quelqu'un avec elle quand elle voulait faire quelque chose, pour se faire comprendre. Elle ne pouvait pas aller faire grand chose toute seule. Même pour les courses c'était difficile de se faire comprendre. Elle parlait son langage à elle.* »
C'est aussi le cas pour A Derderian expliquant le rôle « d'intermédiaire » de sa sœur : « *Au niveau de mes études, c'est plutôt ma sœur aînée, qui est née en 1934 à Lyon, qui les a suivies puisque c'est elle qui connaissait mieux le Français pour parler avec les profs. »*

Les femmes sont donc celles qui pratiquent le plus leur langue d'origine. Ceci est renforcé par un facteur culturel, ce sont généralement les femmes qui gardent plus les contacts avec le pays d'origine, surtout dans le cas d'appels téléphoniques. Pio Gaveglia avoue que pour donner des nouvelles à la famille, c'est sa femme qui s'en occupe, elle donne des

[15] Francesca Sirna, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane, *Enquêter « auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.9-30

nouvelles « *orales, bon, c'est plutôt ma femme qui s'en occupe !* ». Habiba M. dit donner de ses nouvelles tous les quinze jours « au moins » et toujours dans sa langue maternelle. Rosa Carbone dit donner des nouvelles « *par le téléphone; chaque semaine, je téléphone ».*
C'est pour cela qu'on retrouve souvent des termes comme « français approximatif » pour la mère d'Angèle Santoro ou « proprement français » pour la mère d'Arthur Derderian, qui montre un apprentissage du français incomplet pour les femmes et une langue toujours empreinte de langue maternelle.

* *Écrire et lire, l'autre apprentissage*.

L'apprentissage de la langue n'est pas qu'au niveau de la parole, mais c'aussi au niveau de l'écrit. Lire et écrire dans la nouvelle langue n'est pas systématique, surtout pour les hommes et les femmes qui n'ont pas recours à l'écrit dans leur travail (travail dans les usines, les chantiers, etc.).

Habiba M. explique que son mari parle le français, mais qu'il ne sait pas lire ni écrire en français, et que cela avait des répercussions au travail : *« […] mon mari il touchait pas bien et le patron il lui faisait de la misère. Comme mon mari il ne sait ni lire ni écrire. Alors il profite sur lui. Après il a arrêté et voilà. »* Elle, qui sait lire et écrire le français, explique que c'est elle qui aide des « *voisines »* à traduire des documents, notamment pour les papiers administratifs, bien qu'elle dit avoir eu de l'aide d'une assistante sociale au début pour faire « les papiers ».

Rosa Carbone qui elle aussi parle très bien français raconte un incident à une réunion avec d'autres aide-ménagères, dont une sous-entend qu'elle ne sait pas lire et écrire : *« Je ne disais rien, la responsable a répondu : « 'Peut-être que vous savez lire et écrire le français mais madame Carbone, elle sait faire autre chose'. J'étais plus étrangère que Française. Et pourquoi je vous dis cela ? Parce que ma patronne m'a fait confiance, elle m'a pris en charge. Elle me remplissait les papiers.»*

Si parler est un facteur d'intégration, on voit que lire et écrire l'est aussi, mais comme cela est plus compliqué, les migrants ont plutôt tendance à demander de l'aide extérieure. C'est le cas quand il s'agit de dossier de naturalisation ou de bourse.
Arthur Derderian qui dit que ses parents parlant français ont parfois besoin d'aide. Pour les documents administratifs, dans ce cas pour des documents relatifs à la naturalisation, c'est « *ma sœur qui a rempli les papiers hein, comme c'est elle qui connaissait le français, pour mes deux parents* ». Angèle Santoro affirme la même chose au sujet des papiers pour se faire naturaliser expliquant : « *Il y avait une dame aussi à Tassin qui l'a aidé… à faire les papiers. Je ne sais pas trop qui c'était, comment il se connaissait* ». Pour Angela Marciano, c'est sa directrice d'école qui l'a aidée à obtenir une bourse « *Et donc, cette directrice, elle s'est occupée de ce dossier pour mon entrée au lycée technique pour que j'apprenne un métier, et comme je travaillais bien, j'ai bénéficié d'une bourse.* »

L'apprentissage de la lecture et de l'écriture est plus difficile que l'apprentissage de la langue, et on voit que c'est pour les papiers administratifs, généralement compliqués, que les personnes demandent de l'aide. Assez souvent, c'est de la part des réseaux familiaux et amicaux que vient l'aide. Le rôle des enfants est aussi important, car ils aident leurs parents à la compréhension. Les modalités d'apprentissage de la langue chez les enfants sont différentes, et souvent liées au milieu scolaire.

2. L'apprentissage des enfants.[16]

Dès les années 1920, «Malgré les quolibets et les bagarres, malgré les efforts nationalistes ou identitaires pour limiter la francisation, l'école remplit plutôt bien son rôle de socialisation et elle favorise l'enracinement au travers des enfants.17 »En effet, parmi tous les témoignages d'enfants, l'école joue un rôle prépondérant dans l'apprentissage de la langue. L'école engendre aussi le cas contraire. Mais l'école n'est pas le seul lieu d'apprentissage de la langue, le foyer familial joue aussi un rôle majeur.

** Le rôle fondamental de l'école.*

« On était petits donc on a appris à l'école directement. C'est beaucoup plus facile pour les enfants d'apprendre, de changer de pays, de s'intégrer » C'est l'impression que nous livre Angèle Santoro sur son expérience. La généralisation qu'elle emploie montre ce « regard distancié sur elle-même » décrit par M. Pollack 18. Angèle Santoro marque une différence nette entre adultes et enfants, pensant que l'intégration est plus aisée pour ces derniers, et que cela passait par l'école.

Pour les enfants arrivés jusque dans les années 70, l'apprentissage de la langue passe par l'école communale, et l'arrivée est plus ou moins brutale. A l'époque, il n'y a pas forcément de classes spécialisées qui s'adaptent aux élèves étrangers, et les méthodes pédagogiques sont assez dures. Pio Gaveglia donne une description de ses premiers contacts avec le français : *« Bah… plongé dans le bain ! (réponse amusée) Plongé dans le bain… Donc, je suis arrivé à Villeurbanne en 1948 et dès la semaine suivante je me suis retrouvé dans une classe de cours élémentaire. Alors il n'y avait pas de classe comme maintenant où l'on a des classes spécifiques pour les étrangers qui viennent et qui ne parlent pas le français ».*

Les enfants doivent donc apprendre la nouvelle langue à l'école et pour faciliter cela, les instituteurs utilisent des moyens parfois durs. Angéla Marciano : « *Moi je connaissais très peu le patois parce que mes parents devaient me parler en patois et à l'école on m'a interdit de parler italien pour que j'assimile très vite le français. Donc dès qu'on me parlait je disais à Maman 'non non non la maîtresse elle a dit qu'elle ne veut pas que tu me parle italien'. Et comme maman elle ne savait pas trop parler le français, c'était un français approximatif…. ».*

Plus les enfants arrivaient tôt, plus l'apprentissage de la langue était facile. Angèle Santoro témoigne des difficultés de sa grande sœur :*« Pour ma grande sœur, ça été difficile. Il y avait beaucoup de racisme et elle est tombée dans une classe où la maîtresse ne l'aimait pas beaucoup. Elle lui faisait nettoyer sa voiture au lieu d'apprendre. Elle a eu beaucoup plus de mal à s'intégrer parce qu'elle était plus grande. Et puis, elle avait mauvais caractère* ».

Il y a là un aspect générationnel, l'institution scolaire s'est adaptée au fur et à mesure. Le gouvernement français met en place en 1970 des classes d'adaptation[19] où l'enfant apprend le français sur deux ou trois trimestres avant d'être intégré à une classe normale, avec toutefois des heures de français en plus[20] . Par contre, ces classes sont réservées dans un

---

[16] Berthoz-Proux Michelle, « L'enfant de travailleur immigrant à l'école française », *Langue française*. Vol. 29 N°1. L'apprentissage du français par les travailleurs immigrés. pp. 116-123.
[17] Marie-Claude Blanc-Chaléard, *Histoire de l'immigration,* La Découverte « Repères », 2001, p. 22
[18] Botz Gerhard, Pollak Michael, « Survivre dans un camp de concentration. Entretien avec Margarethe Glas-Larson », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 41/1982, p.3-28
[19] Circulaire n° IV-70-83 du 9 février 1970
[20] Berthoz-Proux Michelle, op. cit. P.117

premier temps pour les enfants des classes élémentaires. L'état créé en 1975 les CEFISEM (Centre académique pour la scolarisation des nouveaux arrivants et des enfants du voyage**)** où on forme les enseignants pour ces enfants. La mise en place est cependant longue, et ces classes d'adaptation ne sont pas en grand nombre, et dans les années 1980 au moins, certains enfants immigrés n'ont pas accès à ces classes.

Ceci est confirmé par Pio Gaveglia avec l'expression *« comme maintenant »*. Les enfants migrants jusque dans les années 1970 ont donc des conditions d'apprentissages plus dures. L'apprentissage des enfants se fait aussi à la maison, et parents et enfants s'apprennent mutuellement le français.

Une classe d'école primaire de garçons, vers 1960

** La sphère privée, entre apprentissage et langage mixte.*

La sphère privée est celle du maintien de la langue maternelle, en opposition à la sphère publique où le français se révèle obligatoire (école, travail). Cependant, il est très rare qu'une seule langue soit parlée, ce qui donne selon Francisca Sirna[21] un « bricolage linguistique original ».

Le foyer familial est donc à la fois un lieu d'apprentissage et un lieu du maintien de la langue maternelle. Cette mixité se retrouve beaucoup quand la famille arrive chez des proches déjà en France ou lorsqu'un des parents ne parle pas le français. C'est ce que décrit Habiba M. au sujet de sa fille : *« J'en ai une seule [fille] elle comprend [l'arabe] et elle n'arrive pas… quand elle était petite, elle comprend quand on lui parle en arabe mais elle n'arrive pas à répondre quelques mots elle n'arrive pas.»* Le foyer est donc un lieu où parents et enfants parlent deux langues et s'apprennent mutuellement deux langues.

Cet usage d'un langage mixte n'est pas forcément décrit par dans les récits et on retrouve parfois dans des contradictions. Un cas est cependant à signaler, celui des enfants Italiens. Arrivés dans les années 50/60, ils sont confrontés à un racisme qui les pousse à ne parler que français, et à imposer cette langue à la maison. On retrouve aussi cette notion de « *parler français à la maison* » chez les enfants Italiens arrivés après la guerre comme Pio Gaveglia. Angela Marciano explique cela par le racisme ambiant, que parler italien était une « *tare* ». Pio Gaveglia utilise aussi des mots durs pour ceux qui continuent de parler italien à la maison, et sous-tend que c'est à cause de cela qu'il n'arrivait pas à parler correctement

[21] Francesca Sirna, op. cit.

français : « *On avait trop à côté de nous des personnes d'origine italienne et on disait ils parlaient comme des vaches espagnoles (rires) ou ça baragouinait le français parce que je pense qu'à la maison ils continuaient à parler italien, et puis ce n'était même pas de l'italien, c'était un patois.* »

Certains affirment qu'ils parlaient français à la maison, mais il s'agirait plutôt là d'une reconstruction de la mémoire, de la « création artificielle de sens » décrite par Bourdieu[22]. Malgré les recommandations de la maîtresse, il semble vraisemblable qu'une langue mixte se fasse tout de même, même si dans ce cas-là, le français doit dominer l'italien ou le patois. C'est ce que semble confirmer Bernardo A. , arrivé à la même période, qui explique : « *Moi je l'ai appris à l'école, évidemment. Mais à la maison on parlait français en général, mais de temps en temps on parlait un peu italien. »*

L'apprentissage de la langue chez les immigrés se fait donc, tout au long du 20e siècle, majoritairement par le travail pour les adultes et par l'école pour les enfants. Les femmes sont celles qui ont eu le plus de mal à apprendre le français, notamment lorsqu'elles n'ont pas d'emploi extérieur (certaines femmes travaillent à la maison comme les nourrices). Pour les enfants, cela a été facilité par l'école, qui s'est adaptée au fil des ans. Les cours de français mis en place, les classes adaptées dès les années 1970 permettent aux nouveaux migrants d'éviter le choc brutal d'une nouvelle langue.

On retrouve désormais chez presque tous les migrants interrogés cette volonté de réapprendre/apprendre la langue, ou de transmettre cette langue aux petits enfants ou aux enfants quand les parents ne savent pas parler leur langue maternelle. Angela Marciano, qui a été à l'école en France dit que « *... Et c'est le grand regret de ma vie de ne pas avoir appris l'italien* » et est contente que ses enfants parlent l'italien : « *Ils ont appris l'italien en s'amusant avec des petits Italiens. Et en plus quand ils sont allés au collège ils ont pris l'italien comme langue. Pour eux c'était une évidence.* » Continuer de parler la langue d'origine de sa famille permet de garder un lien avec le pays d'origine, de garder la culture, même si pour Bernardo A. ce n'est pas nécessaire « *Parce que il y a des Italiens qui sont nés en France mais ils se sentent toujours Italiens. Des amis à nous pas exemple...Qui n'ont pas vécu là, qui ne parlent pas beaucoup italien, mais ils se sentent Italiens. […] Oui bien sûr mais même ces gens qui parlent pas la langue ils ont gardé l'esprit italien* ».

Cet avis n'est pas partagé par tous, et beaucoup encouragent les jeunes futures à s'inscrire en classes de langues en dehors de l'école, comme pour Habiba et ses petits-enfants. *« Parce que leurs parents ils leur apprennent à lire et à écrire en arabe. Mais ils parlent plus en français mais ils savent [...] les enfants à ma fille ils parlent bien arabe, ils savent compter en arabe, ils parlent en arabe, quand ils nous voient faire la prière ils font la prière avec nous, ah franchement ils se débrouillent bien. Ma fille l'autre aussi ça va bien elle leur apprend [...] le petit Yassi,n qui va avoir 5 ans le 23, il va le samedi dimanche. Il a une heure ou deux heures qu'il apprenne un peu l'arabe. Et j'ai ma petite fille aussi elle va à l'école arabe le dimanche matin* ». Ceci est souvent géré par des associations comme pour les Ukrainiens, comme nous le dit le père Ihor Ivantsiv, association à laquelle il participe : « *Et puis il y a aussi cette association de familles, vacances et loisirs, pour les enfants qui, pendant trois semaines, pratiquent la langue ukrainienne, danse et chant à Rochepaule, en Ardèche* »

C'est aussi ce que dit Arthur Derderian quand il énumère ce qu'il ramène de ses voyages : « *Oui, des petits livres pour apprendre l'Arménien, pour mon petit-fils par exemple. Parce que j'estime que connaître l'arménien, ça n'est pas un handicap au contraire, c'est une richesse. Plus on connaît de langues, plus c'est une richesse* ».

---

[22] Pierre Bourdieu, op. cit.

LES PARCOURS SCOLAIRES

Par sa position géographique, sa vitalité culturelle et économique, les emplois qu'elle offre, la ville de Lyon et son agglomération ont exercé un attrait particulier sur les étrangers depuis longtemps. L'émigration de masse commence à partir des années 1860. L'Italie est alors l'un des premiers fournisseurs de main-d'œuvre. Mais c'est à la période suivante, à la seconde vague d'émigration dans l'entre-deux guerres, que correspondent nos premiers récits de migrants avec le témoignages d'Arthur Derderian, fils d'émigrés arméniens. Sa famille a quitté le pays en 1926 suite au génocide et au massacre de ses proches. Cette période voit arriver également de nouveau des Italiens en grand nombre, ainsi que des Espagnols. Ils sont appelés pour reconstruire le pays, dévasté par la guerre, et satisfaire les besoins de l'industrie lyonnaise, l'exode rural ne suffisant plus à y répondre. De leur côté, les étrangers fuient leur pays d'origine, pour des raisons politiques (montée du fascisme avec Mussolini en Italie, guerre civile espagnole) ou pour des raisons économiques.

Après la Seconde Guerre mondiale, on a de nouveau un afflux massif de migrants. Ainsi, parmi les témoins, six sont des Italiens qui, soit eux-mêmes directement, soit leurs parents, ont migré, le plus souvent pour des raisons économiques. La France a besoin de main-d'œuvre alors qu'en Italie il est très difficile de trouver du travail et de subvenir aux besoins de la famille. De même, les migrations d'Algériens sont importantes. Les Algériens devenant officiellement citoyens français en 1946, cette émigration est qualifiée de régionale, au même titre que celle des Corses par exemple ou des Bretons. A partir de 1962, avec la guerre d'indépendance de l'Algérie, de nouveaux migrants franco-musulmans font leur arrivée en France, parmi lesquelles Habiba M. (en 1973) et son époux (en 1962).

Ces générations sont aussi celle du regroupement familial, mis en place avec l'ordonnance du 2 novembre 1945, qui suppose l'installation durable des migrants. A partir de là, il est fréquent que des familles entières rejoignent le père venu travailler en France. Elles s'installent et fondent une nouvelle vie à Villeurbanne. Le problème de l'éducation des enfants se pose alors. Il s'agit de voir, au travers de ces témoignages, quels ont été les parcours scolaires des émigrés, avant l'arrivée à Villeurbanne mais surtout dans le pays d'accueil. Précisons que par émigré nous entendons non seulement les personnes nées à l'étranger mais résidant en France parmi lesquelles on compte celles naturalisées, mais aussi les personnes nées en France de parents émigrés.

Pour commencer nous allons nous intéresser rapidement aux parcours scolaires des migrants avant leur arrivée en France et voir la continuité par rapport à leur formation ainsi que les cours qu'ils ont pu suivre à leur arrivée. Puis nous reviendrons plus spécifiquement sur les parcours scolaires des enfants à Villeurbanne, les difficultés rencontrées par les témoins et leur entourage. Nous verrons aussi les raisons de cette réussite scolaire et professionnelle.

1. Les parcours scolaires

* *Les formations dans les pays d'origine*

Certains migrants viennent de pays ou les systèmes éducatifs étaient peu développés à l'époque où ils étaient censés être scolarisés. Aussi, la plupart ont reçu une éducation minimale, voir pas d'éducation du tout.

On remarque une forte similitude dans les parcours scolaires des Italiens. Les parents des témoins ont en général reçu une formation minimale. Dans leur pays d'origine, ils ont rapidement commencé à travailler, dans des fermes (cas des pères de Bernardo A. et d'Angèle Santoro) ou comme maçon (cas du mari de Rosa Carbone et du père d'Angela Marciano). Ils ont accédé à des postes de manœuvres, de maçon ou dans des industries, c'est à dire des emplois qui ne demandent pas de qualification particulière mais une forte motivation et endurance physique.

Les Arméniens ont tous suivi les mêmes formations, comme nous l'apprend Arthur Derderian : *« Pour la génération de mon père il y avait trois métiers, c'était tailleur, coiffeur et cordonnier. Mon père était cordonnier et mon oncle était coiffeur. C'est vraiment les métiers qui étaient appris dans les orphelinats ».* En effet, quelques métiers seulement étaient enseignés dans les orphelinats américains en Grèce. Cependant, ils ne correspondent pas aux attentes de la France, qui cherchaient de la main-d'œuvre peur qualifiée chez les migrants. Aussi, le père d'Arthur Derderian a exercé plusieurs emplois en France avant de revenir à sa formation d'origine. Il n'a cependant pas reçu de formation spécifique.

En Algérie aussi les formations scolaires étaient minimales. L'époux d'Habiba M. n'a jamais pu aller à l'école. A son arrivée en France, il a donc travaillé en usine. Habiba M. a, quant à elle, un diplôme de dactylographe. Cependant, elle n'a pas continué à exercer sa profession à son arrivée en France. Elle n'a pas travaillé pendant plusieurs années puis à fait des ménages et garde actuellement des enfants. On voit dans son parcours la difficulté pour les émigrés de faire reconnaître leur diplôme dans le pays d'accueil.

Le cas d'Ihor Ivantsiv est un peu particulier. Il a suivi une formation de vétérinaire en Ukraine et a exercé ce métier pendant deux ans. Il a ensuite choisi d'entrer au séminaire et a suivi pendant six ans des études de théologie. Il est actuellement prêtre en France.

** La reprise de cours à l'arrivée en France*

À leur arrivée en France, il faut se demander si les témoins ou leur entourage ont pu reprendre une formation scolaire et plus généralement s'ils ont suivi des cours, de langue notamment. Il est important tout d'abord de constater que la plupart des arrivants ne parlaient pas la langue ou avaient seulement des notions de base en français. C'est le cas de Bernardo A. qui est né en France mais a quitté le pays à 7 ans à peine. Il a donc perdu presque entièrement ce qu'il avait appris et à son retour en France en 1949 a dû réapprendre la langue. Seul Habiba M. avait appris à l'école à parler français avant d'arrivée : *« C : Et quand vous êtes arrivée, est-ce que vous parliez français ? – H : Oui, oui, j'étais à l'école en Algérie. A l'école de la France. On parlait le plus français parce que j'étais à l'école au temps de la France là-bas. »*

De plus, la plupart du temps, les migrants expliquent qu'ils ont dû se débrouiller seuls pour apprendre la langue, qu'ils n'ont pas eu accès à des cours, notamment pour les plus anciens émigrés comme les parents d'Arthur Derderian : *« Ils l'ont appris comme ça, il n'y avait pas des écoles comme on trouve maintenant dans les mairies. Ils ont appris comme ça, sur le tas. »* Les mères de nos témoins n'ont souvent pas appris le français comme celle d'Angèle Santoro et d'Angela Marciano. Les autres ont appris au travail, au contact des collègues. Rosa Corbone remercie ainsi ses partenaires de travail: *« R.T : Et comment avez-vous appris le Français ? - R.C : Difficilement. Ca a été difficile mais je n'ai qu'à remercier tous les Français qui ont travaillé avec moi. »* Cependant, certains ont pu suivre des cours comme le père de Pio Gaveglia : *« Mon père avait pris des cours du soir, pour parler français, mais c'était une question de volonté quoi. »* Habiba M. également mentionne ces cours. Son mari en a suivi quelques temps mais a eu beaucoup de difficulté à apprendre,

n'ayant jamais reçu aucune éducation. De même, Ihor Ivantsiv, qui est venu beaucoup plus tardivement, en 2000, a étudié la langue française à l'université catholique à son arrivée à Lyon : *« [....] j'étais dans l'Institut de langue et de culture françaises à la Catho, à l'Université catholique. »*

La mise en place des cours du soir de langue est tardive cependant, de nombreux émigrés y ont eu accès. Pour cette question, ces témoignages nous permettent difficilement de chiffrer combien d'immigrés ont réellement eu accès à ces cours. Aussi, il faudrait faire appel à d'autres sources, comme le préconisent la plupart des historiens et sociologue qui se sont intéressés aux témoignages oraux et invitent à croiser les sources pour plus d'exactitude[23].

En plus des cours de français, certains migrants ont pu suivre des formations. C'est le cas de Bernardo A. . Il est né en France en 1932 puis reparti en Italie en 1939. Il est revenu à 17 ans, en 1949, et a choisi de suivre des cours dans une école professionnelle, pour devenir coloriste. Les cours avaient lieu le soir après le travail. Cette situation a duré huit à neuf années. En journée, il travaillait dans une usine de textile, Furet, avec son père. Ihor Ivantsiv également a dû reprendre ses études de théologie en France. Les disciplines pour lesquelles il est diplômé en Ukraine ne sont pas valables en France. Ainsi, il continue à suivre des cours à l'université catholique et à passer des examens.

2. Les difficultés rencontrées

Pour les parcours scolaires, les enfants ont rencontré un certain nombre de difficultés, ils ont du apprendre à se débrouiller seuls et ont pu être victimes de discriminations.

** Le manque d'aide à l'école et à la maison*

La première difficulté qui a pu être rencontrée par les témoins dans leur parcours scolaire est celle due à l'inadaptation des classes pour les enfants dans leur situation. Comme on l'a vu en introduction, on parle ici essentiellement d'émigrés d'après-guerre, recrutés comme main-d'œuvre dans les industries lyonnaises et villeurbannaises. Aucun dispositif n'a été mis en place pour accueillir les élèves dans des classes particulières et les préparer en leur donnant des cours de français. Ils ont directement intégré les classes des élèves français sans préparation préalable, la politique ayant toujours été à l'ouverture et au non cloisonnement des élèves. Pio Gaveglia mentionne ce qui pour lui a été un problème : « *Alors il n'y avait pas de classe comme maintenant où l'on a des classes spécifiques pour les étrangers qui viennent et qui ne parlent pas le français.* » Il explique qu'il a été « *plongé dans le bain* » et confronté directement, après seulement une semaine d'arrivée, aux classes françaises et qu'il a dû se débrouiller seul. [24]

Ce problème d'adaptation à l'école a moins existé pour les témoins nés de parents émigrés ou arrivés en bas âge en France et qui sont donc entrés en classe en même temps que les autres élèves. Cependant, leur famille ou leur entourage ne parle que peu le français. Par exemple, Pio Gaveglia explique que ses parents tentent de parler français mais qu'ils sont

---

[23] C'est le cas de Freddy Raphaël dans son article « *Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale* », *Annales*, *Économies, Sociétés, Civilisations*, 1/1980, pages 127 à 145)

[24] Depuis peu, des structures d'accueil, ont été mises en place, appelée « classe d'initiation » pour le primaire ou « classe d'accueil » pour le secondaire, par le CASNAV (Centre Académique pour le Scolarisation des Nouveaux Arrivants et des Enfants du Voyage). Elles ont pour but de favoriser l'intégration des élèves en leur apprenant le français au préalable pour qu'ils puissent être mieux préparé à intégrer par la suite des classes « normales ». Elles font cependant polémique et sont considérées par certains davantage comme des facteurs d'isolation des émigrés que d'intégration.

entourés d'Italiens : « *on avait trop à côté de nous des personnes d'origine italienne et on disait ils parlaient comme des vaches espagnoles (rires) ou ça baragouinait le français parce que je pense qu'à la maison ils continuaient à parler italien, et puis ce n'était même pas de l'italien, c'était un patois.* » Or, l'accompagnement des parents, pour les jeunes élèves, est très important. La volonté d'aider l'enfant est bien là, mais les parents n'ont pas toujours les compétences pour le faire. Les enfants rencontrent donc une difficulté supplémentaire. Ils doivent se débrouiller par leurs propres moyens pour étudier, faire leurs devoirs. Parfois, les choses sont même inversées puisque se sont les enfants qui aident les parents à apprendre le français. Angela Marciano explique « *c'est pas ma mère qui m'aidait parce qu'elle n'en avait pas les capacités.* ». Certains ont eu la chance de pouvoir être tout de même accompagnés par un proche. Arthur Derderian mentionne plusieurs fois l'aide de sa sœur au cours de ses études. Comme ses parents parlent français mais assez mal, c'est donc sa grande sœur qui l'a soutenu: *« Au niveau de mes études, c'est plutôt ma sœur aînée, qui est née en 1934 à Lyon, qui les a suivies puisque c'est elle qui connaissait mieux le Français pour parler avec les profs. »*

** Les problèmes d'orientation*

Il découle également de ce manque d'accompagnement des problèmes d'orientation. Les enfants non accompagnés ont du mal à déterminer ce qu'ils peuvent faire dans la vie. Après l'école primaire, ils doivent choisir soit de poursuivre leurs études, mais n'ont aucune information sur ce qui s'offre à eux, soit d'aller travailler. De plus, il peut arriver que les parents, sans ressources, les encouragent à abandonner l'école pour les aider, en travaillant, à subvenir aux besoins de la famille. C'est le cas pour Angela Marciano : « *Maman ne savait pas où il fallait m'orienter alors elle voulait me mettre dans une usine* ». Sa mère n'avait pas de mauvaises intentions mais c'était pour elle normal que sa fille intègre l'environnement professionnel et quitte les études pour trouver du travail. Ainsi elle a insisté auprès de la directrice de l'école : « *Mais si si, il faut qu'elle apprenne un métier !* ». Angela Marciano justifie la réponse de sa mère dans la suite de son témoignage : « *Parce que mon père était mort entre temps et on était très très pauvres. J'ai souffert énormément de la pauvreté, très très pauvres* ». Cependant, pour la majorité des témoins, les parents les ont encouragés dans leurs études.

Ce sont d'autres personnes que les parents qui ont joué le rôle de conseillers pour ces enfants. Dans le cas d'Angela Marciano, c'est la directrice de son établissement scolaire qui l'a soutenue, qui a convaincu sa mère et qui a finalement rempli toutes les formalités administratives pour qu'elle puisse continuer ses études : « *Et donc, cette directrice, elle s'est occupée de ce dossier pour mon entrée au lycée technique pour que j'apprenne un métier, et comme je travaillais bien, j'ai bénéficié d'une bourse.* ». Dans d'autre cas, ce peut être les frères et sœurs, plus âgés, qui jouent ce rôle. On retrouve la présence de la sœur d'Arthur Derderian plus loin dans son témoignage : « *j'ai dit à ma sœur ' je veux comprendre tout ce qu'il y a autour de moi' et elle m'a dit qu'il fallait que je fasse des études d'ingénieur. On s'est renseignés sur comment faire, et c'est comme ça qu'elle a su qu'après, je pouvais faire un BTS puis rentrer à l'INSAR.* »

Une classe de CP dans une école de filles, 1937

** Des petites discriminations au racisme*

Aussi, les difficultés d'intégration à l'école ont pu être importantes pour les enfants nés de parents émigrés car ils ont pu être victimes de discriminations. Quelle que soit l'époque ou la nationalité des témoins, on voit bien ces discriminations mentionnées dans les interviews. On a ainsi une sorte de mémoire collective des discriminations qui est partagée par les migrants. On ne peut remettre en cause l'existence de telles discriminations mais le fait que cela reviennent constamment dans les entretiens indique bien que cette mémoire est constituante du groupe des immigrés[25]. Ainsi, Arthur Derderian explique : « *Même moi, quand j'étais à l'école, combien de fois on m'a traité de « sale arménien ». Bon, comme ils savaient que je risquais de les taper, après ils se calmaient, mais on l'a vécu ça. Là, dès qu'on touche quelqu'un, tout de suite ça se mobilise, mais nous, ça n'a pas été facile.* » C'est le cas aussi d'Angèle Santoro. Elle mentionne des réflexions à l'encontre des Italiens en sa présence, dans la cour de l'école. Réflexion auxquelles elle a répondu avec ferveur en défendant son pays d'origine. Alors que les enfants sont parfaitement bien intégrés

[25] Freddy Raphaël, dans son article « *Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale* », (in. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations,* 1/1980, pages 127 à 145) parle de cette mémoire collective et montre en quoi elle est constituante du groupe en l'enracinent dans un passé commun.

scolairement, se plaçant même parmi les meilleurs des classes, c'est dans ces moments là que ressort leur volonté de défendre à tout prix leurs racines.

De même, les migrants italiens évoquent assez souvent des moqueries concernant la religion d'après Louise Canette dans son mémoire de recherche sur la scolarité des migrants italiens[26]. C'est le cas d'Angèle Santoro. Ses frères ont eu des difficultés à s'intégrer car ils vivaient dans une cure : *« Pour mes frères, ça été dur. Ils ont détesté y vivre. Quand on en reparle on n'a pas du tout les mêmes souvenirs. Tu sais, on se moquait d'eux à l'école parce qu'on vivait avec les religieux. »*

Ces disputes entre enfants, ces « conflits de récréation », comme les qualifie Louise Canette, sont souvent le miroir de discriminations plus importantes, qui se jouent dans le monde des adultes et qui ont des répercussions très fortes pour les enfants. Ainsi, des enfants ont pu être victimes de discriminations particulières en classe. Comme on l'a vu, pour certains la maîtresse a pu jouer un rôle important d'aide à l'élève, dans son orientation scolaire par exemple. Mais au contraire, d'autres professeurs ont pu mettre totalement en péril la scolarité, par des insultes voir même des violences physiques. Louise Canette présente plusieurs témoignages qui évoquent cette brutalité à l'encontre des enfants. Elle l'explique en partie par la dissonance entre enseignement républicain et reconnaissance des spécificités des étrangers. La sœur d'Angèle Santoro a été victime de telles discriminations. Elle précise à plusieurs reprises que la maîtresse de sa sœur ne l'aimait pas, qu'elle lui faisait effectuer des corvées au lieu de la faire travailler, pour la punir, parce qu'elle la considérait comme incapable d'apprendre. Angèle Santoro donne l'exemple d'une fois où la maîtresse a fait nettoyer sa voiture à sa sœur. Aussi, sa sœur a tout simplement fini par abandonner l'école, à 14 ans, pour aller travailler. La principale cause de cette différence de traitement est l'âge et la langue parlée. Angèle Santoro est arrivée très jeune en France et a appris le français en même temps que tout enfant. Sa sœur, elle, était déjà âgée et parlait italien. Elle a eu beaucoup plus de difficulté à s'intégrer dans le milieu scolaire et a été beaucoup moins bien accueillie.

3. La volonté d'intégration : un moteur de réussite scolaire ?

On parle souvent de la réussite scolaire comme « moteur d'intégration ». Ainsi, Louise Canette déclare : *« L'École est, sans nul doute, l'instrument privilégié de la communication et de l'intégration des enfants de migrants. »* Mais on peut tout aussi bien inverser le propos et se demander, au lieu de voir si c'est l'école qui conduit à l'intégration, si ce n'est pas plutôt la volonté des migrants de s'intégrer qui les pousse à faire de leur mieux à l'école et à devenir de bons élèves.

** Prouver à soi-même et aux autres sa valeur*

On constate dans ces témoignages un aspect positif face aux difficultés rencontrées : les enfants sont poussés à se battre pour réussir, pour s'intégrer ; s'ils sont souvent poussés par leurs parents, ils acquièrent rapidement eux-mêmes la volonté de réussir scolairement.

C'est le cas d'Angèle Santoro et de ses deux frères. Leurs parents les poussent tout au long de leur scolarité à faire des efforts pour s'intégrer, à se tenir correctement, à avoir des bonnes notes, à écouter la maitresse, par peur d'être renvoyés dans le pays d'origine si la famille ne réussissait pas à s'adapter. Au final, il s'en sont tous les trois très bien sortis, avec des formations de niveau CAP, ce qui représente un assez bon niveau scolaire à l'époque. De la même manière, Arthur Derderian, son frère et sa sœur ont réussi à s'intégrer à l'école et ont

[26] Louise Canette, *Les enfants d'immigrés italiens dans les écoles françaises (1935-1955)*, 2010.

rapidement fait partie des meilleurs élèves. Ils ont ainsi eu tous trois des parcours exemplaires, ont réussi des études supérieures puis ont accédé à de bonnes professions. Arthur Derderian a toujours été poussé par son père qui ne voulait pas qu'il vive les mêmes épreuves que lui : « *Et mon père avait toujours dit' moi je vous paierai les études jusqu'au bout, dites-moi ce que vous voulez faire ». C'est vrai que mon père a toujours été moteur* ».

Tous les témoins interrogés valorisent leur famille en montrant qu'elles travaillaient beaucoup, dans des conditions difficiles. Cet acharnement au travail est vu comme quelque chose de positif, que les enfants reproduisent. De plus, c'est souvent dans des milieux très traditionnels qu'évoluent les enfants. Ils sont fortement marqués par des valeurs religieuses. Arthur Derderian explique ainsi qu'il allait peu à l'église parce qu'il n'y avait pas d'église arménienne à Lyon mais que sa famille était très croyante ; Angèle Santoro a vécu dans une cure. Par conséquent, ils intègrent bien des valeurs comme le travail, le dévouement, la persévérance et consacrent beaucoup de temps à leurs études.

On remarque ainsi un certain endurcissement dans le caractère des enfants émigrés et une très forte volonté de se battre et de réussir qui leur provient de leur éducation mais aussi d'une certaine manière du désir de combattre les préjugés dont ils ont été victimes. Pour Angela Marciano, il fallait à tout prix s'en sortir pour ne pas connaître les mêmes difficultés que ces parents : *« Donc moi je me disais : 'Je ne serai pas comme mes parents !' Ça met un bon coup de pied aux fesses !* ». Elle considère la possibilité d'aller à l'école comme un chance pour s'en sortir et ne compte pas la laisser passer : *« J'ai eu la chance de bien travailler à l'école. Une chance inouïe. »*

** Une bonne intégration comme moyen de réussite scolaire*

On remarque à travers ces témoignages que les enfants arrivés en jeune âge ou nés en France n'ont connu aucune difficulté particulière pour s'intégrer.

Tout d'abord, la barrière de la langue n'en est rapidement plus une. Ils ont appris ou entendu parler leur langue d'origine avant d'aller à l'école mais, y étant entrés très jeunes, ils apprennent le français à la base comme tout élève. Ainsi, on a même des témoins qui ne parlent que français, comme Angèle Santoro, qui baragouine l'italien, ou plutôt le dialecte que parlaient ses parents, mais ne comprend que très peu l'italien traditionnel. Angela Marciano également précise qu'elle ne parlait plus que français : *« Moi je connaissais très peu le patois parce que mes parents devaient me parler en patois et à l'école on m'a interdit de parler italien pour que j'assimile très vite le français. Donc dès qu'on me parlait je disais à Maman ' non non non la maîtresse elle a dit qu'elle ne veut pas que tu me parles italien'. » »* L'intégration dans le cas de jeunes enfants est beaucoup plus facile. Aucun témoin ne mentionne avoir eu des difficultés particulières avec la langue ou dans les études. Au contraire, ils se révèlent pour la plupart de très bons élèves. C'est le cas d'Arthur Derderian qui précise : « *Et nous, on était à l'école primaire et comme on marchait très très bien à l'école, l'instit' à appelé ma sœur en disant qu'on devait aller au collège* » mais aussi d'Angela Marciano : *« j'ai bien assimilé le français. J'ai eu la chance de bien travailler à l'école. »*

De plus, au niveau de l'intégration parmi les autres élèves, il a été facile pour les plus jeunes de se faire des amis, qu'ils soient Français ou non. Arthur Derderian n'a pas eu de difficulté à se faire un bon groupe de copains : « *Bah on avait la même vibration, c'est-à-dire qu'on était étrangers et qu'on allait tous ensemble à l'école, on était copains quoi, on était bon copains. On jouait au foot ensemble. On était bon copains. »* Certains évoquent des moqueries dont ils ont pu être victimes et la cour de récréation peut parfois mettre à jour certaines tensions, les insultes y sont fréquentes. Cependant, aucun témoin ne mentionne de

difficultés particulières à s'être fait des amis. Les migrants forment des communautés très soudées et les enfants sont proches. Ils ne semblent pas non plus avoir eu de difficultés avec les français ou les migrants d'autres origines que la leur.

Ils évoluent donc dans un contexte favorable à la réussite scolaire. Ils ne rencontrent pas de difficultés particulières pendant leur scolarité puisqu'ils se sentent Français et intégrés au pays dès leur plus jeune âge. Malgré tout, il ne faut pas être dupe et garder à l'esprit que la mémoire est sélective et que tout témoignage est une recontruction, comme l'indique plusieurs auteur tel que Francisca Sirna[27]. Aussi, les personnes interrogées ont forcément fait des choix dans ce qu'elles nous ont dévoilé.

Elles ont pu mettre de côté certaines difficultés qu'elles ont rencontré, de manière consciente ou non, pour se présenter sous leur meilleur jour[28]. Mais de nombreuses études montrent que l'intégration, pour les migrants, est difficile, même pour ceux qui ont toujours vécus en France. Aussi, il faut nuancer ces propos.

** De bons parcours scolaires puis professionnels*

Après l'école primaire vient le collège et à la fin de celui-ci, pour marquer l'aboutissement du parcours scolaire standard minimum, le certificat d'étude. Il apparaît aux yeux de plusieurs témoins comme un passage important. Pour la mère d'Angèle Santoro, c'est déjà une grande fierté que sa fille ait obtenue le diplôme. C'est à son issue que l'élève doit choisir son parcours professionnel. Pour Bernardo A. , il marque la fin du parcours scolaire. Il l'a obtenu à 16 ans (on le passe habituellement vers 13-14 ans) car sa scolarité a été fractionnée : *« J'ai étudié 5 ans fractionné...même pas 5...je dirais trois ans: deux avant la guerre et un après, avant de partir pour la France. »*. D'autres ont ensuite continué les études, comme Angela Marciano, malgré la réticence de sa mère, Angèle Santoro, Arthur Derderian et Pio Gaveglia.

Les personnes interrogées se sont ensuite dirigées vers un enseignement professionnel : un CAP pour Angèle Santoro et Angela Marciano, un brevet, professionnel pour Pio Gaveglio et industriel pour Arthur Derderian. On retrouve la même tendance pour les enfants de Rosa Carbone : « *L'aîné a fait tourneur-fraiseur et le deuxième, dans la mécanique, dans les moteurs, sur les motos mais actuellement ils ne travaillent plus là. Il y en a un qui fait les marchés, souvent et l'autre est terrassier, il travaille pour la mairie.* » Après le CAP ou le Brevet, avant même de l'avoir obtenu pour certains, la majorité a commencé à travailler.

Certains ont même pu continuer et faire des études supérieures. C'est le cas d'Arthur Derderian et de son frère. Son parcours scolaire est exemplaire et il s'est placé parmi les meilleurs de ses classes tout au long de ses études : « *J'ai fait mon BEI, j'étais dans les premiers, je suis rentré à la Martinière, j'ai fait une année de préparation de BTS, je suis sorti major cette année là, et après j'ai fait mon BTS en deux ans, je suis sorti major. Je pouvais rentrer à l'INSA sur titre.* » Il a pu intégrer l'École Centrale et était ingénieur à 26 ans, tout comme son petit frère.

---

[27] Francesca Sirna *« L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode »* in. Aggoun Atman (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain,* L'Harmattan, 2009.

[28] « Les oublis sont tout aussi significatifs que les souvenirs car ils témoignent du travail de sélection de la mémoire qui écarte plus ou moins inconsciemment ce qui dérange l'image que nous nous faisons de nous-mêmes et de notre groupe social » (Freddy Raphaël, « *Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale* », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1/1980. page 131.)

De plus, tous signalent la même facilité pour trouver du travail à la sortie des études. Le contexte économique très favorable permettait cela. Cependant, on aurait pu s'attendre à des discriminations, or, on constate qu'il n'en n'est rien. On observe une bonne insertion sur le marché du travail. Les enfants émigrés n'ont pas spécialement plus de problème pour travailler : Pio Gaveglia : « *J'ai commencé à travailler à la sortie de l'école. A l'époque les usines venaient plutôt faire des propositions d'embauche. Eh oui, c'était la bonne époque (Rires).* » ; Angela Marciano : *« [...]je me rappelle, y'avait une prof, la prof de français qui est venue dans la classe et qui a dit : « Qui veut travailler cette été ? » Et donc on ne savait même pas les résultats des examens, et moi j'ai levé la main et j'ai dit : « Moi je veux bien travailler. » Et donc je suis allée travailler à l'imprimerie Arnaud à Villeurbanne [...]* » ; Angèle Santoro : « *Et puis j'ai trouvé du travail tout de suite après. Je ne l'ai même pas eu mon CAP en fait. J'ai passé l'examen le vendredi et le lundi j'avais un travail. Ils m'ont jamais demandé si je l'avais eu ou pas, mon CAP. A l'époque il y avait du travail, pas comme maintenant.* » Ainsi, globalement, tous ont connu une assez forte mobilité sociale par l'intermédiaire des études qu'ils ont suivies, Arthur Derderian représentant le meilleur exemple de mobilité sociale grâce au parcours scolaire.

Une classe à l'École de la Martinière des garçons, vers 1930

Ainsi, on peut tirer plusieurs conclusions sur les parcours scolaires des migrants à Villeurbanne à partir de ces témoignages.

Tout d'abord, on remarque que la plupart des migrants adultes étaient soit déjà formés à leur arrivée en France, soit venaient pour y travailler. Peu d'entre eux, par conséquent, ont repris des parcours scolaires en France. C'est tout de même le cas pour certains, à l'image de Ihor Ivantsiv et Bernardo A. . De plus, parmi les migrants interrogés et dans leur entourage, seulement trois personnes ont pris des cours de français.

En ce qui concerne les enfants, on remarque une bonne intégration dans le système éducatif. La plupart ont connu de bons parcours scolaires puis professionnels, malgré les difficultés auxquelles ils ont pu être confrontés.

Ainsi, on peut dire qu'ils ont été d'une certaine manière « francisés » par l'école, même s'ils gardent la mémoire de leurs origines et s'investissent pour la plupart beaucoup en faveur de leur communauté.

Il faut tout de même manier ces conclusions avec précaution. Les témoins se mettent en valeur à travers leur témoignage, mais les difficultés ont pu être plus importantes que celles mentionnées. L'intégration dans le milieu scolaire a été beaucoup plus difficile pour certains.

LES PARCOURS PROFESSIONNELS

Le lien entre immigration et travail semble évident au premier abord. La France n'a-t-elle pas fait venir par vagues successives des immigrés de nationalités diverses aux époques où l'on était en pénurie de main d'œuvre ? D'abord des paysans répondant par l'exode rural au besoin croissant de main d'œuvre en ville, puis des mineurs polonais, des ouvriers italiens, espagnols, belges, arabes… La plupart de ces vagues d'immigration sont provoquées par des périodes de chômage dans les pays de départ, d'une part et à cause du besoin de main d'œuvre en France, d'autre part. D'où importance cruciale du trajet professionnel dans les parcours d'immigrés.

Par parcours professionnel, on entendra ici toutes les activités rémunérées considérées comme moyen d'existence par les populations immigrées, leurs spécificités et l'évolution de ces emplois au cours de la vie d'un individu. Quant au terme d'immigré, il désigne toute personne ayant quitté son pays pour des raisons diverses et ayant déménagé en France sans être française. Par extension, on a étendu ce terme d'immigré à toutes les générations successives évoquées dans ces récits : il concernera ici les première, deuxième ou troisième générations, car c'est le déracinement de leur famille, leur adaptation et les liens qu'ils entretiennent avec leurs pays d'origine, qui est la base de notre réflexion.

L'histoire de l'immigration des huit personnes interrogées s'étend des années 1920 – pour les parents de certains- aux années 2000, pour la migration la plus récente. De ces huit personnes, cinq sont italiennes, un est arménien, une algérienne et le dernier ukrainien – toutefois, cette personne étant prêtre, son cas a souvent dû être étudié à part. Leurs parcours professionnels ont souvent été complexes, la plupart ont changé de nombreuses fois d'emplois. De plus, ce sujet concerne trois générations successives : les parents des témoins, pour ceux qui arrivèrent en France étant enfant ou qui y naquirent, les témoins eux-mêmes et dans certains cas, leurs enfants.

Quel rôle le travail a-t-il tenu dans leur migration, ce dernier terme étant pris à la fois comme déracinement et enracinement ? Les expériences de ces témoins indiquent-elles des rapports types entre secteur d'emploi et populations immigrées ? On verra d'abord le rôle du travail dans la migration en tant que processus dynamique, mouvement depuis un pays d'origine vers une destination étrangère (en l'occurrence, Villeurbanne). Ensuite, on s'intéressera plus particulièrement aux métiers exercés une fois en France, aux liens entre types d'emplois, pays d'origine et intégration et aux évolutions professionnelles entre les générations.

1. Immigrer pour travailler

** La cause du départ*

En réalité, on se rend compte que dans cinq cas sur huit, et pour les Italiens, le travail est la raison première du départ. Le travail est rare en Italie et l'absence de perspectives professionnelles implique une pauvreté telle qu'elle est le plus souvent la cause de

migrations. Ainsi, lorsque Pio Gaveglia évoque le départ de ses parents, il décrit l'emploi de son père, peintre en bâtiment, comme « épisodique ». Bernardo A. explique, lui, l'extrême pauvreté qui est le quotidien de ses parents en Italie. Ainsi, à la question du départ, il répond qu'ils sont partis *« parce qu'ils habitaient à la campagne, il n'y avait pas de travail. Ils étaient métayers et donc ils n'avaient pas des propriétés mais ils travaillaient la terre d'un patron, on était vraiment pauvres.* ». D'ailleurs, rentrés pour des raisons politiques en Italie de 1939 à 1949, leur retour en France se fait également pour des raisons d'emploi, puisque d'après Bernardo A., après la guerre, au retour des soldats, il n'y a pas plus de travail qu'avant, surtout à la campagne. Le témoignage d'Angèle Santoro va dans ce sens : ainsi, elle décrit son père comme un « homme de la campagne », qui survit avec quelques animaux, une ferme, un jardin. Cette absence de travail semble peser lourd dans le choix du départ, puisque lorsqu'elle évoque la décision de se faire naturaliser, c'était par peur de devoir rentrer un jour en Italie et de « retomber dans la misère ».

La vague d'immigration italienne est donc intimement liée à la situation économique de l'Italie et au chômage qui touche le pays à l'époque – les cinq témoins sont nés dans la première moitié du 20e siècle et ont grandi donc pendant la crise économique, la guerre et la « reconstruction ». Le rôle de Mussolini semble moins frappant, secondaire dans quatre des cinq cas. La seule exception est Angela Marciano, qui met sur le même plan l'arrivée du fascisme et les mauvaises conditions économiques pour expliquer son départ. Toutefois, sa famille retourne en Italie pendant la guerre, ayant peut-être été expulsée de France, et lorsqu'ils revinrent, après la guerre, la cause principale de cette seconde migration fut la misère, une misère telle que ses parents semblaient s'étonner d'y avoir survécu. Rosa Carbone est elle aussi partie pour des raisons économiques ; elle en met la responsabilité sur la guerre 39-45, mais c'est parce que la reconstruction n'arrivait pas, qu'ils ont décidé de tenter leur chance ailleurs.

Quant aux trois exceptions, il s'agit des parents d'Arthur Derderian, d'Habiba M. et d'Ihor Ivantsiv. Le départ d'Arménie de la famille Derderian n'a pas pour origine des causes économiques, mais politiques, rester est inconcevable dans un pays où sévit la persécution. Toutefois, lorsqu'Arthur Derderian raconte l'histoire de la famille de son épouse, il est intéressant de voir que leur deuxième venue en France, dans les années 60, se fait en partie pour des raisons économiques : « [Ils voulaient revenir en France] parce que la vie là-bas était très difficile. Mon beau-père travaillait en Azerbaïdjan parce qu'il ne gagnait pas sa vie correctement en Arménie ». Bien entendu, l'état de l'Arménie est plus qu'une simple absence de travail, toutefois cette cause semble essentielle. Ainsi, l'immigration à Bakou, en Azerbaïdjan, pour y trouver un travail décemment payé fait partie des critères évoqués pour décrire leur misère. Le retour en France est à la fois lié au retour à un pays libre et respectueux des droits de l'homme, mais également à des critères économiques.

Habiba M., elle, est venue à Villeurbanne pour rejoindre son mari, toutefois dans son souvenir, la venue de son mari ne semble pas avoir eu de lien direct avec la recherche d'un emploi : orphelin, éduqué par son oncle, elle présente davantage son départ comme le résultat d'un désir de reconstruire sa vie que comme le résultat d'une mauvaise situation économique ou du chômage. Il semble y avoir une certaine part de reconstruction biographique dans ce récit, comme l'a identifiée Pierre Bourdieu[29]. Ainsi, venir s'installer en France alors que la guerre d'Algérie faisait rage semble indiquer davantage qu'un simple désir de construire sa vie ailleurs. Enfin, pour Ihor Ivantsiv, le travail eut évidemment un grand rôle, toutefois, les choses sont un peu différentes, puisqu'étant prêtre, sa vie était en même temps son travail. Si c'est effectivement pour être prêtre qu'il vint en France, il choisit de le faire parce qu'il

[29] Pierre, Bourdieu « L'illusion biographique », dans *Raisons pratiques, Sur la théorie de l'action*, Paris, Éd. du Seuil, 1994

désire voyager, être « missionnaire », comme il le dit lui-même. Son travail lui permet donc cette immigration, mais n'en fut pas pour autant la cause première.

** Le choix de la France*

Pourquoi la France ? Pourquoi Villeurbanne ? Si c'est souvent pour des raisons économiques que les familles choisirent d'immigrer, pourquoi aller dans ce pays ? Offrait-il des opportunités d'emploi particulièrement avantageuses ? Y eut-il d'autres raisons ?

Pour cinq des témoins, le choix de Villeurbanne fut lié à la présence de proches, de réseaux sociaux préexistants, ainsi, membres de la famille ou du village d'origine y étaient déjà et les avaient fait venir. Par exemple, le mari d'Habiba M. avait un cousin éloigné dans la région lyonnaise, à St Romain au Mont d'Or, la tante d'Angèle Santoro habitait à Villeurbanne, de même que la tante de la mère de Pio Gaveglia. Quant à Rosa Carbone, elle a suivi son mari en France parce que tous les frères et sœurs de ce dernier y vivaient déjà. La famille d'Angela Marciano a connu la même dynamique, et c'est la présence d'une forte diaspora italienne à Villeurbanne qui leur a fait choisir cette ville : en effet, il est intéressant de remarquer que parmi les cinq témoins italiens, quatre viennent de Roccasecca (A. Marciano, A. Santoro, P. Gaveglia et Bernardo A.). D'ailleurs, lors de leur retour en France après la guerre, ils choisirent Villeurbanne car ils y connaissaient déjà du monde : « *Et puis vous savez, quand vous êtes déraciné d'un pays, vous avez envie de retrouver les gens, de la même origine que vous, c'est normal. Donc ils sont revenus là*. ».

Roccasecca en 1903

Roccasecca aujourd'hui

Cependant, s'ils venaient rejoindre leurs familles, c'est parce que le travail était abondant. Le travail était en fait essentiel : plusieurs d'entre eux répètent que Villeurbanne était une bonne destination car ils pouvaient y trouver de l'emploi, beaucoup d'usines cherchant de la main d'œuvre, par exemple dans le bâtiment ou le secteur textile. On sait qu'à cette époque de croissance, de nombreuses villes françaises offraient cette opportunité, Villeurbanne aurait pu être remplacé par de nombreuses autres villes, toutefois il faut rajouter un élément : si leur famille ou leurs connaissances les faisaient venir ici, c'est bel et bien parce qu'il y avait alors des opportunités d'emploi à cet endroit. Ainsi Angela Marciano décrit-elle le processus par lequel les immigrés déjà présents faisaient venir leurs connaissances pour trouver un emploi : « […] *parce que bon quelqu'un du boulot, le patron dit : « Tu n'as pas quelqu'un de ton pays qui cherche du travail ? » Il envoyait un courrier et quelqu'un venait. Voilà comment se faisait les choses.* ». Les deux facteurs sont en fait indissociables, et le choix de Villeurbanne lui-même, parmi toutes les autres villes recherchant de la main d'œuvre, fut fait grâce à la conjonction connaissances/emploi.

Ainsi, Habiba M. et son époux vécurent quelque temps chez leur cousin, à St Romain au mont d'Or avant de déménager plus près de Lyon. Villeurbanne était alors une zone attractive, proposant de nombreuses opportunités aux immigrés. Toutefois, la venue dans cette région en particulier répondait à des logiques de réseaux préexistants. Il en va de même pour la famille d'Angèle Santoro : elle vient en fait rejoindre le père venu un peu avant pour trouver un emploi. De même, quand dans les années 40, la sœur en question était venue à Villeurbanne, c'était pour trouver du travail. Le père d'Angela Marciano est venu à Villeurbanne parce qu'il y avait trouvé une offre d'emploi tout autant qu'à cause de la diaspora italienne. Pio Gaveglia et sa famille avaient certes rejoint la tante de sa mère, mais seulement parce que selon elle, il y avait plus de possibilités ici et parce qu'elle avait pu obtenir un contrat de travail à son père. Ce phénomène n'est pas étonnant quand on sait l'importance qu'ont les réseaux sociaux dans les communautés immigrantes et les diaspora, comme l'a observé Francesca Sirna[30].

[30] Francesca Sirna, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode », dans Atmane Aggoun, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009

Dans d'autres cas, c'est avant tout le travail, sans rapport avec des réseaux sociaux préexistants, qui motive le choix. Ainsi, les parents d'Arthur Derderian sont venus à Villeurbanne pour le travail, mais seulement après un trajet par d'autres régions : l'Ardèche dans le cas de sa mère, Pont-de-Chéruy dans celui de son père. Le cas d'Ihor Ivantsiv est singulier : il veut venir à Lyon et c'est le choix de Villeurbanne qui est fait par les autorités sacerdotales : la raison de sa venue dans cette municipalité est donc bien la présence d'un emploi lui correspondant dans cette ville.

** Migration et continuité professionnelle*

Enfin, pour en terminer avec les liens entre travail et migration, il faut étudier la continuité ou l'absence de continuité dans les parcours professionnels entre le pays de départ et le pays d'accueil de la première génération de migrants. Le travail exercé en France est souvent lié à ceux qu'avaient connu les migrants avant leur départ. Ainsi, le père d'Angela Marciano était venu en France en tant que maçon, et il garde ce métier jusqu'à la fin de sa vie. De même, la mère de Pio Gaveglia faisait parfois des travaux de couture en Italie, or il explique qu'elle continue à exercer cette activité une fois arrivée à Villeurbanne ; quant à son père, il a continué dans la peinture, après la migration, comme il l'avait fait auparavant. Quant à Ihor Ivantsiv, il ne changea évidemment pas d'emploi une fois arrivé en France, mais son cas est une fois encore un peu particulier.

En même temps, malgré cette relative continuité, la réalité de la migration et le déracinement font que de nombreux migrants ont du s'adapter et se lancer dans de nouveaux emplois ; certains ont mis un certain temps avant de retourner à leur métier d'origine. Par exemple, le père d'Arthur Derderian travailla plus d'une décennie en France avant de revenir au métier de cordonnier qu'il avait appris au cours de sa migration, dans l'orphelinat grec où on leur apprenait trois métiers. Certains autres connurent le trajet contraire, et changèrent de métier après quelque temps. Angela Santoro décrit le parcours de son père : « *Mon père il travaillait au début dans une ferme. […] En Italie, il n'avait pas eu de formation, il n'avait pas vraiment d'emploi. C'était un homme de la campagne. Il avait quelques animaux chez lui, un âne, des poules, et il s'occupait du jardin. Alors en France il a continué à faire la même chose. Et après il a travaillé sur des chantiers. Mais il n'était même pas maçon, il était manœuvre. C'était dur de s'en sortir.* »

2. Types d'emplois et intégration

** Types de population, types d'emplois*

Deux secteurs principaux se détachent : le bâtiment et les industries, en particulier le secteur textile, très présent à Villeurbanne. Les travaux du bâtiment sont très présents et Angela Marciano dit que son père était maçon, « comme tout italien qui se respecte ». Le père de Pio Gaveglia était lui aussi dans ce secteur, en tant que peintre, ainsi que le mari de Rosa Carbone.

Mais la plupart de ces immigrés travaillent dans l'industrie. Les deux parents de Bernardo A. ainsi que lui-même s'yretrouvent, de même que le mari et le beau-frère d'Habiba M. et les parents d'Arthur Derderian – avant la grossesse de sa mère et la reconversion de son père, Rosa Carbone avant ses enfants, etc…C'est dans ce secteur que se font sentir les besoins de main d'œuvre non qualifiée. Ainsi, comme on l'a vu, nombre de ces migrants vinrent à Villeurbanne suite à la proposition de quelqu'un qui y était déjà et qui en connaissait les opportunités d'emploi. Or c'est le secteur industriel qui offrait ces

opportunités. On remarque en particulier la prédominance du secteur textile : ainsi, la mère d'A. Derderian travaille dans le domaine des vers à soie avant de venir à Villeurbanne, Bernardo A. travaille dans les teintures et ses deux parents sont dans le textile, quand Rosa Carbone est dans les vestes d'homme, etc.

Il y a bien quelques exceptions. Certains travaillent dans le secteur agricole, comme le père d'Angèle Santoro. Ce secteur est toutefois plus une transition et son père part rapidement dans l'industrie, où les salaires sont supérieurs. Le père d'Arthur Derderian fait un détour par l'industrie, mais finit par exercer le métier pour lequel il avait été formé en Grèce, la cordonnerie, les « chaussures sur mesure ». Le secteur industriel est donc, à Villeurbanne, le cœur des parcours professionnels de ces premières générations d'immigrants.

Enfin, il faut remarquer la spécificité des parcours des femmes. Quelques unes avaient un métier avant de partir et certaines le poursuivent une fois arrivées, d'autres ont travaillé durant leur enfance. Toutefois, les choses changent dès qu'elles ont une famille et des enfants. Ainsi A. Derderian fait-il un lien entre le parcours professionnel de sa mère — ou plutôt l'absence d'un tel parcours — à leur origine arménienne : « *Ma mère n'a jamais travaillé. Si, quand elle était jeune. Mais une fois qu'elle s'est mariée, en bon Arménien qu'était mon père, la femme ne travaillait pas. Elle avait les gosses et elle s'occupait de l'intérieur, comme ça se fait en Arménie. Elle s'occupait des petits.* ». De même, Habiba M. disposait d'un diplôme de dactylographie, pourtant, une fois arrivée en France, elle cesse toute activité et ne reprend le travail qu'après la naissance de sa dernière fille, demeurant dès lors dans des « emplois féminins » : elle est nourrice. Quant à la mère de Bernardo A. , bien qu'elle ait commencé à travailler dans le textile, comme son mari, elle cesse lorsqu'elle a ses enfants et ne reprend, plus tard, que quelques travaux de ménage. La plupart des métiers féminins se faisaient alors dans quelques secteurs ou à la maison : par exemple, la tante d'Angèle Santoro fabriquait des poupées à domicile.

Une couturière à domicile, vers 1920

Certes, la situation de la France, à l'époque, ne favorisait pas toujours le travail féminin et la société était encore empreinte de sexisme. De même, parfois, le passage à un

emploi non qualifié malgré des diplômes et une expérience était tout simplement dû aux difficultés de faire reconnaître son diplôme dans le pays d'accueil. Toutefois, ce maintien des femmes dans des sphères professionnelles considérées comme typiquement féminines — garde d'enfants, couture, ménages... — ne peut pas être considéré en dehors du cadre des origines nationales.

La situation évolue pourtant pour les générations suivantes.

** Une évolution intergénérationnelle*

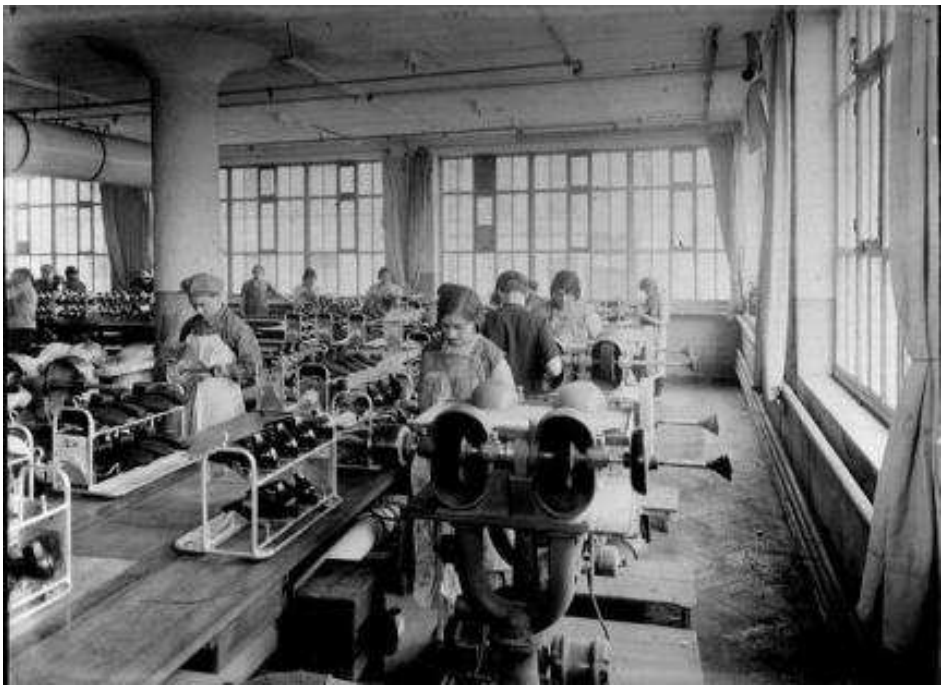
En effet, la plupart des personnes interrogées sont encore enfants lorsqu'elles arrivent en France et certaines y sont nées. On peut donc se demander en quoi leur parcours scolaire et leurs origines ont joué un rôle dans leur parcours professionnel.

Arthur Derderian établit un lien entre les métiers et les différentes générations d'immigrants arméniens: « *Pour la génération de mon père il y avait trois métiers, c'était tailleur, coiffeur et cordonnier. Mon père était cordonnier et mon oncle était coiffeur. […] Et après, la génération de ma sœur, c'était plus dans le commerce. Eventuellement certains étaient dans la finance et surtout dans le médical. Il y avait beaucoup d'arméniens toubibs. Puis la génération d'après, enfin pratiquement, moi j'ai une demi génération avec ma sœur, c'était plus pour des postes de scientifiques, ingénieurs, écoles de commerce.* ». Quelle que soit la pertinence de cette analyse, elle indique donc une certaine conscience des écarts entre les générations au niveau des emplois.

En effet, on remarque déjà quelques différences entre les générations des parents et celles des témoins. Ainsi, Arthur Derderian et son frère, tous deux fils de cordonnier, font des études d'ingénieurs et un parcours brillant. Angela Marciano, quant à elle, a fait des études de comptable et est devenue cadre. Pio Gaveglia travaille certes dans le secteur secondaire, mais pas comme simple manœuvre : ainsi, lors de son premier emploi, à Bolle, il était « dessinateur industriel en électricité ». Toutefois, cela n'est pas toujours vrai, par exemple Bernardo A. travailla toute sa vie dans des usines, d'abord dans une usine de vélo, puis dans le secteur textile.

L'usine textile Gillet/SASE à Villeurbanne(1930)

Certains rentrent jeunes sur le marché du travail : ainsi Pio Gaveglia raconte qu'il a commencé à travailler *« à la sortie de l'école. A l'époque les usines venaient plutôt faire des propositions d'embauche. Eh oui, c'était la bonne époque ».* Quant à Arthur Derderian et à Angela Marciano, ils trouvent facilement tout au long de leurs études des opportunités d'emploi pour finir leurs formations. L'école de la République joue souvent son rôle : Angela Marciano raconte qu'elle avait failli suivre le chemin de ses parents et aller à l'usine, mais qu'une enseignante de l'école primaire intervient auprès de sa mère (son père est mort) *: « Alors la directrice de l'école qui savait que je travaillais bien elle a dit à ma mère : 'Mais vous ne pouvez pas la mettre dans une usine !' Et maman disait : 'Mais si si, il faut qu'elle apprenne un métier !' [...] Et donc, cette directrice, elle s'est occupée de ce dossier pour mon entrée au lycée technique pour que j'apprenne un métier, et comme je travaillais bien, j'ai bénéficié d'une bourse. Voilà mon parcours et j'ai toujours travaillé et professionnellement j'ai monté les échelons par mon travail parce que je prenais des cours, j'achetais des bouquins, je potassais, j'ai eu un beau parcours professionnel.* ».



De jeunes ouvrières dans une usine de chaussures, Villeurbanne, vers 1950

De même, si Habiba M. est nourrice, sa fille aînée travaille dans les assurances, quant à la sœur d'A. Derderian, parvient à une situation appréciable dans le secteur bancaire.

** Le travail, un facteur d'intégration ?*

Le travail a d'abord un rôle intégrateur parce qu'il donne aux familles le salaire dont elles ont besoin pour survivre, se loger, se nourrir, faire partie d'un quartier, etc. De plus, il permet de nouer des liens non seulement avec d'autres populations étrangères, qui fréquentent déjà souvent les quartiers où ces familles habitaient, mais aussi avec des populations françaises. Ainsi, Angèle Santoro explique que c'est une femme française, collègue de son père, qui les a aidés à faire leurs papiers à leur arrivée en France. De même, Rosa Carbone raconte avec chaleur l'histoire de toutes les personnes qui l'ont aidée : or la plupart d'entre elles sont alors ses supérieures. Elle décrit ainsi son arrivée dans la première usine où elle a travaillé. Elle y faisait des vestes d'hommes : « *Il y avait une femme italienne, mon chef est parti la chercher. Il lui a fait traduire ce que je devais faire. […] J'ai répondu que je ne pouvais pas le faire […] Elle m'a répondu : « Non, non, il vous a vue, il veut que vous soyez là. […] Il nous a fait accepter, c'était magnifique*. ».

Toutefois, les choses ne sont pas toujours faciles. Freddy Raphaël, dans « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale » raconte comment la population juive des campagnes alsaciennes avait réécrit son histoire collective en oubliant les méfaits dont elle avait été l'objet plutôt que d'affronter des traumatismes « inadaptés » au monde actuel[31]. De même, on peut se demander dans quelle mesure ces beaux récits d'intégration et ces souvenirs positifs ne cachent pas des réalités plus difficiles. Ainsi, Pio Gaveglia raconte que les Français le traitent parfois de « sale macar' », et l'accusent de prendre leur travail. Cela dit, on imagine assez bien que le travail est le biais par lequel s'exprimait le racisme ambiant, plutôt que la

[31] Freddy Raphaël, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale » t *Annales*, *Économies, Sociétés, Civilisations*, 1/1980, pages 127 à 145

véritable raison de ce rejet : dans certains cas, les emplois jouent ainsi un rôle de baromètre d'intégration. De même, à un niveau plus officiel, cette discrimination à l'emploi apparaît dans le récit de P. Gaveglia, qui raconte qu'il n'avait pas pu choisir un métier dans l'administration, type EDF, en 1958, car travailler dans le secteur public est interdit aux étrangers.

Tout cela nous prouve donc que le travail est à la fois un moteur et à la fois un baromètre social : s'il est bien un facteur d'intégration parmi d'autres — bien que pas forcément le plus important — il indique en même temps à quel « degré d'intégration », les étrangers sont parvenu.

** Le bénévolat et le travail associatif*

Des associations diverses prennent une place non négligeable dans la vie des individus, complétant le travail rémunéré par un travail bénévole, se substituant parfois aux parcours professionnels. Cela est d'autant plus vrai dans le cas des femmes qui par ailleurs, ne travaillent pas toujours. L'associatif joue-t-il alors le rôle de porte d'entrée dans la société d'accueil au même titre que le travail ?

Si Rosa Carbone travaille toute sa vie dans des métiers dont elle est satisfaite, elle consacre la majorité de son temps libre à des activités bénévoles. Celles-ci jouent un rôle intégrateur au moins égal si ce n'est supérieur à son activité professionnelle et lui offrent une reconnaissance au sein de milieux privilégiés, comme celui des élus villeurbannais : *« Je suis très connue à la mairie. Je suis dans le livre de Villeurbanne.* […] *On me voit, soit parce que j'avais organisé un repas, soit parce que j'avais organisé autre chose* ». Cette situation semble toutefois assez exceptionnelle, puisque les associations semblent avoir pour but de faire revivre la culture d'origine dans le pays d'accueil plus que d'être un moyen d'intégration. Ainsi Arthur Derderian s'implique dans un très grand nombre d'associations qui ont pour objectif de promouvoir la culture arménienne et la reconnaissance du génocide — ce triste ciment de la diaspora arménienne. De même, Angela Marciano dit que l'engagement de sa sœur dans une association d'immigrés italiens lui a permis « de faire un retour aux sources », lors d'un voyage en Italie, à Venise. Ces associations développent donc des réseaux sociaux entre immigrés de même origine et d'ailleurs, Pio Gaveglia dit avoir renoncé à intégrer une association d'immigrés italiens par désir d'intégration.

INTEGRATION, RACISME : DES DISCOURS AUX PRATIQUES INDIVIDUELLES

L'intégration est un concept flou, comme le soulignent Gérard Noiriel et Stéphane Beaud qui notent « l'omniprésence du terme d' 'intégration', associé pratiquement à toutes les études concernant l'immigration et d'un usage tellement étendu qu'il ne désigne plus rien de précis.[32] » Cette difficulté de définition tient sans doute au fait qu'il n'y a pas de rupture nette entre la personne immigrée qui est intégrée et celle qui ne l'est pas, sauf à s'en tenir à l'approche administrative. Du point de vue l'Etat en effet, la personne immigrée considérée comme intégrée est celle qui a obtenu sa naturalisation car par ce biais, elle abandonne sa première nationalité pour devenir française. Cela étant, cette définition ne saurait se suffire à elle-même.

D'abord, il n'est pas évident que ce qui motive la demande de naturalisation soit le fait qu'une personne immigrée se sente intégrée : « dans les pays européens, on suppose souvent

[32] Gérard Noiriel et Stéphane Beaud, « Penser l'intégration des immigrés », *in* Pierre-André Taguieff (dir.), *Face au racisme, Tome 2 Analyses, hypothèses, perspectives*, Paris, La Découverte, 1991, p. 262.

que l'intégration est pleinement réalisée avec la naturalisation, ce qui n'est pas nécessairement vrai[33] », remarquent Jean-Pierre Garson et Cécile Thoreau. Ensuite, une telle approche laisse entendre qu'une identité se substitue totalement à une autre, ce qui est loin d'être évident. Pierre Bourdieu montre ainsi dans « L'illusion biographique[34] » qu'un même individu peut cumuler plusieurs identités selon les champs sociaux dans lesquels il évolue. Si l'on applique cette théorie à une personne immigrée, cela signifie qu'elle peut être considérée comme française d'un point de vue administratif mais être vue comme étrangère par ses collègues de travail par exemple. Enfin, l'intégration tend ici à être confondue avec la naturalisation alors que la première notion renvoie à l'idée d'un processus par lequel la personne immigrée trouve sa place dans le pays d'accueil et que la deuxième est un acte administratif. Autrement dit, une telle définition ne dit rien du processus qui a permis à la personne immigrée de s'intégrer et masque une partie importante de son vécu.

Pour traiter de l'intégration des personnes qui ont été interviewées, il s'agira donc de s'intéresser au processus d'intégration et de se demander si la naturalisation est pensée comme l'aboutissement de ce processus par les personnes concernées. Enfin, nous essayerons de savoir si le racisme a eu une influence sur la façon dont les personnes immigrées se sont intégrées.

1. Intégration et naturalisation : l'assimilation des normes dominantes

D'après Gérard Noiriel et Stéphane Beaud, il semble que l'on puisse distinguer deux processus d'intégration. Le premier a trait à la « participation à la vie collective ». Il renvoie à la façon dont la personne immigrée trouve sa place dans la société, comment il inscrit sa trajectoire dans les structures sociales du pays d'accueil. Le second processus est celui par lequel la personne immigrée « intériorise les normes dominantes[35]» et les deux auteurs ajoutent à son propos que « les sociologues de Chicago et les durkheimiens se retrouvent pour affirmer l'importance de l'enfance ». Le premier type de processus concernerait ainsi majoritairement les personnes immigrées qui sont arrivées adultes en France et le second les primo-arrivants enfants et la deuxième génération des immigrés.

Dans leur ensemble, les témoignages laissent entendre que plus la personne immigrée arrive tôt dans le pays d'accueil, plus l'intégration est facile. L'école joue notamment un rôle très important car elle permet aux enfants d'apprendre le français, alors qu'il n'est pas parlé chez eux. Arthur Derderian raconte que l'arménien est la première langue qu'il a parlée « jusqu'à trois ans, avant d'aller à la maternelle. Puis après, à la maternelle, on parle français. » Par ce biais, les normes sociales françaises sont intégrées par les enfants sans qu'ils se rendent compte qu'ils s'éloignent de la culture d'origine de leur famille. L'anecdote d'Angela Marciano est à cet égard révélatrice : « A l'école on m'a interdit de parler italien pour que j'assimile très vite le français. Donc dès qu'on me parlait je disais à Maman 'Non, non, non, la maîtresse elle a dit qu'elle ne veut pas que tu me parle italien'. Cela montre que la fillette est très fortement influencée par ce que peut lui dire son institutrice, même si ce que cette dernière conseille de faire peut *a priori* paraître invraisemblable puisque la seule langue que la mère parle couramment est un patois italien. Angèle Santoro souligne quant à elle que

---

[33] Jean-Pierre Garson et Cécile Thoreau, « Typologie des migrations et analyse de l'intégration », *in* Philippe Dewitte (dir.), *Immigration et intégration – l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999, p. 26.

[34] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69-72.

[35] Gérard Noiriel et Stéphane Beaud, « Penser l'intégration des immigrés », *op. cit.*, p. 276-277.

« C'est beaucoup plus facile pour les enfants d'apprendre, de changer de pays, de s'intégrer. Mes frères étaient jeunes aussi donc on a appris directement à lire et écrire en français. Moi, je ne parle pas italien. »

Il semble même qu'il ne s'agisse pas d'une « intégration » facilitée pour certains, mais seulement de la vie en France. La notion d'intégration perd sa signification car ils n'ont jamais connu d'autre pays que la France « J'ai grandi en France alors je me sens française. Je ne parle même pas italien », déclare Angela Marciano. On retrouve une idée similaire dans l'entretien d'Angèle Santiano qui dit ne pas parler italien mais seulement comprendre le patois que parlaient ses parents et qui explique « Moi, je me suis toujours sentie française. L'Italie c'est mes origines, j'y tiens beaucoup. » Le témoignage de ces deux femmes laissent entendre que leur trajectoire est sensiblement similaire à celle de la seconde génération des personnes immigrés que représente Arthur Derderian. Dès le début de l'entretien, il se présente en effet comme « Français d'origine arménienne ». Il s'agit alors moins de s'intégrer au sens plein du terme que de concilier sa vie en France avec ses origines étrangères.

L'impossibilité d'une assimilation complète pour les adultes est d'ailleurs mise en avant dans d'autres témoignages. Bernardo A. présente par exemple son retour en Italie à l'âge de 7 ans comme suit : « J'ai découvert la vie, j'ai découvert la campagne, j'ai tout découvert...J'ai découvert la famille qui nous ont reçu, comment ils vivaient, l'école, l'histoire italienne que j'ai étudié à l'école... ça fait que ça m'a renforcé dans l'esprit italien. » Cette description tend à montrer que, s'il « se sent italien à cent pour cent », c'est en partie parce qu'il a vécu enfant en Italie et qu'il y a assimilé la culture de ce pays. Ihor Ivantsiv explique quant à lui qu' « on apprend plus cette culture d'ici [du pays d'accueil], cette manière de vivre ici, cette façon de penser comme ici. Même si on ne deviendra jamais comme ceux qui sont nés ici. Tout petits, ils biberonnent tout ça du pays, tandis que nous, par adoption… On change pas mal par rapport au pays, à la culture, par rapport au monde qui vit ici.» Le changement dont il est question montre que les personnes qui ont émigré adultes s'intègrent peu à peu mais sans délaisser pour autant leur culture d'origine. Pour eux, l'intégration suppose d'arriver à concilier deux « cultures », celle du pays d'origine et celle du pays d'accueil.

** Participer à la vie collective*

Lorsqu'ils quittent leur pays, les primo-arrivants adultes doivent trouver leur place dans la société française. Pour ce faire, avoir un travail dès son arrivée semble être un atout considérable car, non seulement une telle situation assure un minimum de ressources, mais permet encore d'apprendre à parler français et donc de pouvoir communiquer avec des personnes d'origines diverses. Rosa Carbone explique par exemple qu'elle est arrivée un vendredi en France et qu'elle a travaillé dès le lundi suivant. Apprendre le français « a été difficile mais [elle] n'a qu'à remercier tous les Français qui ont travaillé avec [elle]. » Angèle Santoro raconte quant à elle que c'est une collègue de travail française qui aidait son père à faire les papiers. Le travail peut donc être considéré non pas tant comme un signe d'intégration en lui-même mais comme un facteur d'intégration parce qu'il facilite la sociabilité des immigrés.

Par ailleurs, les témoignages laissent entendre que l'absence de travail est un frein à l'intégration. Les femmes qui n'ont pas d'emploi et restent au sein du foyer pour élever leurs enfants semblent avoir plus de difficulté à s'intégrer. Apprendre à parler français est alors moins facile parce que les discussions dans cette langue sont moins fréquente. Angela Marciano mentionne que sa mère « ne savait pas trop parler le français, c'était un français approximatif… » et on peut l'expliquer par le fait qu'elle parlait un patois italien avec son

mari et qu'elle ne semble guère avoir de relations autres que familiales. Le cas de la mère d'Angèle Santoro l'atteste également. Elle arrive en France pour rejoindre son mari et elle ne travaille pas. On apprend qu'elle « parlait un mélange d'italien, ou plutôt du dialecte local, et de français mais elle ne pouvait pas se débrouiller toute seule » et qu'elle fréquente surtout « quelques dames à l'église » parce qu'elle est très pieuse et s'y rend tous les jours. Globalement, sa fille pense que « quand elle est arrivée, elle avait 41 ans. Elle ne pouvait déjà plus vraiment changer. » Son mode de vie est restée quasi identique à celui de ses sœurs qui vivaient en Italie.

Il semble s'opérer une distinction entre la sphère du public et celle du privé. La culture d'origine est entretenue au sein du foyer. C'est notamment le lieu où la langue du pays d'origine est parlée mais cela n'empêche aucunement l'intégration sociale des personnes immigrées. Le témoignage d'Arthur Derderian le montre très bien. Nous avons déjà mentionné le fait que sa famille parlait arménien mais cela n'a pas empêché son père de côtoyer des personnes de toutes origines : « il y a eu tout un réseau d'amis français ou étrangers (portugais, italiens espagnols, ceux qu'on avait dans notre quartier), mon père avait un ami commissaire de police français. »

D'après ces éléments, on peut considérer que l'intégration ne nécessite pas une coupure radicale avec la culture du pays d'origine et que ce critère ne saurait être retenu pour distinguer qui est intégré et qui ne l'est pas. Elle est davantage un processus pendant lequel les personnes immigrées apprennent à vivre dans le pays d'accueil dont elles assimilent les normes et les comportements au fur et à mesure. Reste à savoir si la naturalisation est conçue comme l'aboutissement de ce processus.

** La naturalisation, officialisation de l'intégration ?*

D'après les témoignages, la demande de naturalisation n'est pas toujours motivée par un sentiment d'appartenance au pays d'accueil. La vision étatique de la naturalisation-intégration est cependant présente et notamment pour les primo-arrivants enfants. Angela Marciano déclare par exemple : « J'ai eu la nationalité française par le mariage. Je voulais me faire naturaliser parce que pour moi, ma patrie, c'était la France, elle nous avait accueillis, elle donnait du travail à mon père, elle me payait mes études… je suis quelqu'un de très reconnaissant donc pour moi c'était normal. » Au sein d'une même famille, tous les enfants n'adoptent cependant pas le même point de vue. Bernardo A. n'a jamais fait la demande alors qu'un de ses frères, arrivé en France plus jeune il est vrai, s'est fait naturalisé.

Pour les primo-arrivants adultes, l'idée d'une reconnaissance de l'intégration par un biais officiel est encore moins nette, même si elle est présente aussi, comme en témoigne Rosa Carbone. Elle est arrivée en France à 23 ans et explique que son mari et elle ont fait les démarches pour être naturalisés cinq après son arrivée parce qu'ils se plaisaient en France : « Maintenant, on a les enfants, on est en France. Je crois que même sans cela, on aurait demandé la nationalité; on se sent bien en France. » Par contre, Arthur Derderian explique que ses parents se sont fait naturaliser « pour ne pas avoir de problèmes quoi… Si, il fallait s'intégrer et puis c'est tout. » L'intégration est présentée ici comme un impératif et non comme une volonté de se faire reconnaître comme une personne intégrée alors que l'on apprend dans l'entretien que le père était satisfait de la vie qu'il avait construite : « combien de fois mon père a dit 'J'ai bien fait d'avoir choisi la France pour venir'. » Un autre cas rejoint l'idée de « ne pas avoir de problème » : c'est celui de la mère d'Angèle Santoro qui « avait toujours peur qu'on soit renvoyés en Italie. (…) Quand on a pu être naturalisés, elle a été rassurée », nous dit sa fille.

Ce dernier témoignage est particulièrement intéressant car cette femme avait du mal à s'intégrer : elle parlait mal le français et son cercle de relations était manifestement réduit (cf. supra). On peut donc avancer qu' « être française » n'était pour elle qu'une identité administrative et que la naturalisation ne visait pas à rapprocher la façon dont elle se pensait et son identité officielle. On peut ajouter que, même si les personnes ne sont pas bien intégrés en France, le fait que leurs enfants y aient grandi et qu'ils y vivent pousse leurs parents à rester dans le pays d'accueil : « Elle aurait bien aimé repartir mais elle ne pouvait pas pour nous. C'était pour nous qu'elle était venue. Mais elle avait toute sa famille là-bas, ses sœurs. Si ça ne tenait qu'à elle, elle serait repartie », dit Angèle Santoro à propos de sa mère. Bernardo A. avance d'ailleurs une raison similaire pour expliquer qu'il reste en France alors qu'il est et « se sent » Italien. L'intégration des enfants se présente ainsi comme un facteur important du non-retour au pays d'origine.

La naturalisation n'est donc pas présentée comme étant intrinsèquement liée à l'intégration effective des personnes qui la demandent. Sa portée symbolique n'en reste pas moins très forte : par cette démarche, les personnes immigrées écartent toute perspective de retour au pays d'origine.

2.Les manifestations du racisme

** Un racisme sans conséquence ?*

Se poser la question de l'influence du racisme sur l'intégration des personnes immigrées peut paraître surprenant au vu des entretiens car, s'il est fait mention de racisme, ce dernier n'est guère présenté comme ayant des répercussions concrètes. Les préjugés racistes sont seulement évoqués : « il y a cinquante ans quand [les Français] parlaient des Italiens ils disaient: sont tous des voleurs... », dit Bernardo A. . « Au départ, j'entendais un petit peu, de temps en temps, dire 'ouais les Macars qui viennent nous prendre le travail', les Macars c'étaient les Italiens. Je l'ai entendu, mais pas souvent, et surtout pas longtemps. Mais c'est des choses qu'on entendait », constate Pio Gaveglia. Ce dernier ajoute qu' « à l'époque, en 1958, les étrangers n'avaient pas le droit de travailler dans l'administration, je n'avais pas pu me présenter par exemple à EDF. Il fallait que je choisisse quelque chose qui n'ait aucun lien avec l'administration. C'était marquant. » Cependant, on notera qu'il ne s'agit pas tant de racisme que d'une impossibilité légale, même si celle-ci renvoie effectivement la personne immigrée à son statut d'étranger.

Il n'est jamais fait mention de discrimination. Bernardo A. raconte que trouver du travail pour un étranger n'était pas difficile « parce qu'il y avait beaucoup d'usines qui cherchaient du personnel! Ils travaillaient avec des Italiens parce qu'ils en avaient besoin... Mais quand même ils nous traitaient comme des étrangers... Ils ne nous ont jamais admis. Tout simplement, c'est comme ça. » « Ne pas être admis » ne renvoie dans son entretien à aucun traitement différencié entre lui et ses collègues français. Arthur Derderian explique quant à lui : « je n'ose pas trop le dire, mais à l'époque on était traités, même à l'époque, de 'sales étrangers'. (…) Même moi, quand j'étais à l'école, combien de fois on m'a traité de 'sale arménien'. Bon, comme ils savaient que je risquais de les taper, après ils se calmaient, mais on l'a vécu ça. » Là encore, aucune conséquence pratique n'est relevée et l'enquêté nuance d'ailleurs très rapidement ses propos en parlant des « Français plus intelligents » qui faisaient partie du cercle de sociabilité de son père. Habiba pourrait sembler faire exception lorsqu'elle dit : « mon mari ne touchait pas bien et le patron il lui faisait de la misère. Comme mon mari il ne sait ni lire ni écrire. Alors il profite sur lui » Cela étant, il s'agit moins ici

d'une manifestation du racisme que de la mise en évidence de la vulnérabilité d'une personne immigrée illettrée.

Dans d'autres cas, lorsque les actes sont manifestement racistes, le racisme est minimisé parce qu'une autre cause est invoquée. : « Pour ma grande sœur, ça été difficile. Il y avait beaucoup de racisme et elle est tombée dans une classe où la maîtresse ne l'aimait pas beaucoup. Elle lui faisait nettoyer sa voiture au lieu d'apprendre. Elle a eu beaucoup plus de mal à s'intégrer parce qu'elle était plus grande. Et puis, elle avait mauvais caractère », nous dit Angèle Santoro. Ici, on est amené à croire dans un premier temps que c'est parce qu'elle est raciste que l'institutrice agit de la sorte mais cette première affirmation est tempérée par le fait que la sœur est présentée comme plus âgée, donc *a priori* moins perméable aux nouvelles normes qui s'imposent à elle, et qu'elle a mauvais caractère. *In fine*, c'est le comportement de la sœur qui justifierait celui de l'institutrice.

La seule exception notable est l'attitude des beaux-parents d'Angela Marciano : « Oui moi mes beaux-parents qui étaient de Lorraine ils ont vu d'un très mauvais œil le fait que leur fils se marie avec une italienne. Donc mes enfants sont nés, ils sont pas venus, le mariage ils sont venus, contraints et forcés par leur fils mais ils ont fait une gueule… Pendant tout le temps. Ils ne sont pas venus voir mes enfants quand ils sont nés et ça a été terrible. » Là encore, on peut remarquer que l'impact de cette attitude est minimisé. Le fait d' »être amoureuse » lui a permis de ne pas accorder trop d'importance à cette situation, elle a « fait avec » et surtout, les beaux-parents ont changé d'attitude : « je voulais qu'ils voient leurs petits-enfants donc ça s'est arrangé ».

** L'impact du racisme : inexistant ou invisible ?*

Présenté de la sorte, le racisme ne semble avoir aucune conséquence sur les personnes immigrées. Il convient toutefois de ne pas s'en tenir à une approche purement textuelle de l'entretien. Ce racisme apparemment sans conséquence a été mentionné alors même qu'aucune question sur ce thème ne faisait partie du questionnaire. Les enquêtés ont abordé ce phénomène d'eux-mêmes, ce qui laisse supposer qu'ils en ont été profondément marqués. Par ailleurs, les enquêtés n'ont rencontré qu'une seule fois les enquêteurs et il n'a sans doute pas pu s'établir une relation de confiance suffisante pour que les témoins se livrent totalement. Dans « « L'enquête biographique : réflexion sur la méthode », Francisca Sirna montre bien qu'il est nécessaire de rencontrer plusieurs fois les personnes que l'on interviewe pour qu'elles se confient : « les migrants cachent souvent une partie de leur histoire : l'arrivée dans le pays d'immigration, les conditions de vie, le logement, le travail. Quand les événements ont été humiliants, ils ont préféré les taire.[36] » Certains passages des entretiens laissent d'ailleurs supposer que des anecdotes auraient pu être racontées, comme lorsque Bernardo A. répond par l'affirmative lorsqu'on lui demande s'il a souffert du racisme et qu'il enchaîne directement sur un autre sujet ou qu'Angela Marciano déclare : « Moi j'ai souffert du racisme, c'est pour ça que je suis contre toute injustice, ça m'a donné un sentiment, si je vois une injustice je ne peux pas rester indifférente ! »

Un autre élément à prendre en considération est le fait que l'immigration de ces personnes est relativement ancienne. Ils ont fait leur vie en France, bon gré mal gré, et ont tendance à considérer que l'accueil qui leur a été réservé à leur arrivée n'a plus guère d'importance. Le seul enquêté à parler du « mauvais accueil des Italiens » est Bernardo A. qui rappelle fréquemment au cours de son entretien qu'il ne veut pas être considéré comme Français et qu'il est fier d'être resté Italien « à cent pour cent ». Cette remarque n'a pas pour

[36] Francisca Sirna, « L'enquête biographique : réflexion sur la méthode », in Aggoun Atmane, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p. 18-19.

but de justifier le « mauvais accueil » en question mais elle permet de mieux comprendre comment il analyse l'immobilisation à la frontière pendant trois jours avant d'entrer sur le territoire français: «[Les Italiens] devaient passer des visites médicales et s'il y avait des malades ils les empêchaient de continuer le voyage et les renvoyaient en Italie. Maintenant il n'y a pas des visites comme ça... Ils n'aimaient pas les Italiens, tout simplement... » Ce qui est particulièrement frappant, c'est qu'une autre personne parle de ces trois jours d'immobilisation mais elle en a une lecture tout à fait différente : « J'ai fait trois jours de service militaire à Milan. Visite. Ils nous ont fait la visite, prise de sang, comme on fait chez les militaires. J'ai dormi dans les lits des militaires. Après trois jours, on est partis pour Lyon. » Cette fois, aucun Français n'est tenu pour responsable de cette immobilisation, et pour cause : ce serait un « service militaire » et donc la responsabilité du gouvernement italien. Or, à l'inverse de Bernardo A. , Rosa Carbone se sent parfaitement intégrée et ne souhaite pas retourner en Italie. Pour elle, ces trois jours sont un épisode ancien qui ne signifie rien de particulier. On voit bien avec ces deux témoignages que les personnes immigrées relisent leur passé en fonction de leur présent et opèrent inconsciemment tout un travail de réécriture.

Dernier élément important, les personnes immigrées qui se pensent comme intégrées ne souhaitent pas être renvoyées à leur statut d'étranger, *a fortiori* lorsqu'elles ont été naturalisées. Elles n'auront donc pas tendance à insister sur tout le racisme, qui fait systématiquement d'elles des « autres ». L'article de Freddy Raphaël, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », le met particulièrement en évidence. L'auteur explique en effet qu'il a conduit une enquête avec certains de ses élèves sur un village alsacien peuplé majoritairement de catholiques mais où avait vécu une importante population juive jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ils ont établi que de nombreux préjugés raciaux circulaient sur les Juifs mais que ces derniers n'en ont fait mention que lorsque les enquêteurs leur ont montré le résultat de l'enquête : « Ils nous ont fait d'abord, tous sans exception, un récit idyllique des relations qui prévalaient dans le village, tant à la veille de la Seconde Guerre mondiale qu'au lendemain de celle-ci, et aujourd'hui encore entre juifs et catholiques. »[37] Ils voulaient en partie « se rassurer » et croire qu'ils étaient parfaitement acceptés. On peut sans doute reprendre cette analyse pour les personnes immigrées qui ont été interviewées dans le cadre de la présente enquête : elles non plus ne veulent pas croire que l'on puisse considérer qu'elles ne sont pas à leur place en France.

Il est d'ailleurs intéressant de noter à ce propos que certaines catégories de personnes immigrées se différencient radicalement d'autres migrants qui sont considérés comme n'étant pas intégrés. Ainsi, les personnes d'origine italienne distinguent leur situation de celle des personnes d'origine maghrébine qui représentent à l'heure actuelle la figure-type de l'immigré profiteur et incapable de s'intégrer. Après avoir parlé d'un « jeune arabe » qui l'a traitée de raciste, Angela Marciano s'exclame: « C'est vrai qu'on était mal vus (…) Mais bon, ce qu'on avait, on était des bosseurs. Voilà, on était des travailleurs et on respectait la France voilà, c'est tout. Y'a eu d'abord des Polonais, en premier, voilà, parce qu'ils travaillaient dans les mines, les Polonais, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, mais on n'a jamais eu de problème avec eux et on se respectait. Nous on avait le quartier des Italiens et le quartier des Espagnols. On se respectait alors que là… ».

Il apparaît donc qu'il est difficile de mesurer l'impact qu'a pu avoir le racisme sur l'intégration des personnes interviewées parce qu'elles tendent à en minimiser l'impact. Qu'elles en aient souffert est incontestable parce que les remarques ou les attitudes stigmatisantes qui en découlaient les renvoyaient à leur statut d'étranger alors même qu'ils

[37] Freddy Raphaël, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *in Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 1980, n°1, p. 133.

tentaient de trouver leur place dans le pays d'accueil. Il rendait par là-même cette démarche plus difficile, en même temps qu'il encourageait sans doute les personnes immigrées à démontrer la fausseté des préjugés raciaux. Comme le soulignent Gérard Noiriel et Stéphane Beaud, « ayant intériorisé le regard de l'autre dès ses premières années, l'individu dont l'identité est contestée, mise en question, adopte le plus souvent des comportements visant à prouver son appartenance. »[38]

LES LIENS AVEC LE PAYS D'ORIGINE

Les enquêtés ont répondu à une série de questions directement en liens avec les rapports qu'ils entretiennent avec leur pays d'origine. Cette thématique implique les allers-retours dans le pays, leur fréquence, l'éventualité d'un retour définitif, les échanges avec le réseau amical et/ou familial resté sur place, la question des médias. Trois grandes lignes semblent se dégager de la lecture des entretiens. Tout d'abord la conservation des liens affectifs avec le pays d'origine, le sentiment plus ou moins fort d'appartenance à la communauté et à ses valeurs, enfin, le souci de préserver la culture d'origine au sein même du pays d'accueil. La thématique des liens avec le pays est ici étudiée selon les âges d'arrivée dans le pays d'accueil en nous demandant en quoi ce renforce ou défaits les liens avec le pays d'origine, et sous quelles formes ces liens se manifestent-ils.

1. Les liens affectifs

La situation d'immigré implique évidemment l'arrachement à la terre dont il est originaire, mais également à ceux qui sont y sont restés, ceux que les immigrés ont laissés derrière eux. Le départ est plus ou moins douloureux selon le réseau familial et social conservé ou tissé dans le pays d'accueil. Les attaches affectives définissent et rythment le rapport que l'immigré entretient avec le pays d'où il vient. La place d'autrui est fondamentale dans le cadre des enquêtes menées sur le parcours des migrants et migrantes de Villeurbanne au 20e siècle. Cette question est en effet l'une des problématiques essentielles de la sociologie, comme l'illustre l'article de Francesca Sirna : « « tout se tenait ensemble: le destin des uns dépendait de celui des autres »[39].La famille et l'entourage sont donc de précieux indices afin de comprendre le vécu des immigrés. Ces liens affectifs dépendent étroitement des récits de vie des enquêtés en gardant à l'esprit que le parcours du prêtre Ihor Ivantsiv demeure singulier.

Ainsi, lorsque ce dernier se rend en Ukraine, bien qu'il loge chez son frère, les véritables retrouvailles sont celles avec les fidèles : « Ben, les retrouvailles, c'est comme je suis là-bas en fonction comme prêtre (…) je célèbre la messe aussi, plutôt la messe dominicale, on se retrouve avec les paroissiens ». Le cercle social d'I.Ivantsiv n'est donc pas constitué d'après une démarche affective mais selon ses convictions religieuses. Par son choix de vie, son réseau a rendu floues des frontières entre son pays natal et son pays d'accueil. En effet, le prêtre ukrainien se situe avant tout parmi la communauté de croyants du culte qu'il célèbre. Si la famille n'est cependant pas exclue puisqu'il se rend chez son frère et ses

[38] Gérard Noiriel et Stéphane Beaud, « Penser l'intégration des immigrés », *op. cit.*, p. 277.
[39] Francesca Sirna, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, p.10.

parents, les liens familiaux ne sont pas autant mis en avant comme ils peuvent l'être au sein des témoignages des autres enquêtés dont les membres de la famille sont restés au pays.

Dans le cas d'Arthur Derderian, les associations dont il est membre (culture bio en Arménie ; centres de défense de la femme arménienne ; orphelinats) restent la principale motivation des voyages dans le pays d'origine (« Non, on va dire que deux fois sur trois c'est parce que j'avais des missions en Arménie »). Toutefois, la famille n'est jamais absente des préoccupations puisqu'en 2005, année de l'Arménie, il recherche ses cousins (« (…) j'ai dit à mon épouse que c'était dommage d'aller en Arménie sans savoir où étaient mes cousins » Je suis retourné en Arménie en 2005, pour l'année de l'Arménie, et c'est là que je les ai recontactés. Comme, régulièrement, j'allais en Arménie pour préparer mes projets, après j'ai travaillé pour le pavillon arménien à la foire de Lyon, donc j'étais en mission, c'est comme ça que j'ai renoué et que j'ai réactivé la relation avec la famille ». Tout comme I.Ivantsiv, il profite également de ses séjours pour saluer quelques-uns de membres de sa famille, mais ces derniers ne rythment pas ses allers-retours dans son pays d'origine. A partir du cas d'A. Derderian et du prêtre ukrainien, on peut supposer que si la famille n'est pas présentée comme lien principal avec le pays d'origine, ce n'est pas nécessairement parce qu'il existerait une certaine distance relationnelle entre les différents membres. Il ne s'agit pas d'émettre une critique sur la force des liens affectifs entre ceux qui restent au pays et ceux qui partant, mais plutôt de cerner si la famille est un catalyseur des liens avec le pays d'origine. D'après ces enquêtes, on peut émettre l'hypothèse suivante : si les activités des immigrés ont un rapport avec leur pays d'origine (les associations d'A. Derderian, fonction de prêtre orthodoxe pour I.Ivantsiv) alors la famille n'est pas le chaînon unique et principal entre terre des origines et terre d'accueil.

Pour les autres enquêtés, le thème de la famille est récurrent lorsque l'on aborde la question des allers-retours entre la France et leur pays. La destination des voyages est en grande majorité chez un parent, ou dans la belle-famille, hormis pour Habiba qui retourne dans la maison qu'elle possède à Constantine, ville de son enfance. Ou Angela Marciano qui décide de partir en camping à Porto San Giorgio, mais toujours en famille sachant qu'une grande partie des siens demeurent sur le territoire français, ce qui explique que dans ce cas précis, les retours en Italie soient associée à au loisir et non aux retrouvailles (« Oui d'abord ma famille. On est très proches. Ils sont tous restés sur Villeurbanne. On est très famille en Italie »). La proximité géographique de la famille est donc un des éléments qui déterminent les liens avec le pays d'origine.

Quand des membres de la famille sont restés au pays, les immigrés les retrouvent le temps des vacances. Si le départ a créé une dislocation du cercle familial, le voyage permet sa reconstitution. Les mobilités ne correspondent pas à une envie de découvrir le pays mais répondent à un besoin de retrouver une certaine unité familiale. Ainsi Habiba indique qu'elle s'est toujours rendue à Constantine et qu'elle s'est éloignée de « 80-90 kilomètres » de cette ville uniquement pour être à proximité de la mer pendant la période des vacances, pour les enfants. Les enfants soudent véritablement les liens familiaux. En effet, lorsque les parents partent en vacances dans le pays d'origine avec les enfants, la durée du séjour est plus longue. Le retour au pays permet donc de retrouver et de conserver un environnement familial uni et idéal pour la période en vacances (Bernardo A. : « Moi quand j'étais marié je retournais tous les ans en Italie avec mes enfants en vacances »).

Les enfants sont donc le ciment des relations familiales et lorsque ces derniers quittent le domicile parental, la durée des séjours et leur fréquence diminue. Les enquêtés explique ce choix par leur volonté d'autonomie et le souci de ne pas déranger les membres de leurs familles, comme le décrit Angèle Santoro : « Au début quand j'étais plus jeune j'allais chez mes tantes. Et puis après chez mes cousins. Mais ce n'est pas pareil maintenant. Ils sont mariés, ils ont des enfants, c'est plus difficile de s'inviter chez eux. Je n'aime pas ça, je

préfère être indépendante quand j'y vais. ». Cependant, malgré l'absence des enfants, il convient de préciser que les immigrés continuent à partir en « vacances », associant toujours les retrouvailles à un moment de convivialité chaleureuse.

Dans la majorité des cas, excepté dans celui d'Arthur Derderian qui se rend en Arménie pour ses missions associatives lors de ses voyages, les retours dans le pays d'origine renvoient donc au loisir, aux vacances en famille. Cela implique la question des finances pour s'offrir ce loisir. Bernardo A. précise par exemple que s'ils en avaient eu les moyens, ils seraient retournés plus tôt et plus régulièrement en Italie : « On est revenu en 1949...10 ans après, en 1959. Parce qu'on avait un travail, on commençait à gagner de l'argent et pour les vacances on allait en Italie dans la famille. Mais si on avait eu les moyens, en 1950, on y serait retournés déjà... ». Quant à Rosa Carbone, elle raconte qu'elle n'avait ni le temps ni l'argent pour partir en Italie lors de la construction de sa maison : « Oui, tous les ans, on partait. Il n'y a que lorsque nous avons fait construire la maison qu'on n'a pas pu y aller. Pendant dix ans, on n'avait ni le temps, ni l'argent. Après, quand on a été à la retraite, on retournait cinq à six mois dans l'année ».

La question des finances permet aussi de cerner les moyens de communications privilégiés pour garder contact avec le pays d'origine. Ainsi, compte tenu des tarifs élevés des appels à l'étranger, les lettres étaient le moyen le plus utilisé par les immigrés. Pio Gaveglia : « entre temps c'était par lettres, quelques coups de téléphone parce que ça coûtait relativement cher. Mais depuis avec Internet, le téléphone s'est libéré ! ». L'accès au téléphone et les nouvelles formules de forfaits ont complètement bouleversé les rapports entre les immigrés et les membres de la famille restés au pays. Pio Gaveglia avoue avec amusement que sa femme peut passer un long moment au téléphone sans que cela pose de problèmes financiers tandis qu'Ihor Iventsiv évoque également les cartes YCA à 9 centimes d'euros la minute pour les communications avec l'Ukraine. Quant aux espaces d'échanges disponibles grâce à Internet, tels que Skype et Facebook, ils restent surtout l'affaire de la nouvelle génération. Chez les enquêtés, leur utilisation reste limitée, voire inexistante. Habiba : « Oui avant j'avais internet parce que mes enfants ils étaient tous là. Mais maintenant que je suis toute seule, je l'ai enlevé ça sert à rien » ; Angèle Santoro : « Le fils de mon cousin est sur Facebook et il me donne des nouvelles » ; A. Derderian : « Skype, c'est plutôt les garçons [ses fils] qui l'utilisent, pas nous ».

Toutefois, si la question des finances est loin d'être anecdotique, l'émotion et les attaches affectives guident avant tout la fréquence de la communication et des voyages, les destinations et la durée des séjours dans le pays d'origine, les souvenirs d'un lieu, et les personnes qui y vivent. Ainsi, la fréquence de la correspondance écrite dépend là aussi des attaches familiales que les immigrés ont laissées derrière eux. Par exemple, Habiba étant partie alors que sa mère était restée en Algérie, elle lui écrivait régulièrement : « C'était dur de me séparer de ma mère. Alors tous les jours j'écris, j'écris, j'écris, et elle aussi. Je pleurais tous les jours, je pleurais, je pleurais pendant presqu'un an, jusqu'au jour où j'ai eu les enfants ».

Pour les autres enquêtés, la correspondance se limite aux occasions de l'année (Noël, Nouvel An, anniversaires). Par exemple, le voyage en Arménie de la femme d'A. Derderian en 2006 est guidé par le désir de revoir une amie d'enfance « (…) ma femme est née là-bas, et sa copine d'enfance, ça faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas vue, parce qu'elle n'était pas retournée en Arménie depuis 1965. Et elle y est retournée en 2006, elles étaient en pleurs quand elles se sont revues ». Le fils d'Habiba a également baptisé son enfant dans la maison de sa mère à Constantine, l'endroit où tous les ans il passait ses vacances en famille : « En 2009, mon fils il est parti, il a baptisé son fils là-bas, dans ma maison ».

2. La nostalgie du pays et le sentiment d'appartenance

L'article de Freddy Raphaël évoque l'idée du professeur Richard Hoggart selon laquelle les actions et les pensées des individus sont « guidés par le sentiment d'appartenance pour le meilleur et pour le pire ». Ce thème est abordé à travers la question de l'intégration dans le pays d'accueil et celle d'un retour définitif envisagé dans le pays d'origine, les récits de vie et la mémoire permettant au sociologue de comprendre les différentes réponses des enquêtés immigrés. En effet, le départ d'un pays pour un autre représente une rupture dans le récit de vie et brise la linéarité de l'existence, ou ce que Bourdieu nomme « l'illusion biographique »[40] , processus par lequel l'individu raconte l'enchaînement des évènements de sa vie comme si ces derniers aboutissaient à un accomplissement, formant une chaîne logique de causes et de conséquence.

Dans le cas de Bernardo A. , le choc a été particulièrement brutal. En effet, bien que ce dernier soit né en France en 1932, sa famille et lui ont dû repartir en 1939, pour revenir en France en 1949, quand il avait de 17 ans. La nostalgie que Bernardo A. manifeste pour l'Italie et l'exaltation pour son pays d'origine peut s'expliquer par ce double arrachement. Il a dû en effet une première fois, très jeune, se détacher du pays où il est né, la France, et une seconde fois du pays où il a grandi, l'Italie. Le retour en France en 1949 a provoqué un douloureux déracinement d'autant plus que le « travail de mémoire »[41] a participé à l'idéalisation du pays d'origine. Jusqu'à ses 17 ans, il a en effet eu l'opportunité de découvrir son pays d'origine, sa mentalité, son histoire et son quotidien. Il a acquis ce qu'il nomme lui-même « l'esprit italien ». Or cet esprit est la construction de sa propre représentation de son pays d'origine d'après les souvenirs heureux qu'il a sélectionnés, reconstituant une Italie idéalisée. Cette perte de repère s'exprime à travers le discours de l'enquêté : il se sent « ent pour cent Italien » et dénigre la France, mais lorsque l'enquêteur l'interroge sur un retour définitif en Italie, Bernardo A. répond qu'il est « trop tard », qu'il a désormais sa vie ici : « (…) et donc après on était implantés, avec toute la famille autour...il y a le mariage et les enfants...après ça continue comme ça ». A travers cette résignation, l'enquêté est un exemple du concept du « penser-double » élaboré par Pierre Laborie. Ce discours paradoxal rappel également l'idée de Bourdieu selon laquelle il existe plusieurs agents sociaux dans un seul individu. Cependant, le sentiment d'appartenance n'implique donc pas nécessairement une attitude de repli sur soi par rapport au pays d'accueil. Le cas de Bernardo A. apparaît donc, parmi les huit enquêtes, comme exceptionnel.

Ainsi A. Derderian, qui se désigne comme un véritable « militant arménien », soucieux de participer à tous les débats autour de son pays d'origine, ne tient nullement les mêmes propos. Le sentiment d'appartenance et la revendication de la culture d'origine ne s'accompagnent donc pas nécessairement d'une dépréciation sévère du pays d'accueil. Bernardo A. : « [La France] a apporté le travail pour pas crever de faim mais en dehors de ça, elle a rien apporté du tout (…) Moi je vous le dis...Personnellement j'ai jamais aimé la France... ».Toutefois, il avoue un peu plus tard que la France lui a permis une culture musicale : « Moi par exemple je faisais de la musique. Mais je l'ai appris en France, ce n'était pas de la musique que j'ai apportée de l'Italie ». Ces contradictions rappellent la encore la multiplicité de l'individu.

Habiba, quant à elle, annonce l'idée d'un retour au pays une fois dès qu'elle arrêtera de travailler. Ce désir peut s'expliquer par l'arrachement à l'environnement de son pays natal

---

[40] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », Actes de la recherche en sciences sociales, 62-63/1986, p.69-72

[41] Freddy Raphaël, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 35e année, N. 1, 1980. pp. 127-145.

et le deuil qu'elle en porte. Les immigrés vivent en effet cette situation tout à fait particulière analysée par Freddy Raphaël : ils se retrouvent en position minoritaire dans un lieu qui n'est pas le leur, dans un environnement qui obéit à d'autres règles sociales que celui qu'ils connaissent. L'ailleurs qu'ils ont laissé leur parait plus familier et accueillant. Habiba admet par exemple que les retours en Algérie et les retrouvailles avec les membres de sa famille lui sont bénéfiques : « parce qu'ici en France j'ai personne, j'ai pas de famille, j'ai rien, ni moi ni mon mari. Alors ce que fait, ça me fait du bien de voir un peu la famille ». La nostalgie de Habiba s'exprime donc essentiellement par rapport à son entourage proche. Si l'entretien dénote une certaine fierté nationale : « j'allume et je regarde un peu le pays oui, pour qu'on l'oublie pas. On n'oublie pas le pays, je suis née là-bas moi », la nostalgie du pays de Habiba s'exprime avant tout à travers son histoire individuelle. Habiba est arrivée en France à l'âge de 24 ans, ce qui lui a permis d'accumuler de nombreux souvenirs. Elle était très proche de sa mère, aujourd'hui décédée, et de sa sœur qui représente une « plus qu'une sœur » restée en Algérie. Le sentiment d'appartenance au pays d'origine est donc bel et bien présent mais là encore, c'est avant tout le besoin de retrouver les racines de son environnement social qui influence le désir de retourner au pays. Son mari est également enterré en Algérie. Un retour serait donc tout à fait symbolique : finir ses jours là où ils ont commencé et là où se trouvent ceux qu'elle aime, ses enfants étant désormais adultes et vivant « un peut partout » en France. La boucle serait ainsi bouclée, rejoignant cette idée de linéarité de l'existence. Cette pensée est également exprimée par I.Ivantsiv qui n'exclut pas la possibilité d'un retour dans la maison en Ukraine que lui ont légué ses grands parents : « C'est peut-être aussi une petite issue pour revenir, pour dire que je suis né là-bas, peut-être qu'un jour je retournerai là-bas … Vers le soleil couchant. Ce sera plus près, parce que c'est à l'Est ! ». Le retour peut donc être envisagé comme une finalité symbolique.

On note cependant, en majorité, un manque de nostalgie par rapport au pays d'origine qui s'exprime notamment par le fait d'assimiler le pays d'origine à une destination de « vacances » comme nous l'avons évoqué précédemment. Par ailleurs, la construction d'une vie familiale en France, l'élargissement du réseau social et le travail retiennent les immigrés dans leur pays d'accueil, sans qu'aucun ressentiment ne se manifeste. Pio Gaveglia semble ainsi amusé lorsque la question d'un retour définitif lui est posée. Il ne voit tout simplement pas l'utilité de retourner vivre là-bas. Arrivé à l'âge de 10 ans en France et s'étant, selon lui, parfaitement intégré par le biais de l'école, il considère que la France est son pays : « Bah non (rires) on y a jamais pensé, mes parents non plus parce que ma sœur et moi on s'est implantés ici, on a eu des enfants qui ont suivi des études ici. La vie est en France (…) Mais bon, y retourner… Pourquoi faire quoi? » A. Marciano exprime également cet état d'esprit à travers cette expression : « ma vie est là ». Si le sentiment d'intégration au pays d'accueil n'a été nullement évoqué pour la question de la demande de naturalisation, on peut néanmoins ajouter que le fait d'avoir été naturalisé est un facteur d'intégration en lui-même, pour lui comme pour les autres immigrés qui en ont fait la demande et cela indépendamment des motivations mises en avant. Ainsi pour Angela, qui a obtenu la nationalité française par le mariage, « [son] drapeau, (…) c'est le drapeau français ». Elle ajoute également qu'elle ne regarde pas les actualités italiennes, « [s'impliquant] totalement dans la vie française ». Il est donc significatif de préciser que Bernardo A. a conservée sa nationalité italienne.

Cependant, malgré le sentiment d'intégration, demeure toujours une dualité entre leur pays d'accueil et le pays d'origine. Ainsi, Rosa Carbone et I. Ivantsiv parlent d'adoption quand ils évoquent leur statut d'immigré : R. Carbone : « Et en France, j'ai été bien adopté alors que je venais d'un pays étranger » ; I. Ivantsiv : « Même si on ne deviendra jamais comme ceux qui sont nés ici. Tout petits, ils biberonnent tout ça du pays, tandis que nous, par adoption… ». Le prêtre ukrainien avoue ainsi ne se sentir nulle part tout à fait chez lui. Lorsqu'il retourne en Ukraine, il décrit qu'« il y a quand même de plus en plus l'éloignement

du pays. Chaque année, je vois qu'avec le temps, on s'éloigne quand même. Cette double attache est évoquée par Angela Marciano lorsqu'elle confie qu'une « partie de [son cœur] est resté en Italie », et par Bernardo A. qui explique que sa situation est telle qu'il a l'impression d'avoir le « corps en France » et le « la tête en Italie ». Les immigrés gardent donc cette différence, ce sentiment d'être tout de même « étranger » par rapport aux autres, car cette dualité ne peut être saisie et partagée par ceux qui n'ont pas été contraint de quitter leur pays d'origine. L'unicité identitaire de l'individu est donc, chez les immigrés, problématique.

3. La préservation de la culture d'origine dans le pays d'accueil

La sociologie étudie les productions symboliques d'un groupe, leur influence et conséquences sur les mentalités et l'organisation sociale, mais également les manifestations des modes de vie d'une société. Lors des entretiens, la question de la culture s'est déclinée essentiellement en trois catégories artistiques (la musique, le cinéma, peinture, la littérature) et une pratique culturelle particulière, la cuisine. La question des objets ramenés lors des voyages a également été posée car, selon F. Raphaël, chaque indice est le témoignage d'un retour aux sources identitaire et la révélation d'un « désarroi » de la part des populations arrachées à leur lieu d'origine.

D'après les entretiens menés, il est tout d'abord intéressant de constater une certaine critique des immigrés vis-à-vis de la culture de leur pays d'origine. Pour tous, y compris pour Bernardo A. qui exprime son amour pour l'Italie, il existe une bonne et une mauvaise culture. Ainsi, il sélectionne ce qu'il conserve de son pays d'origine et met de côté ce qu'il nomme les « bêtises… Comme la télévision, les danses… ». Pio Gaveglia avoue également ne pas écouter les « chansons italiennes très récentes ». Les immigrés opérent donc une distinction entre ce qui leur parait authentique et ce qu'ils assimilent à des productions commerciales. Les arts en général sont le reflet de la richesse du pays. Derrière ces productions se dissimulent l'histoire et le génie d'une culture que les immigrés reconnaissent. A. Marciano avoue ainsi « [aimer] tout ce qui est statues, tableaux… » et précise qu'ils représentent « [ses] origines ». A. Derderian ramène des toiles d'Arménie, parce qu'elles illustrent selon lui le génie arménien pour l'art pictural : « Les Arméniens sont très talentueux, dans le domaine musical, dans le domaine artistique, dans la peinture… Il y en a pas un qui ne sait pas peindre». Bernardo A. ajoute également qu'il aime lire les « livres en italiens ».

Bien plus que la langue du pays d'origine, la musique et la musicalité des mots semblent être l'un des intermédiaires privilégiés entre les immigrés et leur pays d'origine. Pour les immigrés d'origine italienne, cela peut s'expliquer par les nombreux dialectes qui demeurent toujours en Italie. La langue ne présente donc pas un critère déterminant d'unité nationale. Ainsi, Bernardo A. affirme que même ceux qui ne parlent pas italien se « sentent italiens ». La sensibilité auditive, bien plus que la maîtrise de la langue, permet ainsi de reconstituer toute une atmosphère et toute une époque que les immigrés ont vécue ou tout simplement fantasmée. C'est le cas de P. Gaveglia et A. Santoro qui aiment écouter des « musiques napolitaines », A. Santoro précisant qu' « on n'en trouve pas en France ». Il en est de même pour le cinéma, comme l'illustre l'exemple d'A. Santoro qui regarde des films en italiens, avec les sous-titres, juste pour le plaisir de la sonorité italienne : « J'aime bien aussi voir des films en italiens, sous-titré, au cinéma. Il en passe au moins 2-3 fois par an. Je suis tout de suite attiré quand sur les programmes je vois un titre italien. Je vais en voir le plus souvent possible. J'aime bien entendre parler la langue, même si ils doivent être sous-titrés parce que je ne comprends pas tout ».

Toutefois, pour les immigrés d'origine algérienne, arménienne et ukrainienne, la langue est un critère culturel manifestant l'appartenance à une communauté. Pour A. Derderian, les conditions *sine qua non* pour adhérer à ses associations sont de « parler

arménien » et de « garder [son] arménité » et lorsque la question de la transmission de la culture algérienne est évoquée avec Habiba, elle répond aussitôt que l'aînée de ses petits-enfants parle particulièrement bien arabe, qu'une autre a des difficultés et que les maris français convertis prennent des cours d'arabe. I.Ivantsiv présente une association qui apprend aux enfants pendant trois semaines les coutumes et la langue ukrainiennes. Les immigrés qui défendent la préservation de l'identité culturelle par la langue ne dénigrent pas pour autant la musique. Bien au contraire, plus les vecteurs de diffusion s'ajoutent, plus la culture est appréciée sous ces multiples facettes. Ainsi A. Derderian, particulièrement investi dans la vie associative, a véhiculé la culture arménienne en invitant l'orchestre philarmonique d'Arménie. Il décrit cette évènement avec enthousiasme : «(…) il y avait mille personnes à l'auditorium, tout le monde était ravi de cette prestation, de la qualité musicale qu'il y avait dans l'orchestre ». La conservation, la diffusion et la sensibilisation d'une culture passe donc par son répertoire musical.

La préservation de la culture d'origine s'entretient par l'ouïe et la vue, mais également par le « goût ». C'est d'ailleurs ce terme qui est employé par I. Ivantsiv. En effet, lorsque l'enquêteur lui demande ce qu'il ramène lors de ses voyages, le prêtre ukrainien répond qu'il rapporte des aliments qui ont « ce goût » particulier, rappelant les saveurs de son pays. Il évoque ainsi les « cornichons préparés de façon ukrainienne », et les caramels de là-bas. Habiba ramène également des pâtisseries orientales, des dattes et une certaine variété de pâtes d'Algérie. Le thème de la nourriture englobe également les boissons. Ainsi P. Gaveglia ramène des bouteilles de Marsala ou Vermouth, A. Marciano des liqueurs d'Italie et A. Derderian du Brandy. Les aliments et les boissons portent donc en eux la signature du pays, l'appellation d'origine est alors perçue comme un gage de qualité. Cette idée est reprise avec amusement par P. Gaveglia qui utilise internet uniquement pour trouver des recettes italiennes en passant par le moteur de recherche Yahoo Italie : « oui, c'est beaucoup plus sûr quand la référence est italienne (rires) ! ». Cependant, le retour d'aliments rapportés du pays d'origine est contrecarré par la présence, en France, d'épiceries spécialisées où l'on trouve ces mêmes produits. A. Marciano : « Je vais souvent faire mes courses dans une épicerie italienne pour prendre des produits d'Italie » ; P. Gaveglia : « Non et puis maintenant on trouve pratiquement les mêmes choses. On a des magasins italiens qui vendent des produits italiens… Donc bon… ».

Au domicile, la préparation, la transmission et la dégustation des plats typiques se partagent entre les immigrés et les membres de leur famille. Pour Bernardo A., « tous les Italiens [font] ça. La majorité fait comme ça… aussi ceux qui ne sont jamais allés en Italie ». A. Marciano raconte également qu'elle cuisine des plats italiens pour « lui faire plaisir ». Le moment des repas est donc tout aussi essentiel que ce qu'on y mange. Ils évoquent en effet toute l'hospitalité d'une culture. Ainsi, lorsque l'enquêteur demande à A. Santoro ce qu'elle conserve de son pays d'origine, elle répond immédiatement « la nourriture ». La cuisine est un savoir-faire qui manifeste ses origines italiennes et qu'elle met fièrement en valeur : « J'aime bien faire les lasagnes, surtout quand je reçois du monde. Je suis la seule à savoir encore les faire. On me demande toujours de les faire quand quelqu'un vient manger ». A travers l'exemple de la cuisine, on peut donc supposer que la culture d'origine semble insuffler un sentiment d'originalité et une certaine assurance en soi qui sont tout à fait bénéfique pour l'épanouissement individuel et collectif des immigrés. Ils se démarquent tout en s'affirmant grâce à des pratiques propres à leur culture.

Lors des entretiens, les questions renvoyant aux liens avec le pays d'origine s'attardaient sur les associations véhiculant la culture. De ces enquêtes, on peut conclure que les associations assurent un cadre qui permet de préserver et diffuser les traditions et l'histoire

d'un pays. Les enquêtés ne semblaient pas particulièrement investis dans ces associations et profitaient simplement des avantages. Ainsi A. Marciano est partie à Venise grâce à l'association à laquelle sa sœur adhérait, et P. Gaveglia raconte avoir participé il y a 20 ans à la fête locale de « Saint Roch » (Saint de Roccasecca, son village d'origine) organisée par une association dans laquelle il ne s'était nullement investi : « Bon, on n'était pas dans le coup, mais on participait à cette fête quoi ! (Rires) ».

Pour A. Derderian en revanche, la participation active et la création d'associations permet la connaissance et surtout la reconnaissance de la culture arménienne. Cela peut s'expliquer par l'histoire douloureuse et récente de l'Arménie (indépendance en 1991, débats toujours d'actualité autour du génocide arménien et de la responsabilité de la Turquie). Lorsque le pays d'origine souffre encore de ses plaies passées, les associations tentent de rendre hommage aux victimes oubliées ou méconnues de l'histoire. C'est également le cas pour I. Ivantsiv qui, en tant que prêtre, se rend à des commémorations des génocides de Staline de 1932-1933 avec l'association « Ukraine 33 ». Cependant, cette revendication de l'identité arménienne n'est pas une évidence. Comme le précise A. Derderian, il est le seul parmi ses frères à s'être engagé dans les associations. De plus, la culture ukrainienne est également méconnue et marginale par rapport aux autres immigrations de Villeurbanne et I.Ivantsiv ne s'implique pas pour autant dans la vie associative. Ce n'est donc pas principalement le lieu d'origine qui détermine l'implication que les individus vont témoigner pour véhiculer leur culture mais leur personnalité, ou selon l'expression d'A. Derderian, leurs « convictions ». Certains vont préférer préserver leurs traditions dans la sphère privée tandis que d'autres s'épanouissent à travers les missions de diffusion et de préservation. Dans le cas d'I.Ivantsiv, les valeurs a véhiculées en priorités sont d'ordre cultuel et non culturel, ce qui peut aussi expliquait ce retrait par rapport aux associations et sa participation uniquement selon son statut de prêtre. Pour A. Derderian au contraire, la fréquentation de lieux de culte n'a pas influencée son investissement associatif. Il ya donc une distinction à faire entre ce qui est d'ordre culturel et ce qui d'ordre culturel.

Dans le cas d'A. Derderian, c'est également la méconnaissance de la culture arménienne, isolée et originale par rapport aux autres immigrations de Villeurbanne (italienne, espagnole, portugaises), plus précisément à Buers : « Ils ne savaient pas ce que c'était un arménien, ils l'ont découvert. Quand j'étais à l'école centrale de Lyon, les 187 collègues, si je m'enlève, 186, ils ne savaient pas ce que c'était qu'un Arménien. Ils ont vu pour la première fois ce que c'était un Arménien ». Les associations lui ont donc permis d'affirmer son identité individuelle en l'inscrivant dans une identité collective. Au moment de l'entretien, A. Derderian avouait avoir laissé de côté les projets culturels qu'il avait menés, ces derniers nécessitant du temps et de l'énergie : « Je l'ai toujours fait. Ces derniers temps, comme les projets culturels, c'est très lourd et que pour l'année de l'Arménie j'en ai fait 17, ça suffit le culturel, je laisse faire aux autres (…) Moi j'ai dû faire près de 300 conférences et j'ai fait venir les conférenciers, donc là je les laisse faire, c'est du boulot. Moi je me cantonne à mes projets en direction de l'agriculture bio et en direction des orphelinats et des centres de défense de la femme en Arménie. »